

On vivait des moments difficiles

La nouvelle nous est tombée dessus comme une bénédiction venue d'en haut

*Alors on s'est mis à penser à nos vieux rêves qu'on avait gardés enfouis
quelque part à l'intérieur de nous; ces vieux rêves dont on n'osait même
plus y penser*

Puis on s'est mis à y croire

À espérer en avoir nous aussi

On a fait nos plans et nos bagages

*On est parti à l'aventure comme une jeune femme vierge à la recherche de
l'amour*

On fut vite découragé par la traversée

On fut vite anéanti par la dureté du chemin

On se rendit vite compte que la mort était aussi notre compagnon de route

*Mais lorsqu'on finit enfin par y arriver : la dure réalité de nos vies qu'on
avait fuies était la même sinon pire que ce que l'or nous réservait*

Et quant aux rares personnes qui réussirent à avoir ne fusse qu'une poignée : plus jamais cette monnaie n'eût la même valeur qu'elle avait avant, à leurs yeux; soit ils la chérissaient et la vénéraient, soit ils la considéraient maintenant que comme un simple métal quelconque; au même titre que les autres et, ils avaient même en horreur l'effet qu'il produisait sur les hommes qui ne l'avait pas gagné de la même façon qu'eux

Mais malgré cet effet, des fois à double tranchant, et au-delà de ce long et dur périple pour la quête vers l'or au Yukon : il y avait le Klondike; cette rivière Canadienne qui se fit connaître dans le monde entier

Il y avait ces fameuses pépites; d'une couleur jaune terne

Il y avait le froid; omniprésent

Il y avait ces montagnes; à perte de vue

Il y avait ces femmes; aventurières et courageuses, qui connurent les mêmes difficultés que nous

Il y avait et surtout : ces Indiens du Canada; les héros de l'ombre : ceux à qui on devait tout, en réalité; ces premiers habitants de l'Amérique; ces gens qui ne se plaignaient jamais; ce peuple modeste

Et puis il y avait nous : les hommes qui vécurent aussi cette épopée, cette dernière grande aventure; que ce soit en tant que défaitistes, morts, rescapés, survivants, ruinés, fortunés, aguerris, ou tout simplement en tant qu'individus qui ont été et qui sont revenus avec beaucoup d'histoires à raconter

Nelo Spinoza

**La véritable histoire de ma fortune au temps du Klondicitus :
lorsqu'on était à la recherche du Dénommé Joe**

Roman

Patrick Espinoza

Tout a commencé avec l'histoire de Jimmy Smith...

1

C'était un matin d'octobre 1898,

Une semaine avant le deuxième grand incendie qui frappa notre ville en causant de lourds dégâts matériels et en faisant quelques blessés graves :

Brûlés au second et au troisième degré, et dont un même, jusqu'au quatrième, eut la peau carbonisée en cherchant à sauver le plus de gens possible qu'il voyait coincés dans les bâtiments pris entre les flammes...

Ce brave homme s'appelait John Neal.

C'était un pompier qui avait tout laissé derrière lui au pays comme bon nombre d'entre nous pour venir tenter sa chance ici, dans ce petit bout du monde.

Loin de tout.

Et pendant que j'attendais,

Lui,

Il était là, Dehors,

Avec d'autres mineurs comme lui maintenant sur la rue principale Front street, baignée d'une brume automnale à travers laquelle des lève-tôt et des insomniaques, allèrent çà et là un peu partout sur cette voie à la surface non pavée en marchant même jusque sur les terrasses des boutiques et des entrepôts qui étaient fermées, telles des ombres vivantes.

Ils tournaient en rond en allant et en revenant,

La tête baissée,

Pour la plupart d'entre eux :

Comme des gens n'en pouvant plus de supporter leur situation désespérée, misérable, qui les amenait à trop réfléchir afin de trouver une solution qui les sortirait de l'impasse dans laquelle ils se retrouvaient, tous.

Comme il pouvait être loin de se douter du drame qui allait lui arriver huit jours plus tard lorsqu'il allait d'un point à l'autre sur la route principale à cinq heures moins le quart du matin,

Lorsqu'il pensait à plein de choses dans sa tête,

Pendant qu'il marchait, qu'il se réchauffait les mains de temps en temps : en les frottant, les faisant tourner en cercle, les serrant et en les décontractant, comme certains autour de lui le faisaient aussi, tandis que d'autres : fumaient des cigarettes, ou encore, mastiquaient du tabac frénétiquement avant de le cracher par terre, sans vergogne.

Noircissant ainsi les premières couches de neige qui recouvraient la route.

Pourtant,

John Neal,

C'était quelqu'un de bien.

Je l'avais connu un petit peu.

Attention...

C'était quelqu'un de bien pas juste parce qu'il était : gentil, respectueux, lent à la colère, serviable...

Non.

C'était quelqu'un de bien parce que,

Tout d'abord,

Lorsqu'on était en sa présence :

On ne se sentait jamais mal à l'aise.

Au contraire,
Il régnait toujours autour de lui une atmosphère de sécurité
et... d'amour,

Que mon intuition était souvent juste.

Mais aussi,

C'était quelqu'un de bien parce que,

À deux reprises,

J'appris,

On apprit,

Qu'il sauva la vie à deux orpailleurs qui étaient partis loin
dans les bois avec l'intention de faire *un dernier voyage* comme
c'était souvent le cas ici.

C'était une expression qu'on utilisait en parlant brièvement
des nôtres qui s'étaient donné la mort loin de tout.

Loin de la communauté comme pour ne pas mourir dans la
honte.

Et il y en avait beaucoup comme ça qui succombaient à cet
acte délibéré,

Mais,

En dehors de l'expression,

On n'en parlait presque pas entre nous.

On s'abstenait de tout commentaire parce c'était un sujet tabou.

Surtout qu'on n'était pas non plus à l'abri de l'envie de mettre fin à nos jours.

La réputation de John Neal se fit grande lorsqu'on apprit qu'il réussit à sauver deux hommes en une seule semaine.

Passant au total deux nuits entières à donner des raisons à ces orpailleurs pour qu'ils ne s'ôtent pas la vie,

Alors qu'ils avaient ras-le-bol de leur situation précaire,

Qu'ils étaient fatigués de tous ces efforts qui ne servirent à rien,

Qu'ils étaient fatigués de leur persévérance qui ne conduisit à aucune victoire,

Maintenant qu'ils étaient au bout du rouleau, ils voulaient en finir une fois pour toute avec leur vie.

Et de surcroît,

C'étaient des solitaires,

Donc,

Personne ne souciait d'eux en quelque sorte, enfin... tout le monde sauf John.

Mais lorsqu'il se rendit célèbre par sa bravoure,
La réputation dont il jouit,
Le mettait facilement mal à l'aise toutes les fois qu'on le considérait comme un héros.

Parce que,
Loin de là son intention de se faire reconnaître par ses pairs,
De rechercher les acclamations de la foule,
Lorsqu'il vint au secours de ces deux malheureux.
Tout comme pour l'incendie, lorsqu'il combattit le feu en essayant de sauver le plus de gens possible entourés par les flammes qui lui criait à l'aide.

Ouais,
Comme quoi,
Le malheur n'attend pas la bonté des cœurs pour frapper,
quand tu es le prochain sur sa liste, tu encaisses et un point c'est tout
!

Pour ce qu'il y avait à dire de plus sur ces flâneurs qui tournaient en rond,

Dehors, comme des poissons rouges,

Dont John Neal en faisait partie :

C'était qu'il fallait les voir.

Voir comment ils étaient comique avec leur façon de marcher
la tête baissée,

Le cœur plein de pensées,

Ne s'arrêtant qu'à chaque fois qu'ils étaient sur le point de se
rentrer dedans; levant la tête pour se regarder dans les yeux et
prendre le temps de se glisser quelques mots, puis, s'écartaient d'un
pas à gauche ou d'un pas à droite, afin de continuer à marcher la tête
baissée dans un brouillard qui les enveloppait de part et d'autre
jusqu'à les rendre presque invisibles les uns des autres.

Ouais!

On était à Dawson city.

Et il y avait toujours de la vie vingt-quatre heures sur vingt-
quatre dans cette ville minuscule.

Et quant à moi,

À nous,

On avait réservé des tables au saloon le plus fréquenté de la
ville.

Celui-là même qui n'échappa malheureusement pas aux flammes la semaine d'après, tout comme : un autre débit de boissons, le bureau de poste et la banque de l'Amérique du Nord britannique.

Tous,

Finirent réduits en cendres.

On était à peu près une douzaine,

À s'être donné rendez-vous pour cinq heures du matin.

On ne voulait pas trop attirer l'attention.

On souhaitait partir inaperçu, avant que la moitié de la ville ne le sache.

Pourquoi pas, échapper au regard des autres.

Mais en réalité,

Les gens le savaient déjà ou allaient vite finir par le savoir; parce qu'il n'y avait pas de secret au sein de notre communauté.

Ceux-là qui tournaient en rond dehors ne faisaient pas partie de notre plan,

Surtout que c'était pour la plupart du temps toujours les mêmes qui se retrouvaient là tous les matins avant l'aube sur la rue principale à cogiter sur d'éventuelles solutions quant à leur situation préoccupante :

Telles que trouver de bons plans, quoi!

Vu que l'or se faisait de plus en plus rare ici.

Au saloon,

Il régnait un silence pesant malgré les quelques têtes impatientes qui n'arrêtaient pas de bouger à force de les tourner tout le temps vers les mêmes directions.

Je me demandais si c'était à cause de la fatigue due à un nombre d'heures de sommeil réduit,

Ou bien,

Si c'était plutôt à cause de la nervosité, de l'excitation, qui nous poussaient à nous renfermer dans le mutisme à cause de ce qui nous réunissait très tôt ce matin-là.

Rien qu'à y penser,

On ne pouvait que se taire ou,

Carrément se laisser aller aux éclats de rire.

Même la roulette qui était installée proche du mur latéral gauche ne nous intéressait guère,

Quand bien même que le croupier,

À l'étage supérieur, dormait encore.

N'empêche que,

Si on l'aurait voulu,
On aurait pu monter les escaliers pour aller le réveiller,
histoire de jouer une bonne partie entre nous, parce qu'on avait
tendance à être gambler¹ ici.

De mes propres yeux j'avais déjà vu d'importantes quantités
d'or changées de mains sur cette table de jeu.

Parce que,

Ça faisait partie de notre nouvelle personnalité :

Prendre des risques.

Se lancer à la recherche de l'or comportait l'éventualité d'un
danger,

Tout ce qui nous avait amené jusqu'ici le comportait,

Et même cette ville : ancien camp de pêcheurs d'été, était aussi
devenue en quelque sorte dangereuse pour nous; lorsqu'elle nous
détruisait le moral et nous faisait même perdre la raison.

Voilà sans doute pourquoi les jeux de hasard et d'argent nous
avaient dans leur emprise,

Mais pas ce matin-là,

Pendant qu'on attendait,

Stressés comme à un premier rendez-vous,

Mais qui s'avérait d'un autre genre : celui d'avec les montagnes et au-delà de...

On était assis deux ou trois par table;

On ne se connaissait pas beaucoup les uns les autres, mais je savais déjà que notre marche vers ces sommets allait nous rapprocher où nous éloigner réciproquement plus qu'on ne pouvait s'y attendre.

Et voilà que Mabel,

La seule femme dans notre groupe,

Se leva doucement de sa chaise et marcha jusqu'à la fenêtre la plus proche de leur table,

Malgré le fait qu'elle s'était levée de sa chaise sans faire de bruit,

Je tournais aussitôt la tête vers elle,

Parce que je la regardais bien souvent du coin de l'œil.

Jusqu'à la fin, je ne sus si elle était plus âgée que moi ou pas.

Mais ce que je remarquais par contre,

C'était qu'elle avait des rides au contour des yeux : un signe d'une personne dans la fin de la vingtaine.

N'empêche qu'il fallait la voir, celle-là!

Elle était aussi raide qu'un bonhomme en bois.

Son visage avait des traits constamment durcis par la colère qu'on aurait pu dire que sa peau était colorée.

Elle me faisait penser à une vagabonde avec son vieux linge qu'elle avait sur le corps qui sentait l'humidité et le renfermé.

Elle était coiffée d'une casquette de laine d'où émergeait une queue-de-cheval qui luisait comme de l'huile sur l'arrière de son cou,

Et sur ses tempes :

S'échappaient quelques mèches de ses cheveux blonds frisés.

Elle avait un de ces airs pathétiques de garçons manqués lorsqu'elle marchait avec les épaules renfrognées, donnant l'impression qu'elle boitait légèrement du pied gauche; qui réussissait à me déconcerté facilement.

En plus,

Elle avait une voix aigüe qui ne correspondait pas du tout à l'attitude qu'elle se donnait.

Donc,

On aurait pu dire qu'elle faisait exprès de se donner cet air, histoire de s'accommoder avec nous.

D'autant,

Qu'elle était aussi vêtue comme un homme,

Passant pour une rebelle, alors qu'il y avait eu des femmes comme elle qui avaient choisi de se vêtir de cette façon pour la route afin de mieux faciliter leur périple, mais, une fois arrivée au Klondike, avaient revêtu la tenue classique victorienne.

Mabel ouvrit doucement la fenêtre en bois à double battante comme pour jeter un coup d'œil dehors.

Sans doute un geste d'impatience,

Parce qu'il n'y avait pas grand-chose à voir sur la rue principale avec cette brume automnale et ces flâneurs préoccupés, obsédés par l'envie de vouloir posséder une poignée d'or; surtout que la matinée était encore obscure, malgré la pleine lune des neiges dans le ciel.

Je trouvais qu'elle ne manquait pas de culot, tout de même.

Et surtout,

Il ne fallait pas essayer de la regarder longtemps dans les yeux, de la dévisager.

Je me rappelle les fois que j'avais essayées.

Lorsque je tombais sur ces yeux bleus foncés, tristes, meurtris, mêlés aussi de tendresse,

Mais,

Qui se mirent à changer d'expression aussitôt qu'ils rencontrèrent les miens; faisant place à de l'agressivité et de la colère, jusqu'à comme se marbrer de noir.

C'était comme si elle se défendait de se faire percer à jour.

À vrai dire,

Elle me faisait beaucoup penser à une personne qui a longtemps été victime de quelque chose ou de quelqu'un... mais de quoi ou de qui ?

Je ne saurais vous dire exactement.

À priori,

victime de quelqu'un, d'abus sexuel ?

Voilà ce qui me venait à l'esprit,

Mais pas aussi simple que ça, de se baser là-dessus.

Parce qu'il y avait comme une carapace invisible qui couvrait l'âme de cette jeune femme et la rendait énigmatique.

Mabel pivota sur ses talons après avoir pris soin de refermer doucement la fenêtre derrière elle.

Faisant quand même entrer légèrement du vent froid et sec venant de dehors.

Puis,

Elle retourna s'asseoir à sa place auprès de son oncle et du docteur Greer.

L'oncle de Mabel était un métis chasseur de bisons des bois.

Il était originaire du nord-ouest du Canada.

Il était venu pour tenter sa chance au Klondike, comme nous tous.

Il avait une vilaine cicatrice oblique qui partait d'un coin de sa lèvre inférieure jusqu'au creux du cou.

Cette blessure,

Il l'avait eue au cours d'une partie de chasse qui avait mal tournée.

Il n'était pas très bavard et il était plutôt du genre :

Réservé et peu sociable,

Tout comme sa nièce.

Le docteur Greer quant à lui,

Était un homme au crâne dégarni,

De petite taille,

Souvent de bonne humeur.

Il portait des lunettes rondes à fines montures.

Il avait la cinquantaine.

On disait de lui qu'il avait été au service d'un richissime.

Rien à voir avec ses nouvelles conditions de travail qu'il trouva ici.

Mais avec tous ces gens qui tombaient souvent malades,

Ça faisait quand même de lui comme de ses collègues aventuriers,

Quelqu'un de jamais vraiment désœuvré.

Et en vérité,

C'était un peu à son avantage de partir loin de Dawson,

Car, seulement qu'ainsi qu'il pouvait être comme n'importe lequel d'entre nous,

Sans avoir à ne s'occuper de personne pendant un bon bout de temps.

Parce qu'il en avait des fois marre de tous ces malades qui lui arrivaient chaque semaine alors que lui aussi il était venu pour les mêmes raisons qu'eux.

Mais ce qui le poussa entre autre à se terrer aussi loin,

Quittant son confort de la ville,

C'était à cause de son vice qu'il traînait depuis longtemps avec lui : le jeu.

Un vice qui le poussa à voler pour pouvoir payer les dettes qu'il s'était accumulées.

Son patient fortuné fut obligé de mettre fin à ses services au terme d'une enquête qui avait commencée lorsqu'il remarqua que des objets précieux disparaissaient dans sa maison un peu partout.

Il accusa d'abord,

À tort et à travers ses domestiques;

En les congédiant les uns après les autres,

Puis,

Finit par se rendre compte qu'il ne soupçonnait pas la bonne personne; surtout lorsqu'il ouvrit enfin les yeux sur son docteur et qu'il le vit sous un autre jour.

Constatant en premier lieu que ce dernier était souvent empreint d'anxiété,

Qu'il se mettait vite en colère,

Et qu'il était endetté jusqu'au cou et surtout, que c'était un incroyable menteur lorsqu'il fallait trouver une échappatoire face aux soupçons dont il faisait l'objet.

N'en pouvant plus de cet être incorrigible au comportement
problématique,

Ce fut à regret qu'il dût s'en défaire,

Car,

Le docteur Greer était un bon médecin et,

Il s'était attaché à cet homme au crâne dégarni.

Mais malgré cela,

À peine le docteur Greer fut-il arrivé au Klondike, qu'il se mit
vite dans le pétrin.

Je crois qu'il se joignit à nous pour deux raisons : fuir la ville
de tous ces hommes malades dont elle regorgeait,

Et,

Espérer gagner de l'or,

De l'or d'un autre genre.

Un genre auquel il fallait quand même un petit peu y croire
pour espérer en posséder aussi.

Et en passant,

Il n'y eut que lui qui jeta des coups d'œil répétitifs vers la
roulette,

Tandis que nous, c'était le plus souvent vers la porte principale qu'on les jetait, impatient de voir arriver celui qu'on attendait.

Et quant à moi,

J'étais assis avec mon ami David McCarthy,

Que j'appelais affectueusement «Balèze»,

Parce qu'il l'était vraiment.

Tout le contraire de moi,

Qui était plutôt du genre svelte, pas vraiment coriace, mais un peu grand, d'un mètre soixante-dix-sept et à l'approche de la trentaine.

Mais,

Toutefois,

Grâce à cette grande aventure qui me conduisit jusqu'ici et à la dureté de la vie au Klondike, je ne cessais de m'aguerrir, de mûrir mon âme chaque jour un peu plus.

Je commençais même déjà à avoir l'impression d'avoir vécu plusieurs vies déjà alors que ça ne faisait qu'un an et demi que j'avais quitté mon domicile à San Francisco.

Et pour mon ami Balèze,

C'était un petit-fils d'Irlandais à la mâchoire carrée et aux cheveux châtain bruns frisés.

Il était toujours de bonne humeur.

Drôle,

Positif,

On s'était connu pour la première fois avant qu'une bagarre ne se déclenche à mon désavantage lorsque je m'étais fait accrocher dans la rue par deux types,

Ivres morts,

Alors que je rentrais de l'usine à coton où je travaillais, pour la maison.

Sorti de nulle part,

Balèze avait fait fuir ces deux ivrognes en se mettant entre eux et moi.

Sa stature imposante leur avait dessaoulée d'un coup.

J'avais eu l'impression que D.ieu m'avait envoyé un ange gardien ce jour-là.

Et voilà comment avait commencé notre amitié qui s'avérait être sans égale.

— Écoute, je crois que...

— Chut !

Me fît Balèze en rapprochant son index sur sa bouche et en soufflant dessus.

— Mais pourquoi est-ce que...

Insistais-je.

— Chut !

Fît à nouveau Balèze,

Mais,

Plus fort et sur un ton ferme.

Je ne pus dire un mot de plus après ces deux tentatives manquées,

Surtout que des têtes commençaient déjà à se tourner vers notre table comme si on avait lâché un cri alors que c'était tout doucement que j'avais essayé d'entamer la conversation avec mon ami.

Ballots à nos pieds remplis de provisions et de matériels,

On était sur les nerfs et impatients de partir,

Tellement,

Qu'on n'arrêtait pas de regarder tour à tour vers : l'horloge (qui semblait tourner dans une extrême lenteur), la porte et les fenêtres qui étaient fermées.

Enfin,

Tout le monde,

Sauf le barman et deux hommes aux allures de bandits de grands chemins qui chuchotaient, se couvraient la bouche avec leur main en visière, sans briser ce silence qui régnait à l'intérieur du saloon.

On se serait carrément cru à un enterrement.

Mais je dois vous dire en toute franchise que je me reconnaissais bien là :

Moi,

Le roi des situations étranges.

Car,

Tout ce beau monde assis dans ce saloon,

Nous étions en train d'attendre quelqu'un qui viendrait nous chercher pour nous amener à la recherche d'un certain ... *Joe*.

Un nom qu'on avait du mal à prononcer :

De peur de rire de soi-même,

D'attirer les railleries déplacées de la part des autres mineurs...

Ou tout simplement,

De peur qu'il soit ouvertement encore la cause d'une de ces multiples rués vers l'or.

Ou devrais-je dire plutôt :

Vers *Joe* ! ...

Et tout ça à cause de qui ? ...

2

Jimmy Smith.

Quand on le vit pour la première fois Balèze et moi,

Il nous déplu tout de suite à cause de son allure endimanché qui lui faisait se sentir tellement bien à l'intérieur de lui que ça lui faisait prendre des airs vaniteux,

De supériorité sur n'importe lequel d'entre nous.

Lui et son ami le colonel à la retraite,

George Boone,

étaient revenus à Dawson parmi nous, à la suite d'un long voyage à pied jusqu'au cœur de cet immense territoire au climat polaire et subarctique, avec des sacs de tipi autour de la taille et des paniers en écorce sur le dos, remplis de poudre et de pépites d'or ;

Comme on trouve ces morceaux à l'état natif dans la nature, et même de quelques bijoux artisanaux, Indiens : tels que des colliers, des bracelets, et des ceintures en cuir à boucle d'or.

De l'or ils en avaient plein dans leurs sacs, dans leurs paniers.

Donc,

Ça ne pouvait que leur avoir été offert, selon toute évidence.

Mais par qui ?

Par quel peuple ?

Quels gens ?

Alors que le métal jaune se faisait de plus en plus rare ici.

Fallait le voir ce Jimmy Smith comment il se pavanait sur la rue principale en cette journée ensoleillée d'été comme un paon qui fait la roue,

Avec tous ces regards qui se posèrent sur lui,

Qui lui faisaient se sentir que trop bien.

Ce nouveau riche d'une quarantaine d'années,
Le ventre arrondi d'une bedaine,
Était coiffé d'un chapeau haut de forme assorti avec sa
redingote et son revers de col brodé dont il était vêtu.

Il chaussait de belles bottes de cuir toutes neuves à garder
n'importe quel pied au chaud durant l'hiver,

Et,

Il avait une montre à gousset dans la poche de son gilet,
accrochée à ses vêtements par une chaîne d'or.

Il tenait une canne à pommeau d'or dans sa main droite :

Comme ces récompenses qu'on remettait jadis au capitaine du
premier navire océanique à atteindre le port de Montréal au début de
chaque nouvelle année,

Parce que, durant les longs mois d'hiver, cette ville, située sur
le fleuve St-Laurent, restait coupée du reste du monde à cause des
glaces qui figeaient,

Donc,

L'arrivée d'un premier bateau au printemps, était vue comme
le symbole du retour à la vie.

Mais j'imagine que même s'il était revenu nous voir durant cette période de l'année,

Il ne devait certainement pas le savoir,

Surtout,

Qu'il marchait la tête haute et de surcroît,

Il était accompagné d'une belle et ravissante jeune femme rousse aux cheveux longs et frisés; comme ces femmes jadis chassées et traitées de sorcières à cause de leur chevelure d'un éclat trop brillant, tapageur pour l'œil.

Cette demoiselle,

De beaucoup sa cadette,

Était agrippée à son bras droit.

On aurait dit une de ces filles qui arpentent les trottoirs des villes à longueur de jour comme de nuit,

Mais qui,

Maintenant,

Ne travaillent que dans des rangs élevés,

Faisant d'elle une courtisane grâce à son bienfaiteur qu'elle venait de rencontrer, de s'enticher, et qu'elle portait dans son cœur, rien qu'à voir la façon dont elle marchait aux côtés de Jimmy Smith,

on aurait dit qu'à aucun prix, elle ne voulait le lâcher, cette jeune femme qui était vêtue d'une robe de style tapisserie à corsage allongé et baleiné qui lui causait mille difficultés à mettre un pas devant l'autre, même si pourtant cette tenue était de toute évidence confectionnée sur mesure par les meilleurs couturiers, mais n'empêche qu'à aucun moment ils n'auraient pu réaliser que leur cliente la porterait sur cette route non pavée de Dawson city.

Surtout pas le bon endroit pour ce genre de tenue vestimentaire.

Mais,

Elle avait quand même du style avec ces trois damas à fleurs et ces deux velours à mille nuances de bourgogne qui confectionnaient sa robe et lui faisait bien ressortir son teint pâle de rouquine qu'elle avait.

En tout cas,

À les voir se montrer à nous sous leur meilleur jour,

Il y avait de quoi pour nous affaiblir encore un peu plus le moral, nous qui peinions à joindre les deux bouts.

Les gens saluaient Jimmy Smith avec déférence,

Comme si c'était un honneur pour nous que cet homme soit de
retour au Klondike pour le temps d'une visite,

Sans doute pour affaires.

Mais aussitôt qu'il avait le dos tourné,

Ils le regardaient avec envie,

Avec même un sentiment de chagrin mal dissimulé qui les
faisait voir avec des yeux envieux, ce qu'il possédait.

Après tout,

Ils ne pouvaient s'empêcher de le saluer de cette façon :

Parce qu'on est toujours un peu lèche-botte envers ceux qui en
ont plus que nous.

C'est dans notre nature, à vrai dire.

Un prospecteur conduisant un cheval sur un char à bancs passa
à côté du Fortuné et lui souhaita lui aussi le bonjour.

Jimmy Smith,

Trop fier,

La tête haute pour ouvrir la bouche afin de répondre,

Leva quand même son chapeau comme on salue une femme
dans la rue.

Cette réaction me surpris dans le bon sens,

Je l'avoue,

Car je crois qu'il le fit à cause de l'homme qu'il avait été il y a à peine quelques mois en arrière seulement : c'est-à-dire, un sourdough²; comme la grande majorité d'entre nous d'ailleurs.

Ça avait l'air plus fort que la vanité humaine qui venait de s'emparer de lui,

De son esprit,

Du moins,

Pour l'instant,

Puisqu'il devait quelque part se reconnaître encore comme tel,

Mais ça,

On était encore qu'aux premières heures de sa visite inattendue dans cette petite ville de bois, maintenant qu'il était devenu très riche.

— Belle journée aujourd'hui, pas vrai ? la nature nous sourit enfin !

Il fallait avoir connu le quarante en dessous de zéro l'hiver pour oser dire une chose pareille.

Bien que le soleil fût au rendez-vous en brillant au zénith à douze heures et qu'il ne fasse jamais vraiment noir durant cette période de l'année, la température était quand même de dix-huit degrés.

Et surtout,

Il y avait aussi ce courant d'air frais qui nous rappelait sans cesse dans quelle partie du monde on se trouvait.

Mais quand même,

Comme venait de dire Harper assis sur son char à bancs en train de conduire son cheval : « la nature nous souriait enfin ! ».

Parce que,

Pour nous ici qui connaissions le pire;

Le simple fait de voir la fonte des neiges et la feuillaison des arbres, était tout ce qu'on pouvait demander de mieux à ce climat subarctique.

Ça nous donnait souvent l'air radieux autant que ce soleil qui refusait souvent de se coucher l'été dans ce pays du soleil de minuit aux journées longues qui jetaient de la lumière en teintant le ciel et la terre de jaune rougeâtre.

Jimmy Smith finit en fin de compte par lui adresser un sourire qui fendit son visage d'une grimace désobligeante.

C'était clair qu'il n'avait pas du tout envie de faire la causette avec Harper qu'on aurait dit qu'un peu plus ce dernier aurait cherché à offrir un café à ce nouveau riche là où Balèze et moi nous étions assis à le regarder traverser la route principale avec sa jeune rouquine accrochée à son bras gauche.

— L'égoïsme, inné à l'homme, peut concourir au bien de la collectivité.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Me demanda balèze,

Sans ne pas quitter des yeux ce crâneur plein aux as qui marchait d'un pas hautain au milieu de tous ces gens qui le regardaient avec des yeux envieux,

Sur cette rue principale; toujours bondée de passants.

D'un geste de la main,

Je fis savoir à mon ami que ce n'était pas important ce que je venais de dire.

Cette phrase,

Faisait partie de l'héritage intellectuel que mon père me laissa gravé dans ma mémoire, dans le genre : citations, proverbes et j'en passe...

Il m'instruisit avec,

De son vivant,

À chaque fois qu'une situation favorable se présentait à lui.

L'égoïsme, inné à l'homme...

Était une fable politique de Bernard Mandeville,

Qui sortit comme ça, toute seule de ma bouche.

Me surprenant moi-même,

Dans le sens que mon cerveau l'avait gardée quelque part en mémoire pour la libérer à cet instant précis, lorsque cet homme traversait la rue principale, cantonné dans sa vantardise.

Oui,

C'en était un,

Un égoïste.

— Rien du tout.

Dis-je.

— Regarde-le, ce parvenu. Là il s'en va tout droit chez

le commissaire de l'or. À ce qu'on dit, c'est lui qui aurait invité Jimmy Smith à venir nous rendre une petite visite. Et pourquoi ne s'attarderait-il pas aussi à revoir ses anciens amis en dehors de notre commissaire de l'or, Hein ?

Termina-t-il de dire en lâchant un petit rire nerveux.

— La richesse procure l'amitié en grand nombre.

Conclus-je,

En tournant la tête aussitôt vers mon ami David,

Parce qu'il me surprit avec ce ricanement involontaire qu'il
laissa échapper.

En sept ans d'amitié,

C'était la première fois pour moi de l'entendre rire de la sorte.

L'arrivée à Dawson de l'homme qui attira toute l'attention sur
lui réussit à mettre mon ami,

Inconsciemment,

Sur une forte tension.

Surtout que cet homme ne se gêna pas de snober ses anciens
compagnons d'infortunes avec qui il avait prospecté,

Pratiqué de l'orpaillage,

Galéré l'hiver comme l'été.

Je m'en doutais bien que David haïssait plus que tout ce genre de personnes qui oublient leurs vieux amis pour les nouveaux venus, à cause d'un changement de statut social plus élevé.

N'empêche que Jimmy Smith et le colonel George Boone, Laissaient toujours planer au-dessus de leur tête l'origine mystérieuse de leur richesse depuis qu'ils étaient revenus à Dawson avec ces sacs,

Et ces paniers, remplis de bijoux, même si ils avaient été confrontés à une foule de questions de toutes sortes qui nous venaient à l'esprit.

Toujours était-il que le plus important pour nous était de savoir comment diable avaient-ils fait pour trouver autant d'or, façonné en plusieurs formes particulières.

C'est ce qui expliqua pourquoi le saloon fut aussi plein à craquer lorsque Jimmy Smith se mit à raconter pour la énième fois, leur histoire.

Les gens étaient serrés les uns contre les autres afin d'écouter,

Soit pour la première fois,

Soit pour une fois de plus,

L'histoire de cette aventure mystérieuse que vécurent ces deux sourdoughs; qui étaient partis sans le sous, très loin de nous, l'hiver dernier, et qui nous étaient revenus juste après la fonte des glaces, sains et saufs, et, riches en or.

Par contre,

Le colonel Boone,

Quant à lui,

Il avait plutôt été du genre taciturne afin d'éviter la curiosité malsaine et les questions trop indiscreètes de ceux qui ne se résolurent pas à les laisser tranquilles, son ami et lui, malgré le fait que l'ensemble de la communauté les eut interrogés comme la police.

Même si leurs réponses furent évasives,

Il s'avéra qu'au final,

Pas un seul de ces curieux ne douta de leur perte de mémoire à propos de leurs sacs, de leurs paniers, remplis d'or.

Non,

Malgré cela,

Il y avait encore quelques-uns qui voulaient lui soutirer des informations sur leur étrange fortune.

C'est pour cela que lorsqu'il termina de peser son or et de l'avoir déposé à la banque,

D'avoir fini de remplir toutes les charges administratives,

Il quitta la province le lendemain matin sans traîner une seule journée de plus.

Certains - ignorant qu'il fit l'objet d'harcèlement - trouvèrent son comportement tout à fait décent,

En disant que :

«Pourquoi s'attarder à rester dans une terre si froide et sauvage lorsqu'on a eu ce qu'on est venue chercher ?»

Et quant à nous,

Qui n'avions pu rentrer à temps à l'intérieur du saloon,

On resta dehors, tout aussi serrés comme des diables, sur le trottoir de bois et même jusque dans la rue en terre battue, Malgré qu'on fût à l'air libre.

Parce qu'on était trop excités par l'envie d'en savoir plus sur cette histoire mystérieuse que même le fait de rester debout,

Dehors, comme dans un rassemblement populaire,

Ne nous dérangeait pas du tout, pas tant qu'on n'aurait pas fini d'entendre tout ce que l'un des deux protagonistes en personne était

en train de raconter à ses nouveaux amis; d'expliquer, d'essayer de convaincre, de se convaincre surtout à lui-même.

Bien que tout ce qui sortait de la bouche de Jimmy Smith se rapportait de bouche à oreille jusqu'à nous qui étions dehors,

Moi je m'en fichais des détails à ce moment-là,

Parce que,

Mon ami Balèze avait réussi à rentrer à l'intérieur, à écarter le plus de gens possible qu'il y avait devant lui, pour ne s'arrêter que lorsqu'il se sentit assez proche de la table où était assis Jimmy Smith; attablé avec le commissaire de l'or, un riche propriétaire de concessions et le photographe le plus reconnu à travers le Yukon, et même au-delà de cette province.

Eux aussi comme tout le monde,

Étaient très curieux de savoir ce qui s'était passé là-bas,

Ce que ces deux anciens aventuriers avaient vécu, qui leur avait donné cet or ?

Où ?

Comment ?

Pourquoi ?

Surtout comment :

Comment expliquer cette mémoire chancelante de la plus grande rencontre de leur vie ?

Mais surtout,

C'était de qui il s'agissait derrière tout cela ?

Même si,

Par exemple,

Ça leur avait été offert par une tribu de ces peuples autochtones du Canada, c'était parce que leur chef l'avait voulu, que c'était sans doute sa décision.

Donc,

Qui ?

Comme dans l'évangile, lorsque le diable, ayant élevé Jésus, lui montra en un instant tous les royaumes de la terre, et lui dit : « je te donnerais toute cette puissance, et la gloire de ces royaumes; car elle m'a été donnée...

Elle lui a été donnée,

avait-il dit,

Mais par qui ?

— Grâce à lui !

répondit spontanément Jimmy Smith.

Brisant le silence qui venait de se faire à cause d'une simple petite question qui le rendit confus dans sa tête lorsqu'il chercha la réponse.

— Qui ça, lui ?

demanda le commissaire de l'or,

Intrigué comme tout le monde.

— Ben, lui... l'homme aux cheveux aussi longs que ceux d'une femme...

Et probablement,

Au même moment...

Quelque part,

En haute mer,

À l'intérieur d'une cabine première classe d'un paquebot transatlantique,

Là où les vibrations des machines tournantes se faisaient le moins sentir;

Ce qui permettait ainsi au colonel George Boone de raconter en toute tranquillité son histoire,

Leur histoire – l'origine de sa fortune – à deux hommes de la haute société qui étaient assis en face de lui à l'écouter parler sans trop comprendre le contexte et encore moins les mots.

L'ancien officier supérieur à la moustache qui occupait la limite du nez et la lèvre supérieure,

Était en train de fumer une pipe, devant ses hôtes qui l'écoutaient parler avec attention.

Pourtant,

Lui aussi,

Il avait encore du mal à se souvenir de ce qui s'était réellement passé pendant leur longue absence de trois mois lorsqu'ils étaient partis loin, très loin dans les bois, au-delà des montagnes.

— ...très longs cheveux. Ça devait être un sauvage, ou...

— Il avait du sang mêlé,

Continua Jimmy Smith.

— Comment ça ?

demanda le riche propriétaire de concessions.

— Pas facile de vous dire vraiment quelles étaient ses origines quand j’y pense.

— Était-ce un métis ?

demanda le commissaire de l’or.

— Pas seulement... en fait, pas juste.

— Pas juste quoi ?

Fît, impatient, le photographe le plus réputé et l’un des plus chevronnés de cette ruée vers l’or :

Eric A. Hegg.

Pour ouvrir une parenthèse sur cet homme originaire de la suède, qui arriva dans la région un an plus tôt,

À Skagway,

Où son petit frère, avec qui il aimait travailler, vint le rejoindre quelques mois après son arrivée;

Il devint célèbre grâce à ses représentations de la vie et des gens dans les principales villes champignons qui illustrèrent cette ruée vers l’or au Klondike, mais ce qui fît qu’il rentra dans l’histoire

et la marqua à tout jamais, ce fût cette photo emblématique qu'il prit sur le col Chilkoot où nous,

Aventuriers,

Nous montions les marches d'or les uns derrière les autres, courbés à cause du poids de nos paquets de marchandises qu'on avait sur le dos, afin d'arriver jusqu'à la frontière Canadienne, au sommet du col.

Là où florissait leur drapeau; l'Union Jack³.

Eric Hegg dût se mettre à proximité du sommet au point le plus escarpé afin d'avoir ces si belles photographies de cette ascension qui n'avait encore été jamais capturée en images.

Il devint vite celui avec qui tout le monde aimait se faire tirer le portrait.

Surtout qu'avec lui,

On se sentait comme pas devant un quelconque étranger venu uniquement pour nous voler nos moments d'intimités, quelques fois liés à nos afflications profondes.

Non,

Lui,

Il était aussi des nôtres.

Il participa avec son frère à des expéditions de prospection,

Donc,

Le fait qu'il documentât nos vies quotidiennes et les difficultés qu'on rencontrait, cela ne nous dérangeait pas en général.

— Du blanc à l'indien, répondit timidement Jimmy Smith.

— Mais quel autre mélange peut-il bien y avoir ici au Klondike, intervint le commissaire de l'or,

Qui,

Commençait à écouter avec intérêt son nouvel ami, même si pourtant il ne comprenait pas très bien où ce Jimmy Smith voulait en venir;

Il n'était pas le seul d'ailleurs.

Le nouveau riche se contenta de hausser les épaules en guise de réponse.

— Vous a-t-il dit au moins quelque chose ?

demanda à nouveau le commissaire de l'or.

— Évidemment que l'on s'est parlé..., quoique je ne me souviens hélas plus de ce qui s'est dit entre nous...

Jimmy Smith se gratta l'arrière de la tête.

Signe qu'il voulait reprendre contact avec son propre corps.
Reprendre le contrôle de la situation.
Comme tantôt dehors sur la route principale,
Lorsqu'il s'y plaisait à la traverser en snobant les passants
autour de lui qui n'arrêtaient pas de le regarder.

Il reconnut même quelques-uns qui étaient là, autour de sa
table, mais à ce moment,

Il était comme, embarrassé par la honte et même sa tête,

Il ne pouvait que la fléchir en avant, tellement que :

— C'est confus lorsque j'y pense...

La situation commençait à devenir gênante pour lui, et
ennuyeuse pour son auditoire, qui écoutait pourtant encore très
attentivement son histoire abracadabrante.

C'est pour cela que,

Ne voulant pas perdre davantage la face,

Il leur rappela qu'il n'était pas tout seul à avoir encore de la
difficulté à s'en souvenir.

Sur ce point,

Il avait tout à fait raison.

Il le savait au fond de lui, que si un jour la mémoire lui reviendrait complètement, ben, se serait aussi le cas pour son ami qu'il n'avait pas encore revu depuis que leurs chemins s'étaient séparés à Dawson, le printemps dernier.

— Et certainement aussi dans celle du colonel.

Ajouta-il.

— Mais, vous rappelez-vous au moins de son nom ?

Parce qu'il devait bien en avoir un, je suppose ?

Tout le monde se regarda, intéressé par cette question qu'Eric Hegg venait de poser, pourtant dîtes sans trop de conviction.

Une fois que les gens arrêterent de chuchoter à cause de la possibilité de connaître le nom de cette personne réelle ou imaginaire qui avait de longs cheveux, le silence s'installa à nouveau dans tout le saloon.

Jimmy Smith se mit à regarder ses compagnons de table un à un.

Il semblait visiblement mal à l'aise.

Comme s'il aurait voulu rentrer sous la terre,

Afin de disparaître pour fuir à nouveau ce silence qui se fît autour de lui,

Et aussi loin qu'il pouvait distinguer un visage à la ronde.

Qu'est-ce qu'il aurait aimé ça fuir tous ces yeux avides de connaître la vérité,

Qui le pénétrèrent par les deux côtés de la tête, d'autant qu'il eut même une perception étrange qui lui fit l'effet comme de pouvoir entendre les pensées de ces gens,

Qui planaient au-dessus de lui; du genre : «dis-nous... dis-nous... raconte tout... où l'as-tu eu cet or ?»

Il se ressaisit en secouant la tête et, ouvrit la bouche avec l'intention de répondre à la question qu'on venait de lui poser,

Malgré le fait qu'il était encore épouvanté par les voix qu'ils venaient d'entendre.

Était-ce des hallucinations verbales dont il fut confrontés, tout comme ces personnes qui souffrent de démence qui entendent des voix qui leurs viennent de l'intérieur ?

Il eut peur,

Très peur,

De peut-être être en train de devenir fou, soudainement.

— Son nom ?

Ses compagnons de table, hochèrent la tête comme un seul homme.

Les gens à l'intérieur du saloon n'en pouvaient plus d'attendre.

Leurs oreilles impatientes ne demandaient que d'entendre le fin mot de cette histoire qui les démangeait à mesure que Jimmy Smith faisait durer le suspense.

Même jusque dehors on s'était tu.

— Ça... ça... ça-ça commençait par-par un J...

Le voilà qui se mit à bégayer maintenant.

Comme dans son enfance,

Lorsqu'il se retrouvait au pied du mur à cause de raconter des histoires mensongères dans le but de plaire,

Ou aussi pour modifier la vérité par fantaisie et lorsque ses parents ou ses amis se rendaient compte que c'était faux et qu'ils lui demandaient d'être sincère,

Alors là,

Il commençait à buter et à répéter les mots vrais,

Et cela,

En tremblant quelques fois.

Sauf que cette fois-ci, c'était vrai.

Il ne l'avait pas inventé cette histoire, excepté qu'il n'arrivait pas à bien se souvenir.

Qu'il avait des trous de mémoire.

Vraiment,

C'était assez drôle de voir, pour le crâneur qu'il était.

Cet homme qui marchait le menton levé comme quelqu'un qui n'avait pas peur de perdre la face,

Cet homme qui regardait les gens de haut,

Se comportait maintenant comme un rat pris au piège : tout ça à cause d'une simple question qu'il n'arrivait pas à répondre correctement, parce qu'il se souvenait de pas grand-chose.

Les fesses écrasées sur sa chaise,

Le front ruisselant de sueur,

Le teint devenu pâle olive et le regard fuyant, qui n'arrivait plus à supporter celui de ses interlocuteurs; jamais Jimmy Smith n'aurait pu envisager une seule fois de se retrouver dans une situation aussi embarrassante, vis-à-vis de ses nouveaux amis, assis à la même table que lui, et même de tous ces gens, debout autour de lui, silencieux à l'écouter parler.

Alors que pourtant,

Au départ,

Il était juste venu pour boire un bon verre de whisky Buchanan's avec ses trois nouveaux amis, mais le voilà qui se fit assaillir de questions aussitôt qu'il but sa première gorgée de whisky.

Parce que,

Notre communauté tenait toujours à savoir ce qui s'était réellement passé là-bas, quelque part au-delà des montagnes.

Dieu qu'il aurait aimé être à ce moment précis n'importe où ailleurs sauf à cet endroit, comme son ami le colonel.

Comme je l'ai dit tout à l'heure,

Après son retour des montagnes,

George Boone avait vite plié bagage sans donner d'explications précises quant à leur fortune, quant à tout cet or qu'ils avaient ramené.

Au grand jamais, il n'avait osé même se vanter un tant soit peu à propos de leur aventure merveilleuse qui en fit beaucoup d'envieux.

Non,

Le colonel à la retraite avait littéralement fui le Klondike
comme la peste.

Et lorsqu'il se décida enfin à parler de leur vécu,

Ce fut à l'intérieur de cette cabine première classe d'un
paquebot transatlantique,

À des gens qui n'avaient jamais mis les pieds dans cette
région.

Des gens qui ignoraient tout de ce territoire sauvage et
immense.

— Jacobus ? Joseph ? ... James ? ...non, non...

Se questionnât-il d'une voix rauque à timbre désagréable,
comme ont souvent ces fumeurs de pipe.

Il hocha la tête d'un air insatisfait, comme s'il voulait se
défaire de ces noms qui lui étaient sortis spontanément de la bouche.

Le colonel George Boone ferma les yeux,

Fronça les sourcils et fouilla dans sa mémoire le temps d'une
minute,

Qui parut durée une éternité pour ses hôtes qui attendaient une
suite logique pour cette histoire qui aurait pu être une aventure des
plus rocambolesques si seulement tous les détails s'y retrouvaient,

Au lieu de ça,
Elle était nébuleuse et perturbante,
Elle leur faisait naître le doute, les laissait perplexes devant
toutes ces réponses confuses qu'il leur donnait.

Lorsque finalement il rouvrit ses yeux qui étaient d'une
couleur ambre, ses organes de la vision avaient maintenant l'air de
ne plus être perdus comme tantôt,

Au contraire,
Ils étaient pétillants, confiants,
Et c'est avec un sourire radieux qu'il se redressa
convenablement afin d'avoir le dos tout plat;

Qu'il balaya d'un revers de la main les manches de sa veste
comme si il les époussetait,

Puis,

Il regarda ses invités, droit dans les yeux, pour leur dire ceci :

— J'y suis ! ... son nom, c'était plutôt...

Au saloon,

À Dawson,

Jimmy Smith afficha enfin un sourire au coin des lèvres qui
laissa paraître un muscle malgré ses joues hérissées de barbe,

Parce que maintenant,

Selon toute évidence,

Il avait enfin trouvé le nom de ce personnage mystérieux aux
longs cheveux et à la peau basanée que lui et le colonel Boone
avaient rencontré quelque part de l'autre côté des montagnes.

Enfin,

Si on peut le dire ainsi.

Parce qu'après cela,

Il ne nous cita plus aucun autre nom qui aurait pu appartenir à
celui qu'on aurait pu appeler *l'homme sans visage*.

Tellement que le nouveau riche avait toujours du mal à nous
décrire la figure de son bienfaiteur qui s'appelait, selon ses dires :

— Joe !

— Joe !!!

Répéta, frappé de stupeur, le riche propriétaire de
concessions.

— Joe ?

Demanda, incrédule, le commissaire de l'or.

— Joe !?

S'exclama Eric Hegg.

Les gens dans le saloon devinrent stupéfaits.

Ils ne surent quoi dire sur le coup.

Le nom de *Joe* sema vite la confusion dans leur esprit.

Et quant à nous qui étions dehors, d'aucuns commencèrent déjà à s'énerver à cause de ce nom farfelu qui se répandit comme une traînée de poudre de bouche à oreille.

— Comment son nom encore ?

demanda un trapu de Canadien-français à son compatriote qui était un homme de petite taille comme lui, mais pas aussi bien en chair.

— Joe !

Un barbu jusqu'à la pomme d'Adam cracha à terre son jus de tabac.

En fait,

Ça tomba sur ses pieds,

Vu qu'il y avait trop de monde autour de lui.

— Mais comment ose-t-il vouloir nous posséder de la sorte ?

Il était furieux.

Comme tout le monde d'ailleurs.

Une Australienne se fit entendre avec son accent au ton plat dans la foule de curieux où j'étais :

— Sale avorton de Jimmy Smith, qu'il se la mette où je pense, son or.

Les gens commencèrent déjà à s'éloigner du saloon dans toutes les directions, outrés d'avoir perdu inutilement leur temps.

Ceux qui étaient à l'intérieur vidèrent les lieux, en étant sérieusement déçu de l'histoire qu'ils venaient d'entendre.

Jimmy Smith regarda par-dessus son épaule, vers ces mineurs frustrés qui s'en allaient.

Puis,

Il regarda ses nouveaux amis, assis à la même table que lui.

Ces derniers ne purent s'empêcher de fuir son regard; vers le bas, vers le haut.

N'importe où tant qu'ils n'eurent pas à le rencontrer.

Parce que eux aussi.

Surtout eux d'ailleurs,

Se sentaient insultés par cette aventure nébuleuse que Jimmy Smith venait de leur raconter et qu'ils considéraient maintenant comme un tissu de mensonges.

Rien de plus.

Mais cela n'empêcha pas le nouveau riche de terminer son histoire qui ressemblait plutôt à un récit imaginaire, tant il tenait à leur dire tout ce dont il pouvait encore se souvenir dans sa tête.

— ...aussi, il y avait de la fumée.

— ...beaucoup de fumée.

Voilà comment le colonel termina de raconter son aventure au-delà des montagnes à ces messieurs qui l'écoutaient sans dire un mot, tandis qu'il était en train de savourer sa pipe en toute aisance lorsqu'il dégusta la fumée dans sa bouche qu'il devait sans doute trouver aussi appétissante,

Sinon plus,

Que son histoire sans queue ni tête qu'il venait de raconter à ses invités, assis en face de lui.

Et la fumée se répandit dans l'air de la pièce comme de l'encre.

Ses hôtes la suivirent plus qu'ils ne voulaient encore entendre un mot de plus sur le Klondike.

,

3

Les murs en rondins de bois,
Empilés et lissés de l'intérieur d'un des studios photo du
nouvel ami de Jimmy Smith,

Étaient ornés de photographies des portraits de ces vaillants pionniers du Klondike ; tels que les hommes et la femme par qui la ruée vers l'or avait été déclenchée : George Washington Carmack, son épouse Tagish Kate Carmarck, son frère Skookum Jim et leur neveu, Dawson Charlie.

Certaines de ces photos qui embellissaient ces murs en bois rond, avaient été pris dans ce studio,

Tandis que d'autres,

À l'extérieur,

Montrant ainsi des prospecteurs dans les champs aurifères, les déserts de neige, les rues de Dawson City, devant des devantures des boutiques,

Ou encore,

Celles où l'on voyait des dizaines d'hommes faisant la file au bureau de poste pour récupérer ou envoyer un courrier ou un colis, sous une température glaciale.

Mais celles qui avaient les plus beaux cadres et dont l'emplacement se distinguait des autres parce qu'elles étaient élevées parmi toutes,

Dont une au-dessus de la porte,

Comme si il s'agissait des plus beaux trophées; c'étaient celles où l'on voyait ces aventuriers gravissant *les marches d'or* du mont Chilkoot.

L'épreuve qui restait de loin la plus emblématique du chemin qui menait à la ruée vers l'or au Klondike, vécue par nous tous qui

n'avions pas eu les moyens de s'offrir un second billet pour prendre le bateau.

Mais comme ça en valait la peine, aux dires de la plupart d'entre nous.

Car,

C'était un moment de notre vie qu'on savait unique,

Seulement une fois qu'on arriverait à passer au travers de cette épreuve pénible.

Jimmy Smith,

Les cheveux un peu longs,

Plus ou moins fins, et bien arrangés, peignés en arrière, afin d'améliorer son apparence, la barbe complètement rasée, plus un poil du tout :

Était assis confortablement sur une chaise en attendant de se faire prendre en photo.

Il avait les jambes croisées.

Il attendait,

Tranquillement,

De se faire photographier, avec le regard fier, fixé sur Eric Hegg et sa chambre photographique, qui se tenaient à seulement quatre mètres de lui.

— Dans quelques instants, monsieur Smith, nous allons immortaliser ce jour.

Le mot immortalisé provoqua un effet inattendu sur la personne de Jimmy Smith :

Il comprit très vite que cette photo n'allait pas être comme n'importe quelle autre, que celle-ci serait sans doute à l'image de sa réussite.

C'est pour cela qu'il s'enfla d'orgueil lorsqu'il se plaça correctement comme il le fallait sur cette chaise où il était assis,

En reflétant une certaine tonicité,

Avec son dos bien droit, ses épaules distendues, et ses bras détendus, sur les accotoirs matelassés de la chaise,

Puis,

Il gonfla sa poitrine en la mettant en avant, haussa le cou, se contracta, crispa les muscles de sa mâchoire en prenant un de ces airs de conquérants comme un souverain du moyen Âge se faisant tirer le portrait par un artiste peintre.

Il arrêta même de respirer jusqu'à ce que la photo se fasse.

C'est pour cela qu'Eric Hegg se précipita à la faire :

Premièrement,

Il commença par s'abriter de la lumière ambiante sous le voile noir et composa l'image en effectuant les différents réglages manuels.

Puis,

Il referma l'obturateur et en arma le ressort.

Ensuite,

Il inséra un châssis porte-films dans le dos du corps arrière.

Après cela,

Il retira le volet protecteur du châssis et appuya sur la touche qui déclencha la prise de vue.

Et ce fut ainsi que la photo du nouveau riche prospecteur et aventurier Jimmy Smith fût prise, en cette journée du 26 juillet 1898.

Était-ce la soif d'aventure et de découverte innée à l'homme,

Ou bien,

Était-ce la folie du métal jaune qui était au-dedans de nous, qui nous poussa à croire à l'histoire de Jimmy Smith et de son ami le colonel George Boone ?

Ou tout simplement était-ce à cause de refuser de voir la réalité en face ?

Une réalité qui nous déplaisait : à savoir que l'or était devenu infiniment rare au Klondike et que les années payantes et tumultueuses n'avaient durées que deux ans seulement.

Voilà pourquoi nous,

On était là,

Encore en train d'attendre,

L'homme qui allait nous mener jusqu'au-delà des montagnes.

Le jour tardait à se lever.

Ces Indiens du Canada ne savent vraiment pas c'est quoi la notion de respect de l'heure.

Voilà pourquoi on leur donna rendez-vous pour quatre heures et demi du matin, parce qu'on savait qu'ils allaient avoir un minimum d'une demi-heure de retard.

Et surtout,

Il ne fallait pas leur reprocher leur retard.

Ça faisait partie de leur nature : n'être jamais pressé.

En plus d'attendre nos retardataires,

Il y avait maintenant cette neige douce qui nous tombait dessus en nous déversant ses premiers flocons de la matinée sur toute l'étendue de notre petite ville adorée.

On espérait seulement que,

Malgré cette précipitation de neige roulée,

Qu'ils ne trouvent une excuse, acceptable – s'il faut le dire – pour justifier leur retard.

— Dire que ça fait déjà...

— On les aura. Ce n'est qu'une question de temps.

C'est ce que mes grandes oreilles droites de lapins,

Curieuses comme celles de mes voisins que j'avais laissés loin derrière moi à San Francisco,

Réussirent à capter.

Des propos qui sortirent de la bouche de deux de mes futurs compagnons de la marche aventureuse qui nous attendait.

Des mots brusques et précipités,

Qui m'interrompirent dans mes pensées que j'avais pour nos retardataires et aussi pour cette précipitation de particule de glace qui était en train de nous tomber dessus;

Collante et roulée.

Ces paroles échangées à voix basse que j'entendis,

Venaient de deux hommes,

Aussi minces que des fils de fer, et aux visages sec et émaciés.

Tous les deux,

Ils étaient grands de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq et ils avaient des moustaches drues.

Ils étaient assis à la table vers ma gauche.

C'étaient des cousins.

Ces deux hommes aux caractères bizarres, se faisaient facilement remarquer par leur façon de parler : lorsqu'un des deux commençait à prendre la parole,

Le plus souvent,

L'autre venait terminer la phrase de celui qui l'avait commencée.

Peut-importe lequel des deux parlait en premier.

Ils fonctionnaient comme ça.

C'était comme si chacun lisait dans les pensées de l'autre.

Leur façon de parler était significative de la complicité qui les unissait.

Pour ma part,

On aurait dit des frères siamois,

Que j'avais seulement entendu parler de bouche à oreille et vu dans des livres : Chang et Eng Bunker; deux thaïlandais qui étaient devenus américains, célèbres malgré leur corps en fusion qui étaient horribles à voir, malgré la réciprocité et la connivence à laquelle ils nous faisaient penser.

Ils étaient notamment célèbres pour avoir donné naissance au terme qui les caractérisait.

Imagineriez-vous les voir se dandiner lorsqu'ils marchaient,

À part se torde de rire,

Que faire ?

Pour revenir aux deux cousins,

Je n'étais sans doute pas vraiment abasourdi par leur type de personnalité et leur comportement à cause de ce que j'avais traversé et vu en seulement quelques mois,

Sinon,

Je les aurais pris pour presque des fous,

Ou,

Ce qui me serait passée par l'esprit.

« On les aura. Ce n'est qu'une question de temps. »

dirent-ils.

Une affaire de règlement de comptes qui se préparait, alors qu'on n'était même pas encore parti ? Mais eux contre qui ?

En tant que cousins,

Ils avaient quand même une forte ressemblance tous les deux, même si leurs yeux n'étaient pas de la même couleur.

Un, les avait verts et l'autre, gris bleu.

Ils ne parlaient presque jamais aussitôt qu'il y avait plus de deux personnes autour d'eux.

C'était pour cela qu'à chaque fois qu'ils le faisaient, mes oreilles se dressaient comme ceux d'un chien.

C'était bizarre à leur écouter parler, même si pourtant, à la longue, ça faisait original d'entendre deux individus parlés d'une même voix avec une telle complicité.

Et pour dire vrai : ils avaient un comportement assez étrange, un caractère identique, mystérieux, que ça aurait même pu être l'un d'eux *le dénommé Joe...*

Mais non, je rigole.

Une fois de plus j'étais prêt à parier que ce n'était pas juste une question d'or qui amenait certains d'entre nous à se lancer à la recherche de notre homme mystère...

mince !

Mais dans quel borbier je m'embarquais là encore ?

À première vue,

Ils me faisaient penser à d'anciens hommes de loi de notre fameux far West, là où on disait régner l'anarchie et la loi du plus fort.

Ils avaient le profil de ceux même qu'on faisait l'éloge dans les livres : avec leurs moustaches drues, leurs manteaux longs et larges, leurs foulards autour du cou et leurs chapeaux hauts à larges bords comme ceux des cowboys.

Ils devaient avoir la fin quarantaine ou début cinquantaine.

Ils avaient l'air d'être des as de la détente : ces tireurs hors pair qui sortent toujours vainqueurs de nombreux duels et combats armés.

Je ne pouvais m'empêcher de hocher négativement la tête tellement que cette aventure qui n'avait pas encore commencée me laissait déjà perplexe.

Et voilà que la porte doublée du saloon s'ouvrit avec un léger grincement.

La brise glaciale qui soufflait dehors en fouettant les visages des flâneurs sur la route principale, s'insinua parmi nous comme une opportuniste, nous faisant grelotter de froid sur son passage, tandis qu'on tournait la tête vers la personne qui venait d'ouvrir cette porte :

Il s'agissait d'un pasteur;

Meyer,

S'appelait-il.

Ce prédicateur,

Se tenant sur le seuil comme une créature de l'ombre,

Était vêtu comme ses semblables de leur robe noire sans col qui s'ouvre sur le devant et qui leur permet de mettre par-dessus une

sorte de haut de col à tissus blanc amidonné, prolongé par deux bandes blanches d'à peu près vingt-cinq centimètres.

Par-dessus son habit ecclésiastique,

Il portait un manteau noir, large et long qui lui descendait jusqu'aux genoux.

— Ciboire !

À la table proche d'une fenêtre vers ma droite, étaient assis deux canadiens-français;

Deux hommes à la corpulence et au caractère différent, mais de même grandeur, environ un mètre soixante-cinq.

L'un était trapu,

L'autre;

Était maigre, avec un tempérament colérique, et c'était d'ailleurs ce dernier qui disait à son compatriote quoi faire.

Ce fut aussi lui,

Qui de sa voix éraillée,

Dans un accent paysan – dans sa langue maternelle – lâcha un mot qui sonna comme un juron lorsque le révérend Meyer ouvrit la porte doublée et à double battante du saloon.

L'homme de D.ieu,

Une fois franchi le seuil du saloon,
S'essuya les particules de neige roulée et collante qu'il avait
sur ses épaules et ses sur jambes,

Puis,

Il secoua ses bottes qui en étaient toutes recouvertes.

Le révérend Meyer était un homme à l'approche de la
soixantaine.

Il avait un teint porcelaine, la barbe et les cheveux blancs
comme de la laine blanche et un visage rectangulaire, avec une
forme allongée et anguleuse.

— Que D.ieu vous bénisse, chers frères et la sœur.

Finit-il par dire au bout d'un moment, sur un ton
désinvolte.

Enfin,

Après qu'il eut fini de nettoyer la neige qu'il avait sur le corps
et aussi,

Après avoir vu qu'on était tous là, à l'heure prévue.

Sa bénédiction matinale était peut-être mieux qu'un simple
bonjour, mais ça nous laissait complètement indifférent.

D'autant qu'on avait encore du mal à bien se réveiller, qu'on était un peu somnolents et aussi fatigués que la veille.

En plus,

Personne parmi nous n'avait éternué.⁴

«Chers frères et la sœur» avait-il dit.

Ça me réjouit toutefois qu'il n'ait pas oublié de saluer Mabel, la seule femme avec nous,

Qui,

Comme tout le monde,

On s'était rencontrés trois jours plus tôt pour faire les préparatifs pour notre départ.

C'était très bien joué de ça part !

Mais qu'est-ce qu'on avait à faire ?

Ne viens surtout pas nous parler de D.ieu lorsqu'on est au bord du désespoir.

Lorsqu'on a tout misé sur un projet qui nous semblait gagné d'avance et qu'on n'a toujours rien gagné, même ne fusse qu'une poignée.

Les flammes éternelles de l'enfer pouvaient attendre. Et puis, quel effet cela pouvait avoir sur nos esprits ici

au Klondike ?

Au contraire,

Ça nous ferait même du bien de les avoir auprès de nous,
surtout avec ce froid omniprésent qui occupait nos journées et ne
nous lâchait même pas dans notre sommeil, allant jusqu'à perturber
nos rêves,

Enfin,

Les miens,

Dont j'en suis sûr,

Et je m'en rappelle très bien encore;

Lorsque je les faisais sur ces journées ensoleillées d'été à San
Francisco, jusqu'à ce que tout à coup, une tempête de neige s'abatte
à l'improviste et balaie le paysage comme un vent destructeur.

Me poussant à ouvrir tout de suite les yeux.

Et sans tenir compte des regards hostiles à son égard,

Lancés par quelques-uns d'entre nous qui auraient sans doute
aimés qu'il ne vienne plus du tout,

Le révérend Meyer passa au milieu des tables et des chaises
pour s'arrêter au comptoir du saloon et s'asseoir sur un des tabourets
qui longeaient la table massive et élevée.

D'après ce qu'on racontait au sujet de ce pasteur,

C'était qu'il aurait,

Par un beau dimanche pendant le culte, fait savoir à ses fidèles que le Seigneur Jésus-Christ avait une mission pour lui au Klondike.

Mais jusqu'à ce qu'il s'asseye au comptoir du saloon après être le dernier à arriver de notre groupe alors qu'on s'apprêtait à aller à la recherche du *Dénotmé Joe*, nul ne savait toujours pas en quoi consistait cette mission.

Peut-être ramasser de l'or pour en donner aux pauvres ?

Va savoir ce qui pouvait bien se passer dans la tête d'un type comme lui,

Qui,

Parcourut la ville l'hiver dernier à vélo.

C'était un homme endurant, anticonformiste et fort comme un buffle; même s'il perdit près de la moitié de ses dents à cause du scorbut.

Malgré cela,

Il n'y avait pas à dire.

Surtout qu'à son âge, gravir les quelques mille cinq cent marches du col Chilkoot, et plus d'une fois en plus.

Il méritait bien d'avoir sa place parmi nous, même si certains n'étaient pas d'accord à ce qu'il se joigne à notre groupe.

Et surtout,

Qui aurait pu imaginer une chose pareille ?

Entendre c'en est une, mais voir de ses propres yeux

l'homme à qui on faisait autant d'éloges, c'en est une autre.

Ce qui montre bien qu'on ne sait jamais de quoi on peut être capable dans la vie, situations extrêmes exigent : un fort tempérament et être prêt à fournir des efforts démesurés.

En plus,

Il était tellement humble parmi les humbles qu'en parler de ses exploits c'était comme l'offenser.

Alors que tout le monde avaient les yeux ébahis en voyant combien il était fort et qu'elle endurance il avait; et pas seulement physique,

Mais aussi,

Morale;

Celle d'avoir la volonté de résister à la fatigue.

Et lorsqu'on le questionnait à propos de tout cela, tout ce qu'il trouvait de bon à dire en toute humilité : c'était que le S.eigneur D.ieu tout-puissant l'avait aidé.

Que jamais il aurait été capable sans son aide.

Moi aussi je croyais au bon D.ieu, mais pas au point de tout lui octroyer,

Enfin...

— Qu'est-ce que je vous sers, révérend ?

Le barman n'apprécia guère la présence du pasteur Meyer dans son saloon.

Une réaction tout à fait normale;

Car,

Les églises n'avaient pas de bons mots pour les employés de ces baraques servant de débits de boissons.

C'étaient à leurs yeux des lieux de perdition, et ils disaient que tous ces hommes qui gagnaient leur vie en y travaillant-là étaient au service du diable.

— Un verre de lait, s'il vous plaît, monsieur.

Répondit-il.

L'un des deux hommes qui était assis au comptoir, profita de la commande du pasteur pour en faire un objet de raillerie.

— Et pourquoi ne demandez-vous pas le sein de votre mère, pendant qu'on y est, Pasteur ?

Cette plaisanterie de mauvais goût réussit quand même à détendre un peu l'atmosphère lorsque des rires fusèrent de toutes parts.

Butch Brewer,

Celui qui l'avait dite;

Était carrément fier d'avoir réussi à faire rire de ce prédicateur qui arriva le dernier pour notre rendez-vous avec un peu plus de trente minutes de retard de l'heure officielle, mais pas assez pour celui qu'on attendait.

Comme s'il s'en doutait qu'on allait attendre longtemps après notre homme.

Il devait sûrement s'en douter.

Et quant à ces rires qui fusèrent de tous les côtés à la fois, même mon ami balèze ne put s'empêcher de se pincer les lèvres pour ne pas manifester son état lorsqu'il se dilata la rate.

Et lorsque je posai mes yeux sur lui,

Moi qui ne trouvais pas ça drôle,
Cette blague de mauvais goût,
Il se contenta de hausser les épaules pour me faire savoir que
c'était plus fort que lui.

Tout était toujours plus fort que lui lorsqu'une situation ou une
histoire lui paraissait cocasse, peut-être même les circonstances,
parce qu'il y avait comme toujours une étincelle d'humour qui
brillait au fond de ses yeux et qui lui poussait sans doute à rire plus
facilement que les autres, ce bon gaillard colossal.

Par contre,
Moi ce que je trouvais drôle,
C'était le fait que le pasteur daigne se joindre à nous.
Mais qu'est-ce qu'il pouvait encore bien s'imaginer comme
images d'espoir dans sa tête, celui-là ?

Pas un peu trop vieux pour la route cette fois-ci, mon
bonhomme ?

Toujours envie de vouloir de l'or, toi aussi, comme nous.
Le seul avantage que je voyais de l'avoir à nos côtés, c'était
que sans doute Dieu prendrait sûrement soin de notre groupe, vu
qu'on avait son messager avec nous.

Le barman servi au révérend Meyer son verre de lait, comme s'il lui prenait l'envie de cracher dedans.

— Merci monsieur.

Le révérend paya sa commande deux cents qu'il laissa tomber de sa main droite lorsqu'il ouvrit son poing sur le comptoir de bois qui venait d'être enduit d'une couche de vernis.

Et lorsque plus personne ne s'intéressa à lui et à sa commande inoffensive,

Il plongea alors sa main dans la poche intérieure de son manteau, discrètement à l'abri de tout regard et dit ceci :

— L'abeille est l'un des plus petits êtres ailés, mais ce qu'elle produit est d'une douceur exquise.

J'avais déjà ouï-dire que le révérend Meyer ne parlait qu'à travers les paroles des Saintes Écritures.

Je pensais que c'était exagéré de dire que quelqu'un puisse parler que de cette façon, mais le temps que j'aie eu à passer avec lui tout au long de cette longue marche à pied au cœur de la forêt Yukonnaise et de ses espaces infinis; il avait pour chaque situation une parole des ecclésiastes en référence.

C'était comme en dessous de son palais et toujours prêt à sortir.

Aussitôt dit,

Le révérend Meyer retira sa main de l'intérieur de son manteau, qui tenait maintenant une petite bouteille en métal pleine de whisky, de même forme que ces bouteilles de médecine.

Une fois qu'il l'eut ouvert,

La bouteille,

Il descendit son verre de lait jusqu'à la surface verticale du comptoir,

S'appuya le coude de son bras droit sur la surface plate et versa une bonne dose dedans jusqu'à le remplir à ras bord,

À l'insu de tout le monde.

Dehors,

À proximité de la sortie de la ville,

Le sol était éclairé par la pleine lune des récoltes qui se reflétait sur la neige et le givre dont il était recouvert.

Le brouillard,

S'était dissipé voilà déjà une dizaine de minutes,

Mais il en restait une formation au-dessus du fleuve qui réduisait la visibilité des montagnes qui s'étendaient à perte de vue, au nord-est.

Au loin,

À travers bois,

sur un des sentiers qui serpentaient les collines et la forêt à l'ouest de la ville, apparut de la lumière qui oscillait de haut en bas, gauche à droite; animée d'un mouvement qui durait déjà depuis plus d'une trentaine de minutes à travers des sentiers et des chemins mal alignés.

Cette lumière faisait naître son ombre autour d'elle qui se formait en silhouette sous une quelconque forme sur les arbres et les feuilles qui scintillaient sous la pleine lune des récoltes.

Les percutant les uns après les autres, en allant de gauche à droite.

Ne cessant de s'agrandir,

Non pas la force du choc,

Mais parce qu'elle était en mouvement et qu'elle avançait, en arrivant en direction de la ville de Dawson, du côté ouest.

Il s'agissait en fait de deux traîneaux à chiens, formés en tandem double, tirés par des huskies, attachés deux par deux en ligne.

Ces attelages étaient composés en trois postes :

Le premier était celui qui répondait aux ordres des meneurs de chiens et transmettait l'impulsion et le rythme aux autres,

Tandis que le deuxième,

Lui,

Il était là pour seconder les chiens de tête afin de les épauler et de leur redonner de la force,

Et quant au dernier,

Aux chiens de roue;

Ils étaient les plus puissants et les plus robustes des six, c'est eux qui tiraient en laisse le plus lourd du traîneau.

Il y avait deux lampes à kérosène ouragan huile aigle,
accrochées aux harnais des deux traîneaux, entre les lignes, derrière
les deux chiens de tête.

Ces appareils d'éclairage s'ajoutaient aux deux autres que les
meneurs de chiens avaient chacun à portée de main,

visant à faciliter la conduite de leur attelage à travers ces
sentiers humides et ces chemins mal alignés,

Dans cette nuit longue et plus sombre comme c'est le cas
souvent avant que l'aube n'apparaisse.

Même si pourtant ce n'était pas nécessaire pour ces chiens
huskies d'avoir de la lumière venant d'une flamme éclairante
pendant qu'il courait droit devant en suivant ces sentiers battus,

Ces chemins de traverse,

Parce que, leur vision de nuit est supérieure à celle des
hommes, de ces meneurs de chiens qui les conduisaient et qui
aimaient cette technique d'éclairage à trois sources lumineuses fixes,
triangulaire, et qui attirait facilement l'attention par son dynamisme.

Les deux meneurs de chiens étaient des frères jumeaux qui se
ressemblaient comme deux gouttes d'eau;

Par leurs yeux bruns impénétrables,

leurs cheveux attachés très serrés et tirés en arrière, qui dégageaient leur front incliné qui descendait vers un nez très large, où coulait de temps en temps, un liquide translucide, de leurs narines, sur des lèvres desséchées et gercées à cause du froid et de ces vents glacials, qui n'eurent pourtant aucun effet dissuasifs sur leurs physionomies impassibles,

Même si pourtant ils s'étaient levés avant l'aurore,

Qu'ils avaient conduit pendant plus d'une trentaine de minutes leurs traîneaux à neige,

Tirés par six vaillants huskies dans la fleur de l'âge comme leurs maîtres aux têtes rondes qui avaient chacun un passager assis à leur droite sur la carriole dont ils tenaient les rênes.

Le père des meneurs de chiens était dans le premier traîneau qui distançait le deuxième d'une dizaine de mètres environ.

Ses fils avaient plusieurs traits en commun que lui;

Telle que sa tête ronde et ses yeux bruns; enfoncés dans leurs orbites, capables de lire jusqu'au plus profond de votre être,

Comme son oncle,

Le passager du deuxième traîneau;

vieil homme au caractère flegmatique et au visage marqué par de rides profondes qui avaient comme chacune une histoire à nous raconter pour légitimer les creux sur son visage qui en disait long sur sa connaissance du territoire.

Et ce vieil homme au caractère flegmatique s'appelait Agona.

En arrière-train des attelages, sur des luges, étaient rattachés au traîneau des sacs de toile avec du matériel à l'intérieur.

La plaque en dessous du traîneau, se glissait à merveille sur cette terre qui était recouverte de neige molle collante et de glace, facilitant ainsi leur avancée...

Bon.

Pour ce qu'il y avait à dire de ces Indiens du Canada,

C'était que :

Ils avaient toujours tout pour nous paraître énigmatique.

On avait des fois l'impression qu'ils sortaient de dessous terre, tellement qu'on les voyait venir et repartir sans jamais savoir d'où.

Vers un lieu quelconque.

Sans doute de là d'où est venue cette fascination pour nous envers *Le dénommé Joe*; l'homme qu'on ne trouve que quelque part au-delà des montagnes.

Parce que,
Ce sentier par lequel notre guide arriva,
N'était qu'une de leurs nombreuses routes qu'ils durent
prendre pour venir jusqu'à nous, j'osais le croire.

Ce qui me fit me demander depuis combien de temps qu'ils
étaient partis de chez eux?

D'après certains,
Ils habitaient à seulement une demi-heure en traîneau de
Dawson, mais je crois que c'était plus loin que ça.

Parce que, jamais je ne sus d'où ils venaient exactement.
On ne vit jamais le village de cette famille-là.
N'y allait que ceux qu'ils voulaient qu'ils aillent.
Ils n'étaient pas comme ceux de chez nous qui vivaient
souvent dans les plaines, facilement à découvert.

Eux,
Ils étaient tout un mystère,
Comme leur grand pays.
Les meneurs de chiens arrêtaient leurs traîneaux à la lisière de
la forêt de pins et des derniers bâtiments qui s'étalaient à la sortie
ouest de la ville sur la rue principale.

Ils attachèrent soigneusement les chiens autour des arbres.

Les huskies,

Tout excités,

Jouèrent en se roulant dessus, feignant de se mordre dans le coup, se bousculant entre eux, grâce à la longueur des cordes libres que les deux jumeaux leur laissèrent pour qu'ils s'amuse autour de ces arbres.

On aurait dit que ces chiens voulaient encore quelques centaines de mètres de plus à courir malgré le poids de la charge qu'ils venaient de tirer.

À les voir se bousculer ainsi en jouant, à quoi nous feraient penser ces huskies lorsqu'on les regarde de plus près ?

À des loups,

Bien sûr,

Mais ce qu'il y a de différent avec eux, c'est leur queue.

Leur queue qu'ils gardent tout le temps en croissant de lune.

Et ce matin-là, elle était encore toute pleine dans le ciel lorsque ces chiens arrêtaient de se tirailler pour se mettre à hurler vers elle pour l'inviter à descendre sur terre, après que le premier d'entre eux la vit.

Descendre à Noenés, en Alaska.

Et ça,

C'est d'après une légende tchouktche⁵,

Qui dit que selon quoi, le huskie serait né de l'amour d'un loup et de la lune.

Ce qui y a de plus drôle dans cette légende est le fait qu'ils invitent leur mère à descendre uniquement pour assister à une course... afin que cela se déroule ainsi, comme si, comme ça, selon si, selon ça.

En fait, tout dépend de celui qui vous la raconte.

Et comme toute légende, le narrateur veut toujours apporter sa pointe d'originalité.

— Tout doux les chiens ! Tout doux, on se calme.

C'est pas encore aujourd'hui qu'elle descendra la lune. Laissez là tranquille.

Dit l'indien à la tête ronde.

Le père des meneurs de chiens qui était vêtu d'un manteau en peau de lapin.

Il descendit du traîneau et se dirigea vers ces chiens loups qui avaient cessé de hurler vers la lune et qui agitaient maintenant leur queue en montrant leur joie d'avoir vu leur mère.

Content de les voir ainsi,

Le père des meneurs de chiens les caressa la tête avec douceur;

Passant de l'un à l'autre sans faire de favoritisme.

Il leur gratta autour des oreilles, et aussi le haut du dos. Cette partie qu'ils aiment qu'on leur gratte; des deux côtés de la colonne vertébrale.

— Vous allez rester bien sage, ok ? Y en a pas pour longtemps.

Il leva les yeux vers le vieil homme au visage marqué par de rides profondes qui était encore assis sur la carriole d'un des deux traîneaux.

— Je crois qu'ils méritent un peu de nourriture, qu'en dis-tu ?

dit-il en Inuktitut à Agona.

Le vieil Inuit plongea sa main dans le sac en bandoulière qu'il avait autour de sa taille et la ressortie avec une poignée de viande de phoque, découpée en cube, qu'il lança aux huskies.

Ces douze chiens de taille moyenne se ruèrent dessus et mangèrent comme des affamés.

Les plus forts et les plus habiles s'accaparèrent plus de viandes que les autres.

6

Lorsque l'Indien au visage rond et à la peau au teint cuivré qui faisait de lui un homme à la peau aussi sombre que de la boue la nuit sans éclairage autour, ouvrit la porte du saloon, toutes les têtes se tournèrent vers lui...

Enfin,

Notre homme venait d'arriver.

Et il s'appelait Skiyou.

Lui et le vieil Inuit Agona,

Nous avaient demandé la somme de cinq dollars par personne pour nous conduire là-bas...

Quelque part dans les montagnes à la recherche de cet homme : l'auteur des fortunes colossales de Jimmy Smith et du colonel Boone.

David et moi on avait dû travailler pendant deux semaines d'affilées afin de pouvoir être prêt pour faire ce long voyage.

Bien qu'on fût payé à trois dollars par jour,

On avait accumulé quelques dettes déjà et avec le reste d'argent,

On s'acheta des vivres et du matériel essentiel pour ce périple qui s'annonçait rude, incertain et insolite.

Et une fois tous les préparatifs faits,

On était à nouveau à sec.

À bien y penser,

On était arrivés les poches plus pleines qu'on ne s'attendait à retourner au pays.

Pour cela on avait prévu même une dernière solution,

Aussi simple fut elle,

Qui consisterait à trouver encore du travail quelque part dans ce territoire pour pouvoir acheter nos billets retour pour la Californie.

En ramassant mes affaires qui étaient à mes pieds,

À vrai dire,

Je n'arrivais toujours pas à croire dans quelle genre d'aventure inhabituelle je m'embarquais.

Une aventure qui laissait planer le doute au-dessus d'elle.

Quand bien même qu'il y avait cette voix à l'intérieur de moi qui m'encourageait depuis le début d'y prendre part à cette aventure et qui m'instaurait un sentiment de confiance en me faisant comprendre que ce serait une expérience enrichissante dans les deux sens du terme.

Cela dit,

Il fallait vraiment être désespéré pour croire à une histoire digne d'un conte pour enfant.

Toutefois,

On pouvait s'empêcher quelques fois de se demander s'il y avait anguille sous roche derrière tout cela,

Parce que,

Si ces Indiens du Canada ne reniaient point l'existence de cet homme mystérieux aux longs cheveux, c'est que quelque part il devait peut-être être bien réel.

Que quelque part il n'y avait pas de fumée sans feu, après tout.

Et donc,

Pourquoi pas ne pas essayer ?

Et aussi,

Tant qu'à rester dans cette petite ville de bois à espérer sur un quelconque miracle qui nous viendrait du ciel,

Mieux valait,

Dans un sens,

Tenter sa chance vers les montagnes.

Car on savait tous que l'or n'allait jamais venir jusqu'à nous.

— On ne reviendra pas les poches vides, cette fois-ci.

Me rassura balèze,

Tandis qu'il prit avec joie ses affaires qui étaient à ses pieds,

Comme si ça avait été des sacs remplis de plumes.

Les muscles de son visage ne laissèrent rien paraître. Pas un n'en bougea.

Il avait plus de force dans les bras que la majorité des gens, à tel point qu'il ne s'en rendait même pas compte des fois.

Des charges lourdes à soulever, qui feraient plisser des visages d'hommes ordinaires,

Pour lui,

Ça ne laissait rien du tout paraître sur le sien,

Ça avait l'air tellement naturel,

Au contraire.

Ses yeux ronds et verts brillaient comme des émeraudes quand il se mettait même à l'ouvrage.

On aurait dit que ça l'excitait d'utiliser sa force physique.

Ça devait être sa façon à lui de réussir à se procurer un certain plaisir,

Même si;

Aussi bizarre que ça pouvait l'être.

J'approuvais les propos naïfs mais sincères de mon ami David McCarthy avec un léger scepticisme,

Lorsque j'acquiesçais d'un signe de la tête.

Je ne voulais pas fâcher ses yeux comme ceux d'un enfant,

Joyeux et insouciant,

Qui me donnèrent l'impression de vouloir me dire : «ben vas-y, saute de joie comme moi !» alors qu'on s'embarquait dans un plan où on n'avait aucun contrôle là-dessus.

Un plan qui nous laissait une fois de plus à la merci de ce territoire sauvage, même si on était en bonne compagnie,

Cette fois-ci.

Le révérend Meyer était en train de vider son verre de lait alcoolisé lorsque Butch Brewer;

L'un des deux hommes aux allures de bandits de grands chemins, s'arrêta à côté de son épaule droite pour lui parler.

Il respirait bruyamment en soufflant comme un buffle.

C'était un personnage rempli de haine;

Ça lui sortait par tous les pores,

Et il avait de la difficulté à la maîtriser.

— Tu fais un faux pas, Pasteur, et ne compte pas sur l'un d'entre nous pour te relever, j'y veillerais personnellement.

Il quitta,

Aussitôt après,

L'homme de Dieu,

Avec un regard méchant.

Il était mauvais ce type.

En tout cas,

Il fallait être soit de sa famille ou être complètement tordu pour se lier d'amitié avec un tel individu.

On aurait dit un prédateur toujours en quête de proie.

Son aura était noire et détectable à des kilomètres à la ronde.

Et je ne fus pas du tout surpris d'apprendre que c'était son petit frère qui se présenta aux autres membres du groupe pour participer à ce plan.

Ce plan qui avait germé dans l'esprit du docteur Greer.

Moi,

De mon côté,

C'était Balèze qui m'en parla pour la première fois afin qu'on se joigne à eux pour cette expédition.

Le petit frère de Butch Brewer,

Jim,

Lui par contre,

Malgré le fait qu'il était laid, malpropre et bête comme ses pieds; avait un côté sociable qu'on ne pouvait lui reprocher.

Il avait de l'assurance, et on aurait dit qu'il était toujours à sa place dans la plupart des cas.

Mais,

Malgré le fait qu'il ne me mettait pas mal à l'aise,
J'avais quand même un mauvais pressentiment qu'il devait
déjà avoir tué quelqu'un dans sa vie, peu importe les circonstances.

En plus,

Pas juste un.

Butch Brewer et son petit frère Jim,

Qui le suivait derrière,

Laissèrent le révérend Meyer qui était assis encore au
comptoir du saloon lorsqu'ils se dirigèrent vers la porte de sortie en
portant leurs ballots derrière leur dos.

Franchement,

Le révérend Meyer n'était pas du tout le genre à faire dans son
pantalon,

Même s'il buvait du lait.

Des fois avec quelque chose dedans.

Parce que,

L'avertissement menaçant du désagréable Butch Brewer ne
tenait pas la route.

Tout le monde savait très bien que ce courageux pasteur
n'allait pas être un handicap pour le groupe,

Sauf,

Bien évidemment,

Le fait qu'il y avait la possibilité qu'il soit comme ses confrères;

C'est-à-dire,

vieux jeu :

Avec leurs faites pas ci, touchez pas ça, faites ceci.

Leur S.eigneur en haut interdisait tellement de choses bonnes à la chaire qu'en fin de compte il ne restait plus grand-chose qui soit agréable et permise à l'homme.

Voilà ce qu'on pensait nous, des gens comme lui.

Le révérend Meyer se contenta donc de ramasser tout simplement ses affaires qu'il avait déposées au sol, à ses pieds, comme tout le monde,

Et,

Il prit congé du barman qui ne répondit point.

— Au revoir monsieur, et bien le bonjour.

Bon...

Que se passa-t-il au juste lorsque Skiyou ouvrit la porte à part
les têtes qui se tournèrent vers lui ?

Le regard du barman.

Un regard hostile,

Plein de défiance,

Et de haine.

Parce que,

Comme vous devez vous en douter,

Les Indiens n'étaient pas autorisés à fréquenter nos lieux
publics, surtout pas les bars et les restaurants.

Skiyou le savait que trop bien.

À plusieurs reprises il avait été victime de racisme dans ces
villes champignons.

Alors que pourtant,

Avant la découverte de l'or,

Lorsqu'il n'y avait pas grand-chose à part quelques cabanes en
bois,

Il pouvait partir et venir comme bon lui semblait.

Mais maintenant qu'on était majoritaire,

On leur imposait nos lois et on leur limitait leur espace vital.

Sauf que nous :

Américains, Canadiens et Européens,

On allait où bon nous semblait.

Donc,

Lorsqu'il ouvrit la porte,

Les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux.

Enfin,

Skiyou rencontra les yeux mauvais du barman qui attendaient de voir si cet Indien allait dépasser la limite invisible qui était comme tracé sur le pas de la porte.

Voilà pourquoi,

Lorsque ce dernier,

Après avoir jeté un regard à la ronde et vu que tout le monde l'avait vu, baissa la tête pour regarder ses pieds, parce qu'il savait qu'il n'était pas rentré à l'intérieur du saloon,

Puis,

Il la releva fièrement et fit volte-face en refermant la porte derrière lui et resta dehors à nous attendre.

Pourtant,

Il y avait un pasteur avec nous lorsqu'on vit le regard glacial que lui lança le barman et qu'aucun d'entre nous ne pensa même à réagir en faveur de cet homme à la peau rouge.

Ce regard qu'on connaissait tous pourtant,

Ici à Dawson.

Ce regard qui voulait dire : « interdit aux Indiens ».

Ce regard qui nous laissa silencieux et même, curieux de savoir comment Skiyou allait réagir.

Cet homme réagit avec intelligence lorsqu'il referma la porte et nous attendit dehors.

Tout cela se déroulant sous les yeux d'un supposé homme de Dieu, pourtant.

Un ministre du culte qui prêchait l'amour pour son prochain, de l'humanité toute entière, que je sache.

Et puis,

Il y avait moi et mon ami Balèze.

Sauf que moi,

Assis avec les miens,

Pourquoi j'aurais levé le petit doigt pour me plaindre?

On n'était pas en train de brutaliser cet Indien, personne ne le toucha ou l'insulta à voix haute lorsqu'il ouvrit la porte et jeta un regard à la ronde.

D'autant qu'à deux tables plus loin de moi,

Je voyais qu'il y avait avec nous l'oncle de Mabel,

Un métis qui appartenait à un peuple d'origine autochtone et européenne, qu'on avait laissé rentrer dans ce saloon, malgré l'opposition de Butch Brewer et du nabot de Canadien-français, les deux plus mauvaises personnes qui faisaient partie de notre groupe d'aventuriers.

Nous tous ensemble qui formions un tout,

Et dont le point commun était de partir à la recherche d'un certain...

Joe.

Et en vérité,

Si ça n'avait été sa nièce;

Mable aux cheveux blonds et aux yeux bleus, peut-être que personne d'entre nous ne l'aurait accepté.

Et je crois bien que oui, on ne l'aurait pas accepté si ça n'avait été Mable.

Donc,
Nous tous,
Assis au chaud à attendre l'un de ces deux hommes qui
allaient nous menés au-delà des montagnes accidentées du Yukon,
On ne fît rien.
On trouva cela normal.
Exclure quelqu'un de la sorte,
Qui pourtant,
Était venu pour nous.
Pour nous rendre service, nous aider.
Après avoir parcouru plusieurs kilomètres en traîneau,
Au cœur d'une nature enneigée,
À travers des sentiers battus, des chemins de traverse et des
collines ondulées.
Tout cela pour recevoir un accueil aussi glacial que la
température qu'il faisait dehors, entre moins dix et moins seize degré
qu'elle devait se situer puisque les flocons de neige qui nous
tombaient dessus étaient en étoiles à six branches.

Ça,

On appelle ça de la cruauté envers son prochain.

Pas seulement le regard du barman qui triompha sur notre guide à cause de notre inaction face à cette injustice.

Non.

Plutôt le fait qu'aucun d'entre nous ne réagit,

On resta assis sur nos chaises sans dire un mot,

Même le pasteur Meyer,

Lui non plus que nous tous ne daigna dire même quelque chose, n'osa même pas ouvrir la bouche.

Encore aujourd'hui,

Quand je repense à tout cela,

Un sentiment de culpabilité qui fait naître la honte et qui hante mon esprit me fait me sentir tellement mal dans ma peau.

À tel point que je payerais cher pour retourner en arrière,

Afin de me lever,

De crier mon indignation contre cette injustice,

Pour qu'ainsi,

Disparaissent toutes les formes d'excuses que j'aimerais présenter à cet homme, si je le revois un jour.

Cet Indien du Canada,
Qui avait tout d'un sauvage malgré son accoutumance à la
civilisation blanche, à première vue.

Pourtant c'était aussi un être humain.

Un homme qui marchait, respirait, aimait et se faisait aimer.

Un homme comme nous, quoi.

Comme moi.

Même s'il avait la peau aussi rouge que de la terre d'argile
rouge le jour quand il faisait soleil et la nuit aussi sombre que de la
boue de prairie quand il ne bénéficiait d'aucune lumière naturelle ou
superficielle autour de lui.

Même s'il ne sentait pas très bon.

Même s'il avait cet horrible anneau en ivoire entre ses narines,

Ou encore,

Même s'il avait des manies à faire peur;

Telle que la façon dont il sortait souvent son couteau comme
s'il allait scalper l'un d'entre nous,

Ou bien encore,

Cette façon de manger avec les mains,

Mais qu'importe :

C'était un être humain,

Tout comme nous,

Et non un animal qui se tient debout sur ses pattes de derrière,
comme certains osaient y croire.

Il y avait des jours comme ça où la lâcheté et l'indifférence me gagnèrent et que bien plus tard, ces souvenirs vinrent me troubler dans mes pensées, tandis que je croyais des fois que c'étaient oubliés.

À cause d'elle,

**On s'abrita à nouveau sous des tentes qu'on dressa à
l'intérieur des forêts sèches du Yukon à la tombée de la nuit...**

1

Avant de commencer notre périple,

On se groupa autour d'Agona pour entendre ce qu'il avait à nous dire avant d'aller plus loin.

De s'enfoncer dans les bois où on ne la reverrait pas de sitôt,

Dawson,

Et même ces habitations de tous genres qui croissaient en périphérie de la rivière Klondike comme des champignons.

Ces baraques en bois,

Situées à proximité de tentes élevées,

cohabitaient les unes avec les autres, sans aucune disposition, sans aucun aspect harmonieux, qui auraient même pu dissuader notre communauté de chercheurs d'or de continuer à les faire pousser à la hâte, même si elles poussaient à l'extérieur de notre petite ville de bois qu'on aimait d'un amour profond,

Mais que des fois,

Il nous arrivait de la haïr au plus haut point.

Surtout,

Lorsqu'elle était cachotière et qu'elle tardait à nous dévoiler ses secrets.

Comme l'histoire de cet ancien champ aurifère qu'on pouvait voir non loin de là où on était,

Malgré la noirceur matinale qui perdurait encore,

À seulement quelques dizaines de mètres de l'attelage de chiens,

Il était maintenant noyé dans le silence après avoir été fouillé jusqu'au roc pour faire la fortune d'une poignée d'hommes qui ne négligèrent pas les moindres détails de ce terrain lorsqu'ils virent qu'il avait du potentiel,

Qu'il devait avoir de l'or caché au fond de ses entrailles,

Après que les derniers propriétaires à l'avoir eu,

Leurs vendirent cette étendue de terre à la moitié du prix qu'ils l'avaient achetée, changeant de mains pour la cinquième fois, mais qui fût la dernière et la bonne.

Parce qu'au final,

Il s'avéra que cette parcelle de terre recelait en son sein une grande masse d'or et devint l'un des champs aurifère les plus exceptionnels; à cause de sa proximité avec la ville de Dawson.

Une ville où on ne songeait qu'à l'or et comment faire pour l'avoir alors qu'un champ se trouvant à moins d'un kilomètre de nous en avait en abondance,

Même si presque tous ne le remarquèrent pas,

Convaincus à tort que cette parcelle de terre qui était couverte de plantes sauvages, caillouteuse, avant les fouilles, ne pouvait en aucun cas recelée de l'or.

Et pourtant,

Lorsqu'il le fit après qu'on l'eut ouvert et fouillé jusqu'à ses parties intimes,

Ses couches les plus profondes,

Ce champ aurifère connut la célébrité et se hissa jusqu'au troisième rang des champs aurifères les plus riche du Klondike, rendant furieux les premiers à y être passés sans rien y trouver.

Au point même que deux des leurs ne survécurent pas à la pensée de cette fortune manquée et finirent par s'ôter la vie à force de s'en vouloir,

À mort,

De n'être pas allés jusqu'au bout.

De ne pas avoir été patient avec ce champ.

De ne pas y avoir su reconnaître qu'il avait du potentiel.

De ne pas avoir été aussi tenace que les frères Bennett,

Qui eux,

Ne perdirent jamais espoir en continuant à fouiller même des nuits entières, en s'exposant à la risée de leurs pairs jusqu'au jour où finalement ils sortirent vainqueurs en découvrant le trésor qui dormait, entre des roches en profondeur.

Comme si ce champ aurifère hostile à son exploitation savait qu'une fois qu'on aurait découvert sa valeur,

Qu'on l'aurait vidé de son or :

Serait laissé à l'abandon, tout nu et livré à lui-même comme une chose n'ayant plus de valeur quelconque, après qu'on l'eut passé au peigne fin dans ses moindres centimètres de terre près et qu'on fût persuadé que maintenant il n'y avait plus aucune once d'or à trouver, à récupérer, à gagner à l'intérieur de lui.

Même si pourtant on connaissait son histoire, qu'on considérait comme une bonne leçon de morale.

On se trouvait donc à la lisière de ce massif forestier; là où les deux traîneaux à chiens étaient attachés à des troncs d'arbre qui supplantaient cette partie boisée à l'ouest de la ville.

Le vieil Inuit,

L'homme au visage impassible,

Inexpressif, promena son index sur une vieille carte géographique de la région du Klondike qu'il avait étalée sur le banc de la carriole, afin qu'elle soit vue par nous tous; cette carte qui avait été grotesquement dessinée par des coureurs de bois qui voulaient représenter le territoire où on se trouvait.

Skiyou,

Quant à lui,

Tenait une de leurs lampes à huile pour éclaircir la vue à son oncle, et nous aussi, afin que tout le monde puisse bien voir cette représentation sur papier de la région dans laquelle on y était.

Pendant que le vieil Inuit faisait glisser son index sur la carte,

Je ne pus m'empêcher de regarder en arrière-train du traîneau,

Là où se dissimulait; sous des couvertures : des carabines bon marché qui nous étaient destinées; Springfield Model 1873, fusil à chargement par la culasse de conception très simple.

La location de ces armes à feu faisait partie des cinq dollars qu'il nous avait demandés, vu qu'on n'avait pas le droit d'en avoir à Dawson.

On pouvait par contre se le permettre une fois sorti de la ville, dans les bois.

C'était pour une question de survie, surtout.

On pouvait chasser avec,

Ou,

Se défendre contre un quelconque animal sauvage.

Mais personnellement, ça ne me réjouissait pas trop.

Près de la moitié de mes compagnons ne m'inspiraient pas confiance,

Dont bien sûr :

Les frères Brewer.

Ils avaient trop l'air de fuir ou de cacher quelque chose.

Mais surtout, l'air d'avoir déjà tué.

Mais comment avaient-ils fait pour passer la frontière Canadienne, surtout pour ce cinglé de Butch ?

Les huskies,

Après avoir tenté d'inviter leur mère à descendre les voir sur terre,

Sans succès, et de s'être rempli leur estomac fragile avec de la viande de phoque, se tenaient maintenant tranquillement assis les pattes d'en avant dressées, et la queue allongée par terre.

Ils attendaient tout bonnement de reprendre la route après nous avoir reniflés les parties intimes, ce moyen naturel pour eux de faire connaissance avec nous.

Et ils se mirent sur leurs gardes après avoir déchiffrés des mauvaises informations sur les comptes du nabot de Canadien-Français qui s'appelait Xavier et de Butch Brewer.

Agona,

Encore les yeux rivés sur sa carte, savait parler assez bien notre langue qu'il comprenait à merveille pour avoir longtemps servi de guide aux trappeurs et coureur de bois, mais, comme il était trop fier de sa race, à nous, il ne s'adressait qu'en inuktitut.

Et c'était son neveu qui se chargeait de traduire ce que son oncle nous disait,

Et c'est ce qu'il fit lorsque le vieil Inuit termina de parler après avoir indiqué des lieux précis sur cette carte qui était écrite en gros caractère,

En Anglais, de surcroît.

Quand le vieil homme tourna la tête vers son neveu, on fut plus qu' impatient de savoir ce qu'il venait de dire lorsqu'il nous parla dans sa langue maternelle en faisant glisser son index sur ce vieux bout de papier qui représentait la région dans laquelle on se trouvait,

Même si pourtant on disait qu'il pouvait très bien s'en passer, lui qui connaissait le Yukon comme le fond de sa poche.

Il en avait des poches dans son pantalon brodé,

Marron, qu'il portait,

Détrompez-vous pas.

En tout cas,

Avec un visage marqué de rides aussi profondes,

Surtout celles du front,

Je ne pouvais que lui faire confiance quant à sa connaissance des lieux, lorsque je le regardais avec curiosité pour chasser le doute

qui voulait s'emparer de moi en espérant enlever cette confiance que je pouvais avoir envers cet homme, cette aventure, notre groupe.

— Son intuition et son grand sens de la connaissance de la région lui poussent à croire que votre homme se trouve probablement aux alentours des chaînes de montagne de la région du lac très poissonneux, au sud-est de Beaver Creek.

Traduisit Skiyou,

Avec les mots exacts,

Nous laissant ébahis devant son aisance à parler notre langue :

Cet homme qui n'était pas des nôtres,

Mais qui arrivait à parler aussi bien notre langue,

Pourtant l'une des plus faciles au monde, sinon la plus facile, je crois.

Son intuition ?

S'il y a quelque chose que je connais plus que d'autres dans ce monde, c'est bien l'intuition.

Cette petite voix à l'intérieur de moi qui me parle tout le temps,

Qui me donne des conseils,

Répond à mes questions, mais que je fais taire très souvent à cause de la peur ou de mes émotions qui sont contraires, alors qu'elle ne veut que mon bien.

Que je devrais toujours la laisser parler,

Elle,

Qui est mon ressenti.

Donc, lui,

Sinon plus que moi-même,

Durant la majeure partie de sa vie,

Il l'utilisait et le développait, ce vieil homme, sauf que là, la question qui me venait à l'esprit, qui nous venait à l'esprit, était de savoir, pourquoi ?

S'il était capable de trouver *Joe* sans nous, pourquoi donc nous y conduire alors que ça ne ferait que réduire la part du butin?

C'est vrai qu'il n'avait pas l'air d'aimer l'argent quand on le regardait,

Qu'il nous faisait plutôt penser à cette prophétie d'un Indien Cree,

Qui dit que : « *Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson capturé, alors seulement*

vous vous apercevrez que l'argent ne se mange pas », mais
n'empêche, qu'il aurait pu le faire en famille, avec son neveu et les
enfants de ce dernier.

Non,

Il devait il y avoir autre chose,

Certainement.

Quelque chose déjà m'échappait dans tout ça.

Qu'est-ce que c'était donc ?

Parce que,

Franchement,

Pour leur part, quel intérêt avaient-ils de nous y conduire là-
bas, aussi loin de la ville, dans les bois; sinon peut-être le fait de voir
l'authentification d'une légende?

Même si ces Indiens du Canada ont tendance à facilement à
croire à celles qui sont teintées d'une pointe d'humour,

Le fait est que c'était un homme blanc qui l'avait créée,

Si vraiment c'en était une.

Mais peut-être pas,

Tout compte fait,

Puisque Smith et Boone avaient ramené des preuves matérielles de leur nébuleuse aventure.

Voilà pourquoi nous,

En ressassant tout cela dans nos têtes,

On se heurtait toujours à cette évidence que, quelque part, malgré les incohérences de toutes nos hypothèses sur ce fait vécu, il y avait toujours cette partie de vérité qui nous amenait à reconnaître que Jimmy Smith et le colonel George Boone avaient eu cet or de la main de quelqu'un d'autre qu'eux.

Sauf que dans le groupe où je m'étais embarqué,

Rien qu'à voir certains de mes compagnons et d'essayer de les associer à ce périple qui consistait à partir à la recherche du *dénoté Joe*,

Je ne pouvais que me douter qu'il n'y avait pas seulement que cet homme mystère qui nous réunissait.

Encore mon intuition,

Qui,

Me trompait rarement, sinon, presque jamais, en fait.

Et ce que je remarquais aussi concernant les recherches à propos de ce personnage mystère,

C'était que :

Toujours elles se déroulaient au sud, jamais au nord.

Pourtant les grandes excursions et expéditions avaient toujours tendance à se dérouler au Nord.

La plupart du temps, c'est toujours au nord qu'on trouve ce que l'on cherche.

Parce que le nord est représenté comme l'endroit qui se trouve par excellence au-dessus de nos têtes, d'un point de vue enfantin.

Donc,

En pensant comme un enfant ou un adulte naïf,

On pourrait dire que toutes formes de grandes découvertes ne viendraient que d'en haut; au-dessus de nos têtes.

La richesse même ne se matérialisait dans nos têtes qu'en espérant la gagner d'en haut.

C'est comme un fait évident pour l'homme qu'il faut toujours se diriger vers le haut pour réussir, monter des escaliers aux marches interminables pour voir l'empereur.

Sauf qu'ici au Klondike, c'était souvent le contraire.

Ben,

Selon moi,

Il y a cette hypothèse qui se fonde sur un fait très simple ici; une tendance naturelle qui laisse savoir qu'au sud du Yukon la température est tout simplement moins hostile que celle du nord : plus on descend, moins on se les gèle.

Voilà sans doute pourquoi Jimmy Smith et le colonel George Boone nous disaient revenir du sud de Dawson.

Bon,

Je fermerais cette parenthèse un peu bizarre pour vous dire qu'en tout cas :

On n'était pas là pour remettre en question les paroles de ce vieil homme qui connaissait assez bien l'étendue de terre dans laquelle on était que des arrivants.

Intuition ou pas intuition,

Tant qu'il pouvait nous mener jusqu'à l'or,

On serait même prêt à croire à un loup qui parle.

D'autant que plusieurs prospecteurs étaient déjà partis avant nous à la recherche de cet homme mystère sans avoir aucun de ces Indiens du Canada qui connaissent si bien leur pays,

Et ce qu'on apprit de leur excursion :

C'était que soit, ils étaient revenus bredouilles, soit, ils n'étaient tout simplement pas revenus du tout : volatilisés, disparus, ou fauchés par la mort, que sut-on ?

Skiyou n'attendit pas un instant de plus pour retirer la toile qui servait à dissimuler les carabines et minutions qui nous étaient destinées aussitôt qu'il termina de traduire ce que son oncle avait à nous dire,

Et qu'il vit,

Qu'aucun d'entre nous n'avait de questions à lui poser.

Après avoir confié la lampe qu'il tenait dans sa main droite à un de ses fils,

Il se dirigea à l'arrière-train d'un des traîneaux, tira d'un coup sec sur la toile qui cachait les fusils.

Lorsque ces armes que l'armée Américaine avait adoptées à leur sortie furent visibles de nous tous, fallait voir comment les yeux des frères Brewer se mirent à briller comme l'éclair.

On aurait dit qu'avec ces fusils entre les mains ils se sentaient enfin revivre.

À les voir, ils n'avaient maintenant d'yeux que pour ces carabines.

Ils étaient comme plus qu'impatients de tenir la crosse en bois d'une de ces armes à feu entre leurs mains.

Les cartouches étaient dans des boîtes séparées,

Dans l'autre traîneau,

Même si ces armes ne tiraient qu'une balle à la fois et qu'il fallait recharger pour en tirer une autre.

Comme cela me rassura d'ailleurs,

Parce qu'on aurait dit qu'ils les auraient essayées tout de suite sans perdre un instant;

Ces frères aux allures de bandits de grands chemins.

Ce fut seulement lorsque leur cœur cessa d'être soumis à une excitation passagère que Skiyou avait remarquée,

Que ce dernier nous remit,

Plus tard, les cartouches qui venaient avec.

Ce qui m'amena encore à me demander une fois de plus : mais comment diable ce minable de Butch Brewer avait-il fait pour réussir à passer la frontière Canadienne ?

Pourtant la police à cheval avait refoulé plus d'un qui leur paraissait être de mauvaise vie ou qui étaient recherchés par les autorités américaines.

— Servez-vous messieurs ! nous dit-il.

Chacun de nous prit une carabine.

Il y en avait assez pour tout le monde.

En même temps, c'était bizarre l'effet que ça me fit.

Moi,

Qui n'avais à peine je crois bien tenu que deux ou trois fois
une arme à feu entre les mains,

De toute ma vie.

Surtout que je ne me rappelais même pas avoir déjà tiré une
fois;

Presser la détente,

La sensation que ça pouvait procurer.

Je crois bien que non, sinon je me serais souvenu.

Ce sont des choses qu'on n'oublie pas, je crois bien.

Parce que,

Quand vint le jour où je fis cette expérience avec les armes à
feu :

À part le fait de sentir le recul de mon arme dans tout mon
corps, je sentis aussi l'excitation s'emparer de tout mon être.

Surtout qu'après tout,
Ça me fît me sentir Américain,
Le fait d'avoir notre cadeau préféré entre les mains.

2

C'était à la queue-leu-leu qu'on marchait comme des loups,
En débutant notre périple à travers les bois,
L'un derrière l'autre.
Le vieil Inuit,
Marchait en avant de nous tous,
À-peu-près une dizaine de mètres de Skiyou, le premier
derrière lui.
Agona était notre mentor et on se fiait à lui comme un aveugle
avec sa canne.

Après avoir marché pendant plus de cinq heures,
On finit par faire une pause de trois quarts d'heure pour
manger un morceau,
Et aussi,
Pour chasser l'engourdissement au niveau de nos jambes, qui
en avaient plus que besoin, avec ces courbatures qui commençaient à
se faire sentir et ces quelques douleurs physiques aussi, surtout au
bas du dos; à cause des lourdes charges qu'on portait sur l'arrière de
notre corps.

Et lorsqu'on reprit notre marche dans le silence comme au tout
début,

Avant que le pasteur ne le brise quelque temps après;
Je n'arrêtais pas de penser avec crainte à l'hiver Yukonnais et
ses mauvais souvenirs passés à se les geler de froid dans cette nature
sauvage.

Pourtant,
Ça faisait plus de six mois de cela la dernière fois, mais,
Ils étaient encore là pour me le rappeler.

Me rappeler ce que ça faisait que de ne plus sentir ses orteils,
ses oreilles, ses doigts, à cause de ce froid qui nous pénétrait

jusqu'aux os et qui nous empêchait même de parler convenablement tellement qu'on avait le menton gelé et qu'on n'arrivait pas à bien articuler.

C'était pour cela que je craignais qu'on ne s'attarde trop longtemps dans ces montagnes avant que l'hiver qu'on connaissait et qu'on redoutait tant ne nous tombe dessus, coincés au milieu de nulle part.

Même si pourtant c'était plus rassurant d'avoir des Inuits avec nous,

Mais quand même,

Vous savez,

Le froid, c'est toujours une affaire personnelle.

— Celui qui vit éternellement a créé tout ensemble. Le Seigneur seul sera proclamé juste. À qui va-t-il annoncé le pouvoir d'annoncer ses œuvres...

— Certainement pas à vous, révérend.

Répondit avec Impertinence, Xavier,

Le nabot à la figure ingrate,

Celui qui marchait tout juste derrière notre ministre du culte.

D'aucuns parmi nous trouvèrent cette réplique faite sur un ton vif, hilarante.

Pas simplement à cause de la réplique moqueuse, peu réfléchie,

Mais surtout,

À cause de cet accent qu'on avait du mal à supporter.

Lui et son compatriote avaient tendance à emprunter un de ces accents canadiens-anglais qui sonnaient faux :

Tels de piètres acteurs de théâtre qui se lancent dans l'imitation des personnages qu'on a du mal à comprendre,

Mais qui persistent malgré tout à vouloir véhiculer leur message.

Aussi,

On ne pouvait pas trop leur reprocher cette façon de parler,

Parce que ça nous permettait malgré tout de mieux les comprendre.

Du côté des frères Brewer,

Ils n'affichaient aucune décontraction,

Surtout l'aîné.

Il était toujours sur ses gardes, sur la défensive,

Il se méfiait beaucoup de certains d'entre nous,
De leur comportement qu'il ne voyait pas d'un bon œil,
lorsqu'il tourna à nouveau la tête derrière lui pour les lorgner et la
ramena ensuite vers son petit frère qui marchait à côté de lui, sur sa
gauche.

— Soit toujours prêt pour une éventuelle fusillade,
compris ?

dit Butch Brewer à son petit frère Jim,

Le mettant en garde aussitôt qu'on se mit à rire de la réplique
moqueuse, à l'accent tordu,

Adressée au pasteur Meyer.

— Pourquoi ?

demanda-t-il, étonné.

— Tu vois ces deux types... derrière nous, tout au fond ?

Jim Brewer voulu tourner la tête pour savoir de qui il
s'agissait.

Il le savait, en fait.

Il voulait juste être sûr.

— Mais ne les regarde pas ! Pas comme ça, du moins.

Idiot!

Idiot !

C'était souvent comme ça que Butch traitait son petit frère lorsqu'il s'adressait à lui.

Ce reptile sociopathe le traitait la plupart du temps,

Sans ménagement,

Sans considération.

Balèze et moi on marchait tout juste derrière les frères Brewer,

À cinq ou six mètres d'eux,

Environ.

Butch Brewer était un personnage désagréable et nuisible,

Susceptible, au caractère dur, autoritaire,

Il lui arrivait même de délirer des fois avec ses mots et ses agissements déraisonnables des fois, mais, c'était surtout ses yeux qui m'énervaient, à toujours se promener dans toutes les directions à l'affût d'on ne savait trop quoi au juste.

— Pourquoi ?

Demanda, incrédule, Jim.

— Ils sont après nous. Des chasseurs de primes, y a pas à dire.

— Es-tu, es-tu sûr de ce que tu dis, Butch ?

— Et comment que je suis sûr !

— Non, mais ça n'a pas de sens, ça.

— Qu'est-ce qui n'a pas de sens, idiot ?

rétorqua-t-il,

visiblement agacé par la naïveté de son petit frère,

Qui lui,

N'en tint pas compte et ajouta ceci :

— Pourquoi est-ce qu'ils s'aventureraient jusqu'ici, au-delà des bois et des montagnes, loin de la ville, pour vouloir nous régler notre compte alors qu'ils auraient très bien pu le faire à Dawson ?

Butch Brewer,

À bout de patience,

Saisit son petit frère par l'épaule.

— Écoute-moi bien, idiot. D'abord, ils ne vont pas nous régler notre compte. C'est nous plutôt qui allons leur régler leur compte. Et ensuite, s'ils n'ont pas pu le faire à Dawson, c'est parce que – au cas où tu l'aurais déjà oublié – il est strictement interdit de porter des armes à feu dans cette ville. On n'est pas au pays ici, on est au ...

— Oui, mais...

— Ça suffit ! Tais-toi. Tu parles un peu trop fort. Il n'y a que toi qu'on entend ici, maintenant.

Butch Brewer relâcha son petit frère lorsque balèze et moi nous passâmes à côté d'eux, comme s'il croyait qu'on n'avait rien entendu ou vu alors que le ton commençait à monter entre eux.

Mais n'empêche qu'après cela, mon ami m'ouvrit son cœur sur quelque chose qui le tracassait et qui n'avait rien à voir avec cette journée dans les bois à marcher droit devant.

— Tu sais, Francis, mon grand-père souhaite beaucoup retourner à Skibbereen, sa ville natale en Irlande.

Me confia-t-il, tout juste après avoir dépassé les frères Brewer.

Ce qui me poussa tout de suite à me désintéresser à ces deux-là, surtout qu'ils avaient du mal à s'entendre alors qu'on était encore très loin de ce qui s'avérait être notre destination.

En fait,

C'est que,

J'ai toujours été un peu trop curieux de nature.

Le genre à vouloir savoir ce que les autres ont dans leur petite tête :

Leurs préoccupations, leurs pensées, leurs projets etc.

Heureusement pour moi que je ne suis pas une commère.

C'est juste que j'aime être au courant de la vie des gens qui m'entourent.

Donc lorsque David me parla de son grand-père qu'il aimait tant,

Celui grâce à qui on avait pu trouver les fonds nécessaires pour effectuer ce long périple pour le Klondike,

D'autant que j'appris en cours de route – lorsqu'on était déjà assez loin et qu'on ne pouvait plus faire marche arrière – qu'il avait en fait, hypothéqué sa maison pour que son petit-fils aille aussi tenter sa chance dans cette ruée vers l'or au Klondike.

Surtout que c'était à cause de moi si mon ami David participa à cette grande aventure.

Car,

C'était moi qui lui en avais parlé en premier,

Qui l'avais invité à me suivre.

Lui faisant carrément comprendre que s'il ne venait pas avec moi, je renoncerais à cet espoir de faire fortune rapidement.

Donc,

Comment ne pouvais-je l'écouter,
Surtout qu'il n'ouvrait pas beaucoup son cœur aux gens.
Mais à chaque fois qu'il le faisait,
Je lui accordais toujours une attention particulière,
Parce qu'il était la perle rare d'ami qu'on déniche
difficilement dans la vie.

— Et pourquoi donc ? il ne se sent plus bien au pays ?
la nostalgie de la mère-patrie ou quoi ?

En général,
Quand je commençais à poser une question,
Venaient ensuite d'autres,
Et quand j'en avais fini; cela me rappelait souvent ma mère
qui me disait : «une question à la fois, Francis. Une à la fois.»

Balèze acquiesça d'un signe de la tête à ma série de questions.
— Faut pas trop l'en vouloir, tu sais. Surtout lorsqu'on
sait la façon dont ils ont été traité à leur arrivée en Amérique.

La façon dont ils ont été traités à leur arrivée en Amérique...

Me dit-il.

Pauvres paysans irlandais...

Mais comment auraient-ils pu ne pas ignorer cette vérité universelle qui dit qu'un bateau rempli d'émigrés n'est jamais le bienvenu.

Non seulement leur voyage fut pénible à bord de ces navires cercueil qu'on appelait;

Où les passagers étaient entassés dans la cale durant plus de six semaines,

Tout le temps que durait la traversée,

Et hélas,

Beaucoup d'entre eux périrent avant d'avoir même vu leur terre d'accueil; touchés par la transmission des maladies qui se répandaient à l'intérieur de ces navires; dont leurs corps furent jetés à l'eau.

Mais,

Pour les survivants de ce voyage pénible d'outre-mer, à leur arrivée,

Ils furent vite mis en quarantaine.

Assez pour se sentir humiliés et rabaissés par l'accueil.

Et lorsqu'on les laissa aux bons soins du gouvernement,

Encore là,

La plupart d'entre eux connurent des débuts difficiles, dont la pauvreté en milieu urbain et aussi et surtout ils connurent ces plaisanteries vulgaires et injurieuses à leur égard, telles que Paddies; la pire que ces Irlandais haïssaient plus que tout.

Parce que c'était ainsi que les Anglais les appelaient, et voilà que les Américains le faisaient eux aussi.

Une injure tirée de leur saint patron, Saint Patrick.

La première génération d'immigrés,

Quoi qu'elle fasse,

Elle ne sera jamais considérée comme un enfant du pays.

Ces gens ont juste à ouvrir la bouche pour se sentir venir d'ailleurs.

Un accent d'origine ne nous quitte jamais tout à fait.

Ça reste toujours en-dessous des autres qui viennent s'ajouter.

C'est toujours là pour nous rappeler d'où on vient.

Et quant à l'attitude latente des natifs,

Elle finit toujours par se manifester au cours de certaines situations,

Pour rappeler à ces étrangers venus d'ailleurs – qui ne sont pas des passants qui viennent et qui retournent d'où ils viennent aussitôt

après, mais non, ceux-là, ils viennent et s'installent en tant qu'immigrés –, qu'il y aura toujours comme un mur qui se créera entre ces deux catégories de gens, malgré le fait de presque tout partager ensemble.

Parce qu'il arrive toujours un moment donné où il faut que ça sorte chez l'autre,

Qu'il fasse savoir à l'homme venu d'ailleurs que là où il vit il n'est à ses yeux qu'un étranger originaire d'un pays crève-la-faim dont il n'a que faire,

Et que quoi qu'il fasse,

Rien ne changera jamais tout à fait cette pensée.

À ses yeux, l'émigré n'est qu'un immigré et ça demeurera ainsi jusqu'à la fin.

C'est bizarre comme l'homme se plaît à vivre en sociétés qui nous départissent selon nos différences raciales, sociales, natives, intellectuelles, physiques, locutrices...

Tant qu'il y a un écart qui se creuse pour différencier l'excellence à la médiocrité ou le beau du pas beau,

on se met à le savourer, entre autre à rechercher la compagnie de ceux qui sont supérieur à nos yeux pour en faire d'eux des sujets

d'admiration, allant même jusqu'à l'adoration pour certains qui voient en ces gens qui incarnent ces différences : l'illustration de la perfection.

C'est ainsi qu'on est fait.

Et toujours ça demeurera ainsi.

Donc,

Oui !

Je comprenais très bien les intentions de son grand-père.

Il ne pouvait qu'avoir raison.

Mais je ne le compris pas là,

Sur le coup,

Pendant qu'on marchait dans le froid à la recherche du

Dénoté Joe.

Non.

Bien plus tard,

À la fin de toute cette longue histoire,

Lorsque j'accompagnai ce vieil homme dans sa terre natale après y avoir essayé d'entrer dans sa tête et de m'être fait une idée de ce qu'était sa vie d'après l'Irlande.

Ce ne fut pas une chose facile,
Parce que moi,
Étant né aux États-Unis d'Amérique, j'étais un natif issu des
treize colonies d'Angleterre.

Sauf que,
Toutefois,
Mon arrière-grand-père avait épousé une Écossaise de
Pennsylvanie.

Seulement elle, l'autre mélange auquel j'appartenais
concernant mes origines sur ce nouveau monde.

C'était d'ailleurs de ce sang écossais, dont j'en étais le plus
fier.

Parce que,
Comme tout le monde qui descendait des premiers colons, les
Anglais,

On ne s'en glorifiait pas vraiment.

On disait qu'on était Américain et la discussion s'arrêtait là.

Pourquoi on n'était pas fier de descendre d'eux ?

C'était probablement dû à la guerre d'indépendance.

Au fait qu'ils avaient perdus.

Qu'on les avait chassés.

Qu'ils avaient été cruels envers leurs frères d'outre-mer, même si c'était la guerre.

Ils détruisirent tout sur leur passage, tuant le bétail en brûlant les champs.

Et la chose qu'on leur reprochait le plus, était qu'ils étaient au service d'une monarchie dont ils avaient résolue de ne pas s'en défaire.

Y avait tellement de raisons comme ça,

De ne pas exprimer ouvertement notre fierté,

À savoir qu'on descendait d'eux, pour dire la vérité.

— Enfin, je lui ai promis qu'à mon retour du Klondike, j'aurais ramassé assez d'argent pour pouvoir l'accompagner en Irlande.

Termina de dire balèze.

— Iras-tu pour de bon ? ou, tu reviendras au pays ?

M'empressais-je de savoir.

Inquiet surtout à l'idée de perdre un ami tel que lui.

— Je reviendrai, bien sûr.

— Au fait, David.

Dis-je après un moment de silence.

— Toi et moi on n'a toujours pas encore...

— Je sais !

me répondit-il, aussitôt,

Avant d'ajouter ceci :

— Et c'est un peu comme une de nos dernières chances qui s'offrent à nous. Toi non plus tu n'aimerais pas rentrer au pays sans un sou en poche. Pense à ta fille, aux belles promesses que tu as dû lui faire. Mais comment a-t-on pu un instant croire que ce serait chose facile que de trouver de l'or ici ?

— L'ignorance.

Puis,

Mes yeux s'illuminèrent de joie lorsque je me mis à penser très fort à ma fille Emma et à ma femme Maria,

Que j'avais laissées à la maison.

— Dire que ça fera bientôt deux ans que je ne les aies pas encore revues : sa mère et elle. Moi qui n'avais encore jamais été séparé de ma fille et de ma femme une seule journée. Qu'est-ce qu'elles me manquent terriblement, ces deux-là.

C'était bizarre comme il me fallait aller loin dans mes pensées pour réussir à voir en images la dernière fois que j'avais parlé avec Emma : ma petite fille adorée.

Celle qui faisait battre mon cœur,

Alors que ça ne faisait que quatorze mois de cela lorsque j'étais venu la voir dans sa chambre la veille de mon départ pour le Klondike,

Tandis qu'elle était allongée sur son sommier de planche recouvert d'une paillasse,

Qui lui servait de lit;

Avec des édredons de laine montés jusqu'au cou, lorsque je la revoyais qui m'écoutait attentivement parler, moi, assis tout près d'elle à lui caresser ses cheveux auburn, dans notre logement misérable d'un quartier malfamé d'ouvriers, ou chaque jour était un combat pour la survie du lendemain.

Je lui disais que demain à l'aube ce sera mon grand départ pour le Klondike.

Que je reviendrai avec des poupées en porcelaine et beaucoup de souvenirs.

Que j'aurais gagné assez d'argent pour qu'on aille vivre ailleurs, dans une maison avec un jardin et beaucoup d'espace à aire ouverte.

Et pour finir, je lui promis que je les écrirai elle et sa mère tous les jours.

Que de belles promesses dont je n'en étais plus certain de réaliser du tout.

Et très tôt, je me rendis à l'évidence qu'il y en avait déjà plusieurs que je ne pouvais plus du tout réaliser.

À commencer par celle d'écrire une lettre tous les jours.

Avec ce froid intense, comment aurais-je pu leur écrire une lettre avant chaque tombée de la nuit.

Et la lassitude devant les difficultés que je rencontrais tous les jours ici,

Sinon presque,

D'autant que c'était suivie par ce désespoir qui commençait aussi à me gagner entièrement, tout ça ne me rendait pas la vie facile, au contraire,

Je voyais carrément comment tous mes projets foiraient et mes espoirs qui s'évanouissaient en fumée dans le ciel,

À cela,

Qu'aurais-je pu leur dire à ce propos ?

Avant de laisser ma fille, je lui donnai un baiser d'adieu sur son petit front tout chaud et doux qui me donna un goût délicieux à la bouche avec sa bonne odeur d'enfant qui me restait collée aux bouts des lèvres chaque fois que je pensais à elle.

Et c'était tous les jours que je l'avais présent à l'esprit, sans exception.

Il n'y avait que les heures et les minutes qui se mettaient en travers lorsque mon cœur cessait temporairement de brûler d'amour pour elle et que mon esprit se tournait vers d'autres préoccupations.

— Je t'aime mon petit bébé. Bonne nuit.

— Bonne nuit, papa. Reviens nous vite, s'il te plaît.

Que je lui revienne vite...

Elle savait que je partais pour un long voyage mais elle n'avait aucune idée de quelle sorte de voyage il s'agissait au juste.

Car moi aussi j'étais très loin cette nuit-là d'imaginer dans quel genre d'aventure j'allais m'embarquer.

Cette aventure qui s'appelait le Klondike et où toutes mes pensées visuelles n'étaient encore représentées que par du blanc,

Du blanc,

Couleur de la neige.

Ma douce et tendre Emma,

Dans son petit univers,

La terre était aussi grande que le quartier dans lequel on vivait et tous ceux que ses yeux pouvaient voir jusqu'à plus d'une dizaine de kilomètres à la ronde.

Mais même malgré cela, je voyais bien qu'à travers la douceur de son regard d'enfant elle arrivait tant bien que mal à sa manière à comprendre pourquoi j'étais prêt à la laisser elle et sa mère pour un certain temps.

Partir au-delà de son imagination.

Les enfants ne comprennent pas grand-chose à l'argent mais je voyais à travers ses questions naïves précédant mon départ qu'elle réalisait petit à petit que c'était pour son bien-être à elle et pour son avenir que je le faisais.

Qu'il fallait que j'aie moi aussi tenter ma chance à pelleter de l'or avant que cela ne s'épuise.

Le chagrin me submergea et j'essuyai une larme chaude qui coulait au coin de mon œil droit.

Comme j'étais encore loin d'avoir réalisé mes plus grandes promesses.

Mais malgré cela, je me réconfortais souvent en pensant qu'un jour à l'autre elle allait comprendre tout à fait les raisons pour lesquelles j'avais pris part à cette ruée vers l'or.

Que dans la vie, essayer vaut des fois plus que réussir.

Que le simple fait d'avoir été est après tout, une réussite en soi.

Ou bien état-ce rien que des mots que je me disais pour me consoler ?

Pourtant,

Chaque fois que je pensais à ma famille,

Ça me faisait toujours l'effet comme de recevoir un coup de couteau en plein cœur.

Ça me faisait vivement souffrir :

L'amour, l'impuissance, la frustration et aussi la colère,

Me gagnèrent chaque fois que je me mettais à leur écrire.

Ma constance à écrire des lettres en fût carrément ébranlée.

Je leur envoyais maintenant que quatre lettres ou six par mois;

Parce que j'étais tout simplement à court de bonnes nouvelles
et de belles promesses,

Et aussi,

Parce qu'il y avait cette chose qui commençait à m'effrayer :
l'éloignement.

La grande distance qui nous séparait était en train de creuser
petit à petit un fossé entre ma famille et moi,

À tel point que ça commençait à se résumer par cette vision
présente à mon esprit et qui me disait ceci :

«Ma famille, ben, elle se trouve là-bas au chaud, au-delà de
ces montagnes. En société, entourée de la civilisation».

Ces montagnes qu'on avait à perte de vue et qui semblaient
nous guetter à tout instant.

Il m'arrivait très souvent de les haïr lorsque je pensais aux
femmes de ma vie,

Car,

Elles me donnaient l'impression d'être ce mur infranchissable
qui m'empêchait de les voir quand je le désirais ardemment.

Pourtant, ce n'était pas comme si je n'avais rien fait du tout
pour réussir depuis mon arrivée au Klondike.

Au contraire, chaque jour était une lueur d'espoir qui se répandait dans mon cœur et que je guettais en étant à l'affût d'une quelconque occasion d'en avoir moi aussi ne fusse qu'une poignée.

Qu'une poignée d'or.

Échec après échec, qu'est-ce que ça fait chez un homme qui ne s'y attendait pas du tout ?

Ben,

Ça peut le rendre aigri,

Même envers les personnes qu'il aime.

La possibilité de faire fortune au Klondike m'échappait chaque jour un peu plus.

C'était pour cela qu'en ressassant tout cela dans ma tête, je ne pouvais m'empêcher de sourire amèrement.

Et voilà que comme pour me réconforter, de la neige mouillée vint égayer mon esprit lorsqu'elle nous tomba dessus en cette journée grise d'automne.

Ce fut agréable,

Pour la plupart d'entre nous on se sentit comblé,

Et on ressentit de la gratitude pour cette précipitation qui nous tombait du ciel avec douceur.

Moi,

Balèze,

Le trapu de Canadien-Français (Charles-Émile) et le docteur Greer,

On essaya de capturer ces flocons entre nos mains, mais, ils fondirent aussitôt après dans le creux de nos mains.

Grâce à cette neige, on eut l'impression que la température venait de grimper de dix degrés.

Car, elle adoucit le temps.

Pour la plupart d'entre nous on fût joyeux comme des petits enfants à regarder ces flocons qui nous tombaient dessus,

Excepté Butch Brewer et ces deux là-bas qui étaient en fermeture de notre marche :

Ces chasseurs de primes ou anciens Texas rangers, que savais-je au juste ?

Et,

C'étaient des cousins,

D'après ce qu'ils nous dirent.

Ils auraient même pu être des frères et même plus que ça :

Des jumeaux,

Vu la façon dont ils se ressemblaient.
À les voir ainsi,
Repliés très souvent sur eux-mêmes,
Ils me donnaient l'impression que quelque chose de pas très
beau finirait par arriver.
Par nous arriver.
En tout cas, c'était encore mon intuition qui me faisait penser à
cela.
Mais, seulement pour de l'or ou pour de l'argent qu'on aurait
fait demi-tour David et moi.
Seulement pour ça qu'on aurait quitté le groupe,
Si nécessaire et pourquoi pas,
Tenter de retrouver notre homme mystère nous-même.
Donc, le bateau à bord duquel j'étais embarqué se trouvait déjà
au beau milieu de l'océan et je n'avais pas le choix de laisser faire
notre capitaine de l'équipage jusqu'à ce qu'on arrive à destination.
Encore un coup de dés comme il y en avait fréquemment ici.
Du quitte ou double.
— Qu'est-ce qui me tarde d'en finir avec cette affaire.
Dit celui aux yeux verts à son cousin.

— Qu'à cela ne tienne, ce n'est pas encore le moment.

Répondit l'autre.

3

Et quand vint la nuit qui ne tarda pas à tomber en ce mois
d'octobre 1898,

On se recueillit sous les tentes qu'on portait avec nous dans
nos effets personnels,

Aussitôt après les avoir montées.

Balèze et moi on partagea la même tente.

Pour ma première nuit dans les bois à la recherche du
dénoté Joe,

Je m'efforçais de lire le livre de Jules Verne :

«Les aventures du capitaine Hatteras», parce que j'avais l'esprit emballé dans des pensées qui m'empêchèrent de me concentrer pendant ma lecture.

L'auteur avait un style qui offrait une lecture facilement attrayante,

Surtout que ce livre que j'avais entre les mains était assez particulier à lire,

vu les circonstances que je vivais actuellement; par le fait que ça parlait d'exploration de contrée lointaine qui nous est pas familière et aussi, de la soumission recherchée du pôle nord par l'être humain, et surtout; de la survie mise à rude épreuve dans un milieu au froid extrême.

Ça me convenait très bien pour la réalité de la situation que j'affrontais.

Qu'on affrontait.

Mais malgré cela,

Mes pensées préoccupantes finirent par avoir le dessus sur moi,

Puisque,

Après seulement quelques pages de lues,

Je finis par laisser pendre le livre entre mes mains pour me tourner vers mon ami Balèze qui était en train de manger du cioppino; une spécialité de chez nous, faite à base de fruits de mer, surtout que j'ignorais même comment il avait réussi à avoir les ingrédients ici, loin de tout.

C'était une surprise qu'il m'avait faite.

Il me l'avait promise la veille de notre départ pour cette excursion.

Mais jamais je n'aurais pu m'attendre à ça comme surprise : de la nourriture.

Franchement,

C'était très gentil de ça part,

Mais honnêtement,

La surprise qui aurait pu me faire plaisir vraiment, n'aurait été nul autre que le métal jaune.

Hélas,

J'étais devenu comme ça;

Avide d'en posséder moi aussi une poignée dans ma main.

Pourtant auparavant,

Seulement deux ans plus tôt,

Jamais je ne me serais cru capable d'être aussi obsédé de faire fortune.

Voilà un nouveau défaut que je me découvrais.

L'odeur alléchante de l'assiette de mon ami passa sous mes narines, m'ouvrant ainsi l'appétit.

Parce que ça avait l'air de dire que c'était bon,

Et ce l'était évidemment,

Car, lorsque je mangeais mon assiette plus tard, je la vidai au complet, n'en laissant rien du tout.

C'était un bon cuisinier tout de même pour un petit-fils d'Irlandais qu'il était, ce David McCarthy.

Parce qu'on disait souvent d'eux qu'ils étaient de piètres cuisiniers.

Que leur cuisine ne fait pas partie des plus réputées au monde.

Le problème c'est que malgré leurs bons produits ils ne les préparent pas comme il se doit.

Balèze se sentit regardé.

C'est pourquoi il tourna sa tête à la mâchoire carrée vers moi, la bouche pleine.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— On aurait, je ne sais pas... pu très bien s'aventurer sans eux, tout compte fait, tu sais.

Lui fis-je savoir sur un ton pas très convaincant.

— Tu le penses vraiment ?

me demanda-t-il en mâchant, la bouche toujours pleine.

— Je... je ne sais pas. Je ne sais plus, en fait.

Il devait avoir raison,

Après tout;

Ce n'était pas prudent de s'aventurer à deux seulement à travers des chaînes de montagnes, des plateaux, des vallées fluviales, des champs de glace et le pergélisol, surtout lorsque ce dernier fond et forme des marécages.

Voilà un peu de quoi est fait ce nouveau territoire fédéral qu'est le Yukon; une ancienne région occidentale des Territoires du Nord-Ouest qui venait d'être récemment créée à cause de notre arrivée massive.

Pourtant,

Il y eut des incursions cinquante ans plus tôt dans la région avec le commerce des fourrures entre blancs et Indiens;

Des comptoirs furent créés et des villes furent fondées par la suite, mais il fallut que nous, aventuriers américains, nous commencions à arriver soudainement et massivement tout en développant un énorme commerce d'alcool seulement quelques temps avant 1896, pour que le gouvernement canadien soit préoccupé par notre cas et décide finalement de créer un territoire distinct deux ans plus tard.

Oui,

Jamais de ma vie je n'aurais pu imaginer vivre une telle chose :

Voir la création d'une province sous mes yeux.

Moi qui pourtant avait un ronron quotidien de : travail, maison, dodo.

Partir à deux seulement, j'y avais pensé quelques fois.

Ben que je sache, il y avait pas mal qui l'avait fait.

Sans aucun connaisseur des lieux, même.

En fait, sans aucun Indien du Canada.

Et le résultat était que : plus de la moitié d'entre eux ne revinrent jamais à Dawson.

Je ne crois pas que le pire leur fut forcément arrivé,

Mais tant qu'à éviter des risques inutiles,

Ça valait la peine de se déplacer en groupe, et de surcroît avec des guides autochtones, c'était encore plus rassurant.

Surtout que ces gens me donnaient l'impression de connaître la région comme la paume de leur main.

Mais pourtant, je leur plaignais énormément malgré le service qu'ils nous rendaient.

Avant qu'on arrive, ils étaient auto-suffisants et libres.

Mais nous,

Avides d'or,

On ne se gêna pas pour envahir leurs terres tout en leur imposant nos lois, notre langue, nos religions et même nos coutumes.

S'il n'eut été la gendarmerie royale Canadienne,

Ils auraient été traités comme les nègres de chez nous,

Nos anciens esclaves; je n'en doute pas une seule seconde d'une telle éventualité.

Mon attention se tourna ensuite au-delà de l'ouverture de notre tente, vers un petit feu de bois qui était allumé au seuil de l'habitat couvert de toile de Mabel.

Elle avait ouverte légèrement la toile afin de laisser rentrer la chaleur jusqu'à elle.

Cette femme m'intriguait.

Je la trouvais mystérieuse avec son allure de garçon manqué qui la faisait ressembler à une vagabonde.

Je me demandais bien ce qu'elle faisait toute seule, isolée dans son intimité.

Elle était le genre discret.

Plus d'une fois j'oubliais qu'il y avait une femme avec nous, parce qu'elle ne parlait presque jamais.

Mais lorsqu'elle le faisait,

La plupart d'entre nous l'écoutaient attentivement parler,

Malgré sa voix un peu trop aigüe.

Son caractère m'intimidait, ou peut-être était-ce dû à une forte admiration pour le cran qu'elle avait.

Ou peut-être... que c'était à cause de quelque chose d'autre que cela.

Quelque chose dont je n'avais pas le droit de faire, de succomber.

Surtout pas ici.

Moi en tant qu'homme marié et père d'une petite fille.

Oh, mais c'était plus fort que moi des fois.

De l'envoutement, quasiment.

Mais je savais que jamais rien n'allait se passer entre elle et moi, voilà ce qui me rassurait.

Je rangeais donc mon livre et m'en dormis un peu sous mes couvertures à franges pour me réveiller deux heures plus tard lorsque la faim me tenailla l'estomac pour manger ma part de cioppino que mon ami balèze m'avait laissée.

**On arrêta un moment d'avancer lorsqu'on vit cet homme qui
arrivait vers nous de loin...**

1

Cinq jours s'étaient déjà écoulés depuis notre départ de Dawson à l'aube.

À ce moment : l'impatience et l'incertitude commençaient à me gagner.

J'avais l'impression que plus on se rapprochait de ces fameuses montagnes guidés comme des aveugles par Agona, plus il me revenait cette même sensation d'oppression à la poitrine due à l'angoisse qui m'avait traversée tout au long de mon dur périple pour le Klondike.

C'était un état de mal être intérieur que je combattais en essayant de refouler au plus profond de moi,

Mais,

Qui refaisait constamment surface.
Voilà sûrement pourquoi,
Par instinct de survie,
Je ne quittais presque jamais des yeux mon ami, David
McCarthy, comme si je craignais qu'il ne disparaisse, qu'il ne soit
plus là, auprès de moi, qu'il m'abandonne à tous ces gens et à ce
territoire immense.

Parce que,
Je vous l'avouerais très franchement,
Que sans lui au Klondike, je me sentais comme rien,
vulnérable comme le dernier d'entre nous.

Et je crois bien qu'il le savait.

Mais,

Bon comme il l'était,

Jamais une fois il ne prit des grands airs.

À vrai dire, je n'appartenais pas à cette race d'hommes forts
qui donnent l'impression de ne rien craindre du tout.

La nature sauvage en soi m'effrayait à cause de son aspect
indomptable et de tout ce qu'elle renferme;

Dont ses animaux sauvages qui vivent en toute liberté et qui échappent à notre contrôle et qui la connaissent mieux que nous;

Qui connaissent assez bien son caractère imprévisible et destructeur, cet ennemi de la civilisation.

Parce que,

Lorsqu'elle se déchaîne contre notre petite personne,

À part se mettre à l'abri et attendre que tout se calme,

À part cela,

On n'y pouvait rien.

Elle aussi a ses lois et ses mœurs.

Moi je venais de la ville,

Voilà que du jour au lendemain j'étais livrée à elle,

Heureusement que c'était par grande migration, sinon que serais-je devenu?

Le vieil Inuit,

Homme plein de vivacité encore,

À la tête de notre groupe, arrêta soudainement de marcher.

— Qu'est-ce qui lui prend lui ? pourquoi s'arrête-t-il

ainsi ?

Demandais-je prestement à mon ami balèze.

— J'en ai pas la moindre idée.

Me répondit-il.

Derrière nous se fit entendre la voix du révérend Meyer.

Priant avec un verset de la Bible, comme il savait si bien le faire.

Ce qui donnait un air prophétique à cette prière,

C'était sans doute à cause de la complicité du vent qui soufflait favorablement droit devant nous en emportant sa voix et en nous donnant l'impression que chacune de ses paroles volaient au-dessus de nous,

Allant jusqu'à se perdre dans la nature, où les mots mouraient dans le silence aussitôt que l'écho de sa voix se perdit dans le silence de la nature.

— Soit indulgent pour les malheureux, ne leur fait pas attendre les aumônes.

Le révérend Meyer disait sa prière en scrutant l'horizon.

Agona glissa quelques mots à Skiyou lorsque son neveu arriva jusqu'à lui.

Ce dernier se tourna vers nous une fois que son oncle lui confia pourquoi il arrêta soudainement d'avancer.

De marcher droit devant.

— Il dit qu'il voit venir au loin vers nous, un homme qui peine à marcher.

Encore une belle parole qu'il nous sortit celui-là.

On aurait dit qu'il les avait même apprises la veille au soir avant notre départ, parce que ça sonnait bizarre pour l'Inuit qu'il était.

En tout cas, il nous disait qu'un homme venait vers nous à grande peine.

Il fallait bien s'y attendre à une telle chose,

Avec tous ces gens qui s'éloignaient de Dawson pour les bois et montagnes aux alentours,

Dans l'espoir de trouver de l'or qui aurait échappé à l'avidité de tout un chacun.

Sauf que voir cela de ses propres yeux, ce n'était pas aussi simple que ça.

— Quoi ?

— Où ça ?

Firent en même temps Mabel et Charles-Émile.

— Qu'est-ce qu'il peut voir loin, ce vieil Indien. Des vrais yeux de Lynx.

Voilà tout ce que trouva à dire le docteur Greer.

— Sans aucun doute !

Lâcha un des deux cousins moustachus.

Et tous ensemble, on chercha à voir aussi loin que possible cet individu qui venait vers nous.

On finit tous par le voir.

On aurait dit une silhouette noire qui avançait comme une chenille tout juste après que le vent qui soufflait balaya à nouveau la neige qui était en poudrerie sur le sol.

Les premiers d'entre nous qui arrivèrent à le voir venir vers nous alors qu'il devait être à plus de huit cents mètres à peu près,

Furent ceux qui avaient une meilleure performance visuelle,

Selon toute évidence.

L'homme qui venait vers nous,

Avançait avec peine par-dessus les couches de neige poudreuse qui recouvraient le haut plateau où on se trouvait,

Brillant comme des diamants à cause de la lumière du soleil à son midi, lorsqu'il est à son point le plus haut dans le ciel.

Le pauvre homme n'arrivait pas à faire plus de dix pas sans tomber.

Mais,

Il finissait toujours par se relever,

Se remettre sur ses pieds pour reprendre la marche.

En continuant d'avancer, d'arriver vers nous.

Il lui arrivait même de ramper à chaque fois qu'il avait de la difficulté à se tenir sur ses pieds.

Parce qu'il manquait d'équilibre et qu'il finissait toujours par tomber en essayant de mettre un pied de plus devant l'autre.

Mais malgré cela,

Même s'il s'efforçait d'arriver jusqu'à nous le ventre au contact du sol,

Aidés par ses mains,

Il se relevait toujours pour se remettre sur ses pieds afin de continuer son avancée et de poursuivre son but, c'est-à-dire : arriver jusqu'à nous; parce qu'il ne faisait plus aucun doute qu'il nous avait vu en premier.

On était sorti de la région boisée dans laquelle notre marche avait débutée à travers les collines.

Maintenant,

On longeait une surface tabulaire complètement enneigée,
Assez pour m'exaspérer par le bruit de mes pas lorsqu'ils marquèrent leurs empreintes dessus.

Ce bruit grinçant qui s'enfonçait comme nos pieds à chaque fois qu'on en plaçait un devant l'autre.

Ce bruit qui sonnait comme si on écrasait des sachets remplis de biscuits.

— Il faut impérativement aller porter secours à ce pauvre homme qui vient vers nous.

nous dit Mabel,

Avec sa voix aigüe,

Mais sur un ton autoritaire.

Mais qu'est-ce qu'elle s'imaginait, celle-là ?

Qu'on allait rester tous là à attendre qu'il vienne jusqu'à nous.

On était aussi bien,

Dans ce cas,

De sortir nos tentes et de camper pour la nuit, vu la vitesse à laquelle il arrivait.

Mais aussitôt l'avait-elle dit qu'elle joignit l'acte à la parole lorsqu'elle s'élança en courant à la rencontre de l'inconnu mal-en-point.

Il devait être toujours à plus de huit cent mètres de nous et voilà que la seule femme de notre groupe courait vers cet individu avec son ballot sur le dos et ses raquettes accrochées en arrière, tenant sa carabine entre les mains.

Elle était tellement pressée d'aider qu'elle ne pensa même pas à se défaire de ses lourdes charges qui encombreraient sa course.

Mais en cours de route,

Le poids de ses affaires l'obligea à s'arrêter un moment,

Le temps qu'elle les dépose à terre jusqu'à ce que son oncle et le docteur Greer viennent les ramasser.

Je ne la connaissais pas encore assez ce jour-là pour savoir si elle réagit de la sorte pour nous prouver qu'elle méritait sa place parmi nous,

Elle; la seule femme de notre groupe d'aventuriers,

Ou, si elle courut la première par humanisme.

Mais maintenant,
Tel que je l'aie connue,
Je peux vous dire que c'était une personne altruiste et
bienveillante.

Elle avait un dévouement pour autrui,
Malgré son caractère,
Difficile à comprendre.
— Quelle sacrée bonne femme cette Mabel!
M'exclamais-je, en admiration totale devant son
courage.

— Remue-toi. Allons aider ce pauvre homme !
me dit Balèze.

Et ce fut ainsi que :

Moi,

David McCarthy,

L'oncle de Mabel et le docteur Greer,

Nous nous élançâmes à notre tour vers l'homme, malade ?

Blessé ?

Mourant ?

Qui arrivait vers nous à grand-peine.

Mais contrairement à Mabel,

Nous,

On déposa nos effets personnels à terre afin de pouvoir courir plus vite.

Skiyou nous suivit derrière,

En courant,

Lui aussi.

Le vieil Inuit,

Le révérend Meyer et Charles-Émile,

Accéléchèrent le pas; bien décidés tout comme nous à se rendre jusqu'à cet homme sorti de nulle part, et, qui venait à notre rencontre, seul comme un rescapé.

Jim Brewer voulut lui aussi s'élancer au secours de ce malheureux, mais son grand frère l'en empêcha.

— Espèce d'idiot, mais où diable as-tu l'intention de t'en aller comme ça ?

— Port... porter secours.

— Porter secours ? Écoute-moi bien, idiot. On n'est

pas venu ici pour porter secours à qui que ce soit, et puis d'ailleurs, cet imbécile ne mourra pas avant qu'on arrive jusqu'à lui. T'as vu le nombre de fois qu'il tombe et qu'il se relève, hein ?

Butch Brewer lâcha son petit frère et tourna la tête vers sa gauche, lorsque les deux cousins aux allures de chasseurs de primes passèrent à côté d'eux.

Juste à temps pour croiser les regards de défi que ces deux hommes leurs lancèrent, ces deux hommes qui ne les avaient pas dans la peau.

On aurait dit que pour chacun de ces quatre aventuriers que le croisement de leurs regards dura longtemps,

Des heures,

Tellement que l'atmosphère devint pesante autour d'eux.

Cela était dû à cause de la nervosité, du mépris et de l'attitude de défis qui se manifestèrent à cause de la répulsion qu'ils éprouvèrent les uns des autres.

L'homme.

L'homme qu'Agona avait vu le premier.

L'homme qui nous poussa à ralentir la marche, à nous arrêter.

L'homme qui ne lâchait pas prise.

L'homme qui réussissait toujours à se tenir debout,

À continuer d'avancer,

Malgré les maux dont il souffrait.

Cet homme...

C'était un Européen venant de l'empire de Russie.

Un État dont j'ignorais l'existence, tout comme la plupart des autres qui couvrent l'ensemble de ce continent.

Je n'étais pas quelqu'un de vraiment instruit à part les quelques phrases de sagesse que mon père me laissa et avant que n'advienne ce pour quoi je suis là à tout vous raconter :

La véritable histoire de ma fortune...

Qui me permit entre autre de savoir que son pays n'est pas en fait totalement différent du nord du Canada où on se trouvait.

Car,

Tout comme ici,

Là-bas, il n'existe réellement que deux saisons : l'hiver et l'été.

Le printemps et l'automne sont généralement de très courte durée, et le passage des températures les plus chaudes aux températures les plus froides est extrêmement rapide.

La durée de l'hiver,

Le froid intense et les variations brutales des températures,

Font partie de leur vie.

Le mercure amorçe les mêmes descentes en ce lieu éloigné qu'ici.

Donc, il était en terrain connu.

Mais cela ne m'empêche pas d'éprouver une grande tristesse lorsque je revois encore en images,

Dans ma tête,

Cet inconnu, complètement crevé, qui était en train de geler de froid, le teint devenu extrêmement pâle, qui avait une respiration très lente, et à cause de la faim, avait les mains qui tremblaient, mais

pourtant, contre vents et marées, il continuait toujours d'avancer, de venir jusqu'à nous.

Les joues du Russe étaient profondément creuses à tel point que j'aurais pu rentrer mon poing dedans.

Son visage avait un teint cadavérique et ses yeux étaient d'un gris clair.

Écroulé par terre avec sa chapka sur la tête qui lui couvrait le haut de ses cheveux épais,

Droits, sans ondulation, couverts de neige;

Vêtu chaudement tout de même d'un manteau en peau de mouton malgré le fait que le froid lui pénétrait jusqu'aux os; dans un ultime effort,

Il parvint à se relever pour s'écrouler dans les bras de Mabel.

Tendus et vigoureux, ouverts pour lui.

Bien qu'elle était tout essoufflée lorsqu'elle arriva jusqu'à cet homme, elle le retint quand même solidement afin qu'ils ne tombent pas tous les deux.

— Mon petit frère et mes amis sont... loin derrière...

j'espère qu'ils sont pas morts.

Balbutia-t-il dans un fort accent Russe.

— Combien sont-ils ?

— Trois.

En dépit de son inconfortable posture,
Et par le fait qu'elle était encore toute épuisée pour avoir
couru quelques centaines de mètres,

Même si elle avait dû ralentir sa course et marcher, sans pour
autant cesser d'avancer, afin de reprendre son souffle; la respiration
rapide et courte,

Mabel réussit tout de même à prendre sa gourde d'eau deux
litres pour en donner au Russe, afin de pouvoir étancher la soif de ce
mal-en-point qu'elle tenait maintenant d'un bras pour qu'il puisse
boire sans tomber à la renverse.

— Tenez, buvez.

Le Russe but jusqu'à la dernière goutte, l'eau que
Mabel lui offrit.

Il avait tellement soif qu'il but cette eau fraîche par
maladresse, surtout que ses mains tremblaient beaucoup.

Impossible pour lui de les contrôler;

Voilà pourquoi de l'eau lui coula sur le menton,

Et si ça n'avait été Mabel, qui l'aida à tenir cette gourde,

Il aurait gaspillé plus de la moitié de son contenu.

Elle était bonne, cette jeune femme aux allures de garçons manqués.

En aucune façon, elle ne voulait le lâcher jusqu'à ce qu'on arrive jusqu'à eux.

Et lorsqu'on arriva quelques minutes plus tard, elle se tourna vers le docteur Greer d'un air inquiet.

— Docteur ?

Le docteur Greer,

Essoufflé lui aussi par la marche,

Se rapprocha de plus près de ce Russe qui était dans un mauvais état de santé.

D'un pas mal assuré, il se rapprocha de cet inconnu pour examiner au toucher le visage ravagé qu'avait cet homme.

Un visage aux traits tirés et blafard.

Si ça n'avait été son regard de connaisseur et son attitude glaciale qu'ils ont tous – les docteurs devant un patient :

Insensibles au sang-froid;

Jamais je n'aurais reconnu réellement qu'il en fût un jusqu'à ce jour.

En fait, je ne l'avais jamais vraiment vu à l'œuvre.
Je sus comme tout le monde qu'il en soigna plus d'un.
Des types même que j'avais connus,
Mais, lui comme nous tous,
Nous étions venus au Klondike pour prospecter.
Ça l'agaçait de s'occuper de tous ces mineurs qui souffraient
le plus souvent des mêmes maladies : le scorbut et la pneumonie.
Pour la première,
C'était due à la sous-alimentation de fruits et légumes;
Y en avait pas assez pour nous tous à Dawson.
Pour la combattre cette maladie,
Le docteur Greer et ses collègues recommandaient aux
malades de manger des choucroutes,
Des oranges et des citrons.
Jusqu'à ce que celle qui fut la meilleure des solutions arriva :
La bière d'épinette,
Tout comme avaient fait les premiers colons de ce pays.
Et quant à la pneumonie;
Avec son pilon et mortier en céramique et de bois,

Il en fabriqua des remèdes secrets contre cette maladie et en soigna beaucoup, d'après ce qu'on disait de lui.

Mais là, par contre,

À la vue de ce Russe,

Ce ne fut pas le cas lorsqu'il dit entre ses dents sans manifester la moindre émotion :

— j'ai bien peur qu'il ne soit déjà trop tard.

Le mourant,

Sans doute n'ayant pas très bien compris ce que ce docteur qui d'ordinaire était de nature joviale, mais pas cette fois-ci, lorsqu'il se montra froid et indifférent face à cet homme;

Avait dit,

Se libéra des bras bienveillants de Mabel pour se jeter dans ceux de notre compagnon au crâne dégarni.

Ce dernier recula même de quelques pas, visiblement mal à l'aise.

Mais,

Maintenant à ses pieds,

Le Russe l'implorait de lui sauver la vie, en joignant les mains paume contre paume et en le suppliant de tout son cœur à travers des

mots qui se bloquaient dans sa bouche, sur un visage où se peignait l'abattement.

— Pitié doc, docteur. Veux pas mourir ici.

Mon petit frère... dois retourner le prendre... pardon, sauvez-moi.

Le Russe,

Dans sa prière,

Cherchait à faire face au regard de ce docteur déchu qui le considérait comme quelqu'un en phase terminale d'une maladie incurable.

Mais lorsque le docteur Greer qui était de taille légèrement en dessous de la moyenne,

Et le Russe qui était de dix centimètres plus grand que lui et qui était à genoux à ses pieds en le suppliant de lui sauver la vie;

Finit par poser les yeux sur ceux du mourant, cernés au regard languissant;

Lorsque le docteur Greer affronta le regard de cet homme qui marquait beaucoup d'abattement, c'est là qu'il le vit comme quelqu'un qui voit enfin réellement les choses sous leurs vraies couleurs.

Et c'est là que se produisit l'inattendu sous mes yeux,

Lorsque ce médecin déchu laissa comme tomber le masque qui lui permettait de gérer ses émotions face à un malade afin de garder toujours son sang-froid dans le but de soi-disant ne pas vouloir l'inquiéter,

pour devenir en l'espace de quelques secondes, très sensible à la souffrance de celui qu'il avait devant lui, à tel point qu'il tourna la tête d'un coup sec vers la gauche, fit quelques pas en arrière, afin de s'éloigner de cet homme et de nous pour s'essuyer les larmes qui venaient d'inonder ses yeux.

C'était comme si le Russe dans ses souffrances venait de lui remémorer un moment triste de sa vie.

Des larmes lui montèrent aux yeux à toute vitesse, mais,

Rapidement et discrètement,

Il les balaya d'un revers de la main pour qu'on ne les voit pas.

Skiyou et le reste du groupe arrivèrent jusqu'à nous et ne remarquèrent rien de ce qui venait de se passer.

En fait,

Je crois bien qu'il n'eut que moi qui le remarqua,

Et peut-être aussi Mabel, ou son oncle, mais ils ne laissèrent rien paraître sur leur visage.

Skiyou arriva en dernier lieu parce qu'il dut arrêter de courir afin d'attendre son oncle qui nous rejoignit à pied.

— Il dit qu'il a d'autres compagnons d'infortune qui sont restés loin derrière; dont son petit frère, y compris.

Nous annonça Mabel, aussitôt qu'Agona arriva jusqu'à nous.

— Il faut qu'on aille les chercher. Qui veut le tenir, s'il vous plaît ?

Les deux cousins tinrent le Russe par les aisselles et le firent s'asseoir doucement sur un de leurs ballots qu'ils avaient déposé à terre et le maintinrent dans cette position afin qu'il puisse se reposer un petit peu.

— j'aurais besoin de volontaires pour aller à la recherche des autres infortunés, morts ou vivants fussent-ils.

— À combien d'heures de marche sont-ils...

— À peu près de nous ?

Demandèrent en même temps les deux cousins au Russe...

Le silence se fit autour de nous,

Rapidement,

Car c'était une bonne question.

C'était la moindre des choses à savoir s'il fallait qu'on aille à la recherche de son petit frère et de ses amis.

Il était vraiment très mal-en-point cet homme;

Entre la vie et la mort quasiment,

Mais ce qu'il fit en cette fin d'après-midi de ce mois d'octobre 1898 dans le Grand Nord canadien, avant de nous répondre, me resta gravé dans ma mémoire encore même jusqu'aujourd'hui.

Parce qu'avant de nous répondre, il fuit instinctivement nos yeux...

Mabel, David McCarthy, Charles-Émile, Skiyou, Norbert, un des deux cousins (celui aux yeux verts) et moi,

Nous fûmes volontaires pour aller à la recherche du frère du Russe et de ses amis,

vivants ou mort fussent-ils.

Il nous avait dit huit heures.

Huit heures de marche donc que ça devait nous prendre pour les retrouver, d'après ce qu'il arriva à nous dire.

Et c'était Mabel qui avait insisté pour qu'on le fasse lorsqu'elle réussit à convaincre la majorité d'entre nous pour aller à la recherche de ces inconnus tout de suite,

Car,

On ne pouvait pas ne pas les aider, et surtout que pour elle, il n'était pas question de perdre une minute de plus à force d'y penser.

Joe l'aurait compris, son or aussi.

— Je sais messieurs qu'on a tous une destination à atteindre, mais cela peut tout de même attendre une journée de plus; voir même deux, lorsque des vies humaines en dépendent.

Voilà,

La belle prise de parole courageuse de cette femme originaire des territoires du Nord-Ouest,

Ne laissa pas nos deux guides Indiens du Canada indifférents,
puisqu'ils acquiescèrent d'un signe de la tête.

Alors là,

On sut qu'on allait faire ce qu'elle désirait,

Il n'y avait plus aucun doute à cela, et elle le vit, à travers le
regard admiratif que lui jeta le vieil Inuit.

— Qu'en dites-vous, messieurs ?

conclut-elle.

Le cousin aux yeux verts fut le premier à approuver
l'initiative courageuse de Mabel.

— Cela me convient.

Répondit-il.

— Je marche.

Dit balèze.

— Vous pouvez compter sur moi.

Dit Charles-Émile,

Qui,

S'en ficha de l'air renfrogner et boudeur que prit son ami et
compatriote en écoutant la seule femme du groupe qui nous incita à

aller à la recherche de quelques inconnus, perdus dans cette nature sauvage du Yukon.

Donc...

À notre huitième heure de marche, voilà qu'on tomba enfin sur quelque chose qu'on aperçut de loin.

Au départ, on aurait dit une roche de couleur sombre qui était partiellement recouverte de neige.

Visible de loin sans doute grâce aux vents de la plaine qui soufflèrent de temps en temps.

Mais lorsqu'on se rapprocha de plus près,

On s'aperçut qu'il s'agissait d'un être humain,

Inerte, étendu la face contre cette bande de terre étroite que des flocons de neige avaient recouverte et que l'automne conservait par sa température qui baissait de jours en jours.

Ce corps,

Qui était face contre terre,

Avait l'air rigide et dur comme de la pierre.

Il ne faisait aucun doute pour nous qu'il était mort.

Et depuis combien de temps, exactement ?

C'était bizarre quand même de trouver un être humain,

Sans vie,

Seul dans une nature sauvage et le corps durci par la gelée; le visage bleuit.

D'autant qu'il ressemblait plus à une statue de cire qu'à un être humain.

En le découvrant sur cette bande de terre étroite,

Cet inconnu,

On était tout de même satisfait de l'avoir trouvé sans trop d'effort.

Parce que,

En dépit de tout,

S'il faut vous l'avouer : *le dénommé Joe* était plus important que ces Russes à nos yeux d'assoiffés d'or.

Mais peut-être pas dans ceux de Mabel.

Elle, elle était la plus sincère d'entre nous.

Il y avait beaucoup d'amour caché à l'intérieure de cette femme.

Elle fut donc la première à s'accroupir près du mort.

Elle le considéra curieusement,

À tel point que je sus que c'était la première fois pour elle
aussi de voir un macchabée,

Puis, elle leva les yeux vers son oncle.

— Norbert ?

— Ça doit faire un bon bout de temps qu'il est là, deux
à trois jours, environ.

répondit-il à sa nièce en haussant les épaules dans un geste
interrogatif d'incertitude.

Puis, il s'assit lui aussi sur ses talons histoire de tâter le corps
froid et sans vie qu'on venait de découvrir.

Le chasseur de bisons,

Par contre,

Montra un manque de sensibilité envers ce corps sans vie.

Il resta naturel,

Voir même détendu;

N'éprouvant aucun sentiment, aucune émotion, comme
quelqu'un atteint de manie sans délire.

Et, il fit ce qu'on attendait tous de lui lorsqu'il retourna le
macchabée vers nous afin qu'on puisse mieux le voir...

La nuit nous tomba dessus aussi sombre que la noirceur dans laquelle était l'âme de ce mort.

Il nous avait dit huit heures de marche, hein ?

En vérité, ça ne s'était pas passé comme ça.

On aurait aimé que ça se soit un peu déroulé de cette manière.

Mieux même,

On aurait aimé les trouver tous vivants et encore en bonne santé après seulement quatre à six heures de marche ou moins,

Pourquoi pas ?

La triste réalité.

La vraie vie dans laquelle on y est tous avait décidé autrement.

D'abord,

À commencer par la distance qu'il avait dite :

Huit heures de marche.

Il avait menti, Vladimir.

Car, c'est le temps que dure le jour au Yukon au mois d'octobre.

Donc,

En disant cela,

On passerait toute une journée à chercher ses compatriotes.

C'est ce qu'on fit,

D'ailleurs;

Une journée et demie quasiment.

Parce qu'il nous restait à peine trois heures avant que le soleil ne se couche quand on se lança à la recherche de ces gens.

À la tombée de la nuit,

On dressa nos tentes et on continua les recherches au lever du soleil,

Vers les neuf heures, et ce, jusqu'à dix-sept heures et demie.

Mais ce fut en vain.

On ne trouva aucune trace d'eux.

Donc, Vladimir avait marché plus que ça.

Mais nous,

On se résolut à abandonner,

surtout lorsqu'on apprit à notre retour auprès des nôtres qui étaient restés, que ce dernier était mort; emporté par la faim, le froid, la fatigue.

4

Et ainsi continuait la vie.

Notre vie.

Notre marche.

On se déplaçait en file indienne, avançant l'un derrière l'autre sans être presque jamais côte à côte.

On était comme une locomotive à vapeur où chacun de nous était une rame remorquée par,

Qui dirait,

Agona, celui qui représentait pour cette expédition; notre véhicule roulant.

Celui à qui on faisait entièrement confiance pour la destination vers laquelle il nous menait et qui nous apparaissait jusqu'alors sans embûche ni embrouille de dernières minutes,

Bien sûr,

C'était sans parler de l'incident du Russe.

Je n'étais pas là lorsqu'il rendit l'âme, mais ceux qui étaient à son lit de mort nous apprirent qu'il avait déliré toute la nuit en disant en Anglais son nom et la ville d'où il venait.

Le reste, c'était en Russe.

C'était comme s'il refusait de mourir dans l'oubli.

Il voulait qu'on se souvienne de lui.

Et c'est un honneur pour moi de vous parler aujourd'hui de cet homme que j'eusse seulement connu qu'à la fin de ses jours.

À ses dernières heures.

C'était dans le froid qu'il était venu sur terre, et c'était dans le froid qu'il était descendu sous terre.

Il s'appelait Vladimir Valeryerich Termigaliev.

Il était originaire de Sébastopol dans la péninsule de Crimée en Russie.

Sa mort me rendit amer.

Parce que ça me fît voir ce que ça pouvait être que de mourir loin de sa patrie,

De sa ville,

De sa rue,

De son foyer,

De son lit.

Bien évidemment que j'ignorais tout de son pays si ce n'était son nom qu'il nous révéla avant de passer de vie à trépas lorsqu'il était atteint de convulsion fébrile.

Je fus même encore plus attristé quand j'appris,

Plus tard,

La distance qui séparait le Yukon de la Russie.

Quand je pense qu'il n'eut guère le choix de traverser l'océan Atlantique avec ses amis et son petit frère dans des bateaux d'infortunes,

Afin de tenter eux aussi leur chance au Klondike dans l'espoir de faire fortune rapidement dans ce territoire sauvage ou tout le monde ignorait la dure réalité à laquelle on allait être confrontée;

D'abord, par le simple fait d'y vivre, c'en était une difficulté quotidienne, dans ce lieu hostile et inhospitalier.

On dût parcourir,

Bien souvent à pied,

Des centaines de kilomètres à travers des sentiers et des lacs,
afin de trouver un terrain vierge, tout en sillonnant la rivière Yukon,
pour combler la moindre nécessité.

Et au final,

La grande majorité de prospecteurs que nous étions,

Nous courûmes à nos pertes, tandis que des intermédiaires s'en
mettaient plein les poches.

Il fallait être plus cupides que les autres ou être un de ces
opportunistes sans scrupules,

Ou, tout simplement :

Avoir le vent arrière; pour réussir un tant soit peu à posséder
ne fusse qu'une poignée de ce métal jaune que la plupart d'entre
nous ne vit jamais la couleur.

Ce qui fut le cas pour ces Russes,

Malgré toute cette bravoure dont ils firent preuve,

Ils connurent hélas une triste fin; un seul d'entre eux fut
enterré.

Je ne pouvais que me sentir terriblement concerner par la mort
de ces Russes,

Même si *Joe*...

Passait en premier.

Ça aurait pu m'arriver à moi,

Arrivé à n'importe lequel d'entre nous,

Surtout que c'était encore loin d'être finie notre aventure.

Et même si on revenait sain et sauf à Dawson, auprès des tiens.

Tant qu'on était au Yukon, on n'était jamais vraiment à l'abri
du danger.

Le cœur gros,

La gorge piquante et la bouche sèche,

Je ne pouvais m'empêcher de penser à combien la vie se
révélaît parfois cruelle envers certains.

Et quant à nous, on était déjà à notre première semaine de
marche et on se déplaçait à une vitesse d'environ quinze à vingt
kilomètres par jour.

On n'était plus très loin de ces fameuses montagnes – où ces
deux Indiens du Canada voulaient nous conduire – qu'on apercevait
quelques fois de loin et même que,

Parfois,

Elles semblaient nous échapper alors qu'on croyait les avoir à
portée de main.

C'était parce que,
En fait, Agona,
qui connaissait si bien la région, nous faisait faire des détours;
craignant qu'on ne tombe sur un quelconque plan d'eau ou, cours
d'eau, gelé, sans qu'on ne s'en rende compte, et qu'à cause des fines
pellicules de glace qui les recouvrent pendant cette période de
l'année, à des endroits plus faibles que d'autres; qu'elles ne cèdent
sous le poids de nos pieds qui portent tout notre corps, et qu'elles
finissent par nous engloutir.

Aussi,

Il nous évitait les rocheuses et les groupes de plusieurs massifs
montagneux pour nous épargner la rencontre d'un ours noir ou d'un
grizzli,

Et peut-être aussi d'une meute de loups ou n'importe quel
autre animal sauvage et dangereux qui habite le pays.

Mais je trouvais ça un peu dommage quelques fois,

Car depuis mon arrivée au Klondike,

Je n'avais toujours pas encore vu un ours, chose que j'aurais
aimé voir.

Pourtant,

Je pensais qu'au Canada,
Il suffisait juste de sortir dehors pour en croiser un.
Et voilà que la neige nous tomba soudain en abondance,
À notre première semaine de marche dans les bois à la
recherche du *Dénommé Joe* :

Poudrierie et vent s'en mêlèrent.
Presqu'impossible d'avancer si n'eut été les raquettes qu'on
avait.

On faisait face à notre deuxième tempête d'automne.
Mais on ne cessa d'avancer pour autant.
On continua notre périple malgré ces conditions.
Parce que,
De loin,
Une tempête de neige à découvert ne saurait être notre pire
souci.

C'était plutôt de se retrouver à court de vivres,
De matériels,
Ou de minutes.
Voilà ce qu'on craignait le plus.

D'autant que la présence d'Agona et de Skiyou nous rassurait beaucoup,

Parce que,

Jamais encore on apprit qu'un Indien du Canada était mort de froid et de faim dans cette nature sauvage.

Au contraire, c'était souvent eux qui en sauvaient de ces gens qui en mouraient.

La visibilité étant réduite,

On faisait même face au blizzard,

Mais pour nous, ce visage hivernal du Yukon, ne nous effrayait plus vraiment, plus tout à fait, même si on était loin de la civilisation.

Comment aurait-il pu encore, après tout ce qu'on avait enduré pour arriver jusqu'ici ?

Je parle surtout pour ceux qui n'avaient pas pris le deuxième bateau.

Et que je sache, personne dans notre groupe ne l'avait pris.

Voici un peu dans quel état d'esprit on affrontait cette deuxième tempête de fin d'année qui nous tomba dessus sans merci,

Lorsqu'on avançait la tête baissée,

Les yeux rivés au sol, comme des buffles marchant vers leurs ennemis.

**Le juge Marshall se revêtit de sa robe de magistrat une fois
de plus...**

1

Et quelque part dans la région du lac très poissonneux,
Au lendemain de la tempête de neige,
Au sortir d'une forêt boréale, à quelques lieues au pied d'une
chaîne de montagnes, sur une petite plaine pierreuse, se dressaient :
cabanes en bois rond d'un côté et tipis d'un autre.

Il y avait même la présence d'une hutte à sudation au beau
milieu de ces habitations,

Semblable à un tipi,

Permettant aux autochtones qui y vivaient là en forte majorité,
de pratiquer leurs cérémonies rituelles dans la tradition et la
spiritualité de leur culture; une façon pour certains d'entre eux de
communiquer directement avec des esprits.

C'était un de ces villages...

Perdus dans la nature sauvage du nord du Canada,

Loin de ces villes qui poussaient comme des champignons
depuis qu'on avait découvert de l'or au ruisseau du lapin.

Derrière toutes ces habitations,

Il y en avait une autre,

Plus grande, qui ressemblait à une grange.

Mais ce n'était pas le cas en fait.

C'était plutôt une maison longue ; de trente mètres de
profondeur environ.

Assez large pour contenir tous les habitants de ce village.

Elle était faite de pieux plantés au sol ;

Puis de perches installées horizontalement pour consolider la
structure,

Ainsi que des sections d'écorce de cèdre cousues ensemble
pour recouvrir le toit et pour tapisser les murs.

Cette maison longue n'avait pas de fenêtre,

Seulement que des ouvertures au niveau du toit,

Afin comme de permettre à la clarté du jour d'y pénétrer.

Ces ouvertures d'en haut étaient reliées à des cordes qui permettaient ainsi à les fermer et à les ouvrir en tirant tout simplement dessus.

Comme un piège à oiseaux.

Cette habitation avait été modifiée à l'intérieur avec ses rangées de longs bancs, dans le but de servir de lieu de rassemblement et d'échange pour l'ensemble de ces gens qui formaient ce petit village perdu dans les bois.

Hormis les Indiens qui en faisaient majoritairement partie,

Parce qu'ils étaient chez eux au départ,

Il y avait maintenant des prospecteurs blancs de diverses nationalités, partis de Dawson un bon matin, depuis l'été dernier, jusqu'à tomber par hasard sur ce petit village à cause d'une excursion qu'ils firent en plein cœur de cette région sauvage, au point de se perdre complètement.

Ayant appréciés grandement l'hospitalité qui leur fut offerte et la magnificence des lieux,

Ils décidèrent par la suite d'y rester pour vivre en communauté avec ce petit peuple d'une cinquantaine d'Inuits sans histoire qui ne virent pas d'inconvénients quant à cela,

D'autant qu'il y avait maintenant trois de ces autochtones qui savaient parler couramment l'anglais et que cette langue se répandait au fil des jours dans la plupart de ces familles des premières nations.

Donc,

De ces envahisseurs aux visages pâles,

Il y avait ces trois américains : vêtus de vraies robes noires de magistrats, assis à l'intérieur de la maison longue, derrière une longue et grande table rectangulaire en bois massif, montée sur une petite estrade afin d'être vu de tous.

En face de ces trois hommes dotés d'autorité,

S'étendaient deux rangées de longs bancs – bondées de monde – séparées par un couloir de terre sèche,

Lisse, sans bosse, soigneusement balayé au quotidien, qui aboutissait sur la porte principale qui était fermée, pendant tout le temps que durait ce rassemblement.

Dans la grande maison,

Il y avait une deuxième porte,

Plus petite, à la disposition des trois juges.

Elle se trouvait derrière eux,

Sur le côté,

Par leur droite.

C'était par-là qu'ils faisaient leur rentrée avant de commencer ce genre de réunion qui se voulait hebdomadaire,

Afin de résoudre des conflits,

Parler de tout et de rien, de tirer les choses au clair, mais surtout, de toujours se réunir pour essayer de mieux se connaître dans leur milieu de vie unique et diversifié.

Et quant à la dernière fois,

La semaine dernière,

Le sujet de la réunion était à propos *d'un triangle amoureux*.

Les trois juges avaient pour tâche de trancher un litige qui opposait un Autochtone et un blanc;

Un Français de France⁶,

Au sujet d'une femme, dont les deux hommes étaient éperdument amoureux.

La jeune femme,

Lorsqu'on lui demandait son avis,

Préférerait en premier, le blanc, parce qu'il avait des beaux yeux bleus, très pâles, mais, elle préférerait aussi son semblable, parce qu'elle se sentait plus à l'aise à ses côtés.

La décision fut prise qu'au plus tard,
À la fin de l'hiver prochain,
Elle devra choisir uniquement un des deux pour mari.
Toujours est-il qu'elle y pense encore.

Indiens du Canada,
Américains,
Canadiens,
Deux Français de France,
Un Canadien-français et deux Allemands :

Tous étaient assis les uns à côté des autres sans distinction de
race ou de nationalité.

Ils vivaient sous l'autorité de ces trois juges,
Alors qu'en réalité,
Il n'y avait qu'un seul des trois qui donnait vraiment les
ordres : c'était le juge Marshall.

Les deux autres ne faisaient que les exécuter.

Ce dernier ne voulait pas trop paraître comme une personne
excessivement autoritaire,

Mais qu'à cela ne tienne,

Tout le monde savait que c'était lui qui était à la tête des deux autres, et que ces derniers n'étaient que des figurants, des assistants.

Mais cette mise en scène n'était pas désapprouvée par les membres de ce village maintenant diversifié.

Les gens dans la maison longue attendaient que commence la réunion publique.

Il y avait du brouhaha à l'intérieur de l'habitation.

Ils ne pouvaient se retenir.

Le sujet était d'un tout autre genre, cette fois-ci.

Ils avaient déjà eu quelques ouïes dire à propos de cette affaire qui les concernait tous, et ça avait l'air enfin des plus sérieuses.

Beaucoup parmi eux avaient du mal à se tenir droit assis, tellement qu'ils étaient impatients d'entendre ce que le juge Marshall allait décider pour la communauté.

Deux Indiens,

Coiffés de plumes d'aigle pour l'occasion de chaque conseil dont ils avaient à témoigner,

Se tenaient debout face aux trois juges.

Assis au milieu des deux autres, le juge Marshall éleva la voix pour demander le silence en frappant de son maillet sur le socle qu'il avait devant lui :

— Silence ! Silence ou je fais évacuer la salle.

La salle.

Dit-il.

Il se croyait dans un tribunal,

Décidément,

Celui-là.

Même s'il avait quand même presque tout pour s'y croire :

Avec ces robes de magistrat, le marteau, le socle et les livres d'Habeas corpus et de grande charte qui étaient sur la table,

Mais quand même.

Pour qui se prenait-il ?

Ce personnage aux manies assez étranges qui avait tendance à changer de posture après chaque phrase qui sortait de sa bouche,

Pendant ses courts moments de silence,

S'appuyant souvent sur ses coudes d'un va-et-vient comme un serpent aux aguets et comme si aussi il se faisait constamment

prendre en photo lorsqu'il était assis, derrière cette table avec sa robe de magistrat.

— Alors Adit, si je comprends bien, il y a plus d'une dizaine d'hommes qui semblent venir jusqu'ici, jusqu'à nous ?

Demanda-t-il à l'un des deux Indiens qui se tenaient devant eux.

Celui qui parlait mieux l'anglais que l'autre.

Adit acquiesça d'un signe de la tête.

Le juge Marshall changea de posture et prit un air grave qui lui donna un visage sérieux.

— Mais dis-nous; ont-ils l'air de bandits de grands chemins?

Lorsqu'Adit ouvrit la bouche pour répondre au juge Marshall,

L'autre Indien, debout à ses côtés,

Ne perdit rien pour attendre en lui arrachant les mots de la bouche, parce qu'il était, en fait, jaloux de ne pas se faire interroger à son tour.

— On ne pas...

Ce fut un coup de coude sournois entre les côtes qu'il reçut de la part d'Adit pour son impudence.

— C'est à moi qu'on a posé la question.

Siffla-t-il entre ses dents,

Furieux envers ce jeune homme qui était en fait,

Son cousin.

Puis,

Il tourna la tête vers le juge Marshall qui avait les yeux posés sur lui,

Mais, qui préféra s'abstenir de tout commentaire.

À quoi bon d'ailleurs, pensa-t-il.

— On l'ignore, monsieur le juge. On ne les a vu que de loin. On les a suivis un peu, mais assez pour savoir qu'ils savent où ils vont. Du moins.

Celui assis à la gauche du juge Marshall, pencha la tête vers ce dernier pour lui dire quelque chose à voix basse :

— Peut-être que ces hommes sont aussi à la recherche de...

— Silence !

L'interrompit net le juge Marshall d'un ton brusque, tout en s'empressant de mettre son index sur la bouche.

Surtout ne prononce pas son nom; il est la source principale de toutes nos calamités.

Le juge Marshall et la grande majorité de ces anciens mineurs et prospecteurs qui vivaient en parfaite harmonie avec ces Indiens du Canada depuis déjà six mois dans ce petit village loin de tout,

S'étaient eux aussi lancés à la recherche du *dénoté Joe*;

Quelques jours seulement après que Jimmy Smith termina de raconter son histoire nébuleuse au saloon, devant tout le monde.

Ils étaient partis de Dawson un bon matin comme nous,

Et jusqu'alors,

On n'eut plus de nouvelles d'eux.

Voilà pourquoi,

D'aucuns pensent qu'ils sont morts,

Tandis que d'autres : qu'ils sont retournés tout simplement dans leur pays respectifs, trop honteux pour revenir bredouilles.

Était-ce le fait d'avoir peur de se couvrir de honte,

Qu'ils refusaient de revenir à Dawson,

Les mains vides ?

Ou bien,

Était-ce le fait qu'ils s'y plaisaient bien, en définitif,
à vivre en plein cœur de cette nature sauvage avec ces Inuits
qui ne demandaient pas plus que de vivre selon le bon vouloir de la
terre à laquelle ils disaient appartenir ?

Vu qu'ils avaient tout perdu,
Qu'ils ne savaient plus à quel saint se vouer,
À quoi bon ça leur servait de retourner en arrière si tôt après
qu'ils comprirent que jamais ils ne verraient *Joe et son or*, alors que
leur nouvelle vie communautaire à laquelle ils se consacraient, venait
de donner un nouveau sens à leur mode de vie.

C'était grâce à ce village,
Cette tribu,
Qu'ils trouvèrent la force de se lever tous les matins et de
vivre une journée à la fois en arrivant même des fois à oublier leurs
soucis de tous les jours qu'ils avaient connus à Dawson.

Par contre,
Chacun au fond d'eux savait que cette vie à saveur
paradisiale loin de tout souci ne serait pas éternelle,
Qu'il y aurait une fin.

Que cet épisode de leur vie à passer avec ces Indiens du
Canada,

Ces Autochtones arrivés des siècles plus tôt sur ces terres,
Serait comme leur jardin secret.

Que le Yukon;

La ruée vers l'or au Klondike,

Représenterait aussi ces moments qui sont comme un petit
havre de paix dans cet endroit beau et sauvage où ils échouèrent
après maintes tentatives de vouloir gagner de l'or.

Que cette vie,

Loin de tout souci,

Ils n'auraient pu mieux rêver, tout compte fait, à bien y penser.

Parce que,

C'était agréable pour eux, après tout,

Le fait de vivre en parfaite harmonie avec ceux qu'ils
qualifiaient autrefois de sauvages et de cannibales, mais que
maintenant, ils voyaient sur un autre œil, en découvrant notamment
leur sagesse et leur philosophie de la vie.

Ils craignaient toutefois,

D'arrivée à ce jour :

Ce jour qui marquerait le grand retour à la triste réalité qu'ils fuyaient et qu'ils refusaient de revoir, mais, sans doute pas pour tout le monde, car, une migration laisse toujours des traces de son passage.

Tel que maintenant, déjà plus du tiers de ces Inuits commençaient à bien parler Anglais.

Voilà pourquoi aussi ce nouveau territoire baptisé le Yukon à cause de sa ruée vers l'or au Klondike ne restera plus du tout le même à tout jamais.

Cette grande aventure allait rester très longtemps,

Des siècles à venir,

Liée à cette nouvelle province Canadienne.

Tout le monde ne le savait sans doute pas encore, mais c'était un fait.

Un fait historique.

Le juge Marshall se redressa le buste et posa ses mains sur les hanches en se donnant des grands airs.

Puis, il changea de position en s'appuya de son coude droit sur la table et posa sa main sur la joue en balayant l'assemblée d'un regard circulaire qui partit de sa gauche pour revenir vers sa droite.

Puis,

Il reprit la bonne posture qu'il avait comme tantôt et s'adressa
à l'assemblée,

Sur un ton ferme :

— Voici ce que j'ai...

Il s'interrompit brusquement.

«Ce que j'ai»,

Oui, lui !

Car, tout ceci n'était qu'une mascarade
pour dissimuler son autorité, bien sûr.

Parce que les décisions, c'était lui seul qui les prenait.

Mais pour ne point choquer ouvertement la communauté quant
au bon déroulement des choses,

Il se plaisait à leur montrer tant bien que mal,

Qu'ils étaient trois à décider.

Voilà pourquoi il toussa, histoire de se rectifier.

— ... ce que la cour a décidée.

Il fit une pause avant d'ajouter :

— Vous allez retourner vers ces individus que vous

avez vus de loin, et vous allez les suivre à nouveau, discrètement, comme vous l'aviez fait en les voyant la première fois. Mais, Toutefois, si vous jugez par vous-même qu'il vaille la peine de les approcher, alors, faites-le. En attendant qu'on vous donne d'autres directives concernant ces aventuriers qui piètent sur nos terres, nous vous ajoutons à ce fait, quatre de plus pour cette expédition, dont je cite : Tarnum, Brannan, Mercier et le vieux James Wellman, ce dernier sera le chef de cette expédition, d'ailleurs.

C'était donc pour cela, lorsqu'il balaya l'assemblée d'un regard circulaire qui partit de sa gauche pour revenir vers sa droite.

C'était pour jeter son dévolu sur Tarnum; un Indien de Whitehorse qui était âgé d'une trentaine d'années.

C'était lui d'ailleurs qui fut leur guide, lorsqu'ils se lancèrent à la recherche du *dénoté Joe*.

C'était un homme vigoureux et très énergétique qui approchait la quarantaine.

Il était assis aux premières chaises sur la rangée de gauche.

Il afficha un sourire à l'écoute de son nom.

C'était pour jeter son dévolu sur Brannan (un Américain) et le Canadien-français qui s'appelait Mercier.

Les deux hommes étaient assis,

Côte à côte, au centre,

Dans la rangée de droite.

C'était pour jeter enfin son dévolu sur le vieux James

Wellman; l'homme au visage aux rides du lion qui lui donnaient un air sévère et renfrogné.

Il était assis au fond de la maison longue sur la rangée de gauche.

Il avait un air de dur à cuire alors qu'il ne l'était pas tout à fait, en réalité.

C'était juste parce que c'était quelqu'un de replié sur soi-même et qui ne parlait pas pour ne rien dire.

Et qu'en outre, il n'était pas si difficile que ça de s'accommoder avec lui.

Et quant aux autres membres de la communauté que le regard circulaire du juge Marshall ne fit qu'effleurer,

Ils regardèrent les quatre qui avaient été choisis avec envie et même,

Avec jalousie.

Parce que ces hommes venaient de se faire confier une mission qui allait les sortir de la routine de cette vie communautaire qui au final s'avérait des fois ennuyeuse par moment.

Surtout qu'il y avait beaucoup d'aventuriers à l'intérieur de cette maison longue, et pas seulement que ces mineurs et prospecteurs qui étaient partis de Dawson.

— L'audience est levée.

Dit tout haut le juge Marshall en frappant de son maillet sur le socle.

Les gens se levèrent et vidèrent les lieux dans le silence et le respect, par la porte principale.

Lorsqu'il n'y eu plus personne,

Lorsque les longs bancs en bois de la maison longue furent tous vides,

Les trois juges se lancèrent des regards complices entre eux.

Rien à voir avec leur air grave et sérieux qu'ils avaient pendant tout le temps que dura cette réunion.

— Bon, messieurs, passons aux choses sérieuses maintenant.

Finit par dire le juge Marshall avec un visage d'assoiffé qui se lisait par une soudaine bouffée de chaleur qui montrait de la rougeur sur son front et sur ses joues.

Oui, ça pressait!

Et ils se mirent à rire, mais pas trop.

Parce que sans plus attendre,

L'ancien homme de loi tira vers lui un tiroir qu'il y avait sur la surface horizontale de leur table,

vis-à-vis d'eux.

Et qui n'était pas visible au public.

Ce tiroir coulissant était rempli de boissons alcoolisées et de verres à absinthes,

Hauts et larges,

Tout propre et reluisant, spécialement pour eux.

Car, ils ne buvaient que les trois ensembles et le plus souvent c'était après chaque fin d'assemblée qu'ils le faisaient parce qu'ils étaient venus à les considérer comme une occasion favorite.

À tel point que pour un rien – en réalité – ils s'arrangeaient toujours à convoquer la communauté,

Et ce,

Au moins une fois par semaine.

Parce qu'ils aimaient ça : se saouler la gueule après tout ce bla-bla-bla.

L'alcool dans ce petit village se faisait des fois rare par moment.

Et en plus, c'étaient eux qui avaient le monopole.

Blancs et Indiens ne buvaient plus ensemble parce que ces derniers cherchaient toujours la bagarre, une fois qu'ils étaient saouls.

Voilà pourquoi le juge Marshall fut obligé d'instaurer une loi qui disait que désormais ces Inuits ne boiraient qu'entre eux et dans les bois, plus précisément.

Et ils ne devaient revenir au village qu'une fois dessaoulés.

C'était ça la condition à respecter pour ceux d'entre ceux qui souhaitaient boire à satiété, afin de ne point perturber l'ordre établi.

Et tout le monde ne pouvait qu'apprécier ce sage précepte qui permettait d'éviter la violence gratuite au sein de la communauté.

Ce n'était qu'une loi de plus parmi les autres qui comptaient une douzaine afin de pouvoir maintenir la paix et la sécurité entre ces fils d'Européens et ces Indiens du Canada,

Qui pourtant,

Ces derniers, vivaient tranquilles entre eux avant que ces envahisseurs ne viennent les trouver : eux, et leurs alcools forts.

Le juge Marshall sortit une bouteille de whisky à moitié pleine et la posa sur la table dès qu'ils eurent cessé de rire comme un bossu.

Ensuite, il prit aussitôt ces verres et les remplit aux trois quarts.

Il en donna un à chacun de ses assistants, qui s'empressèrent de les prendre avec des mains impatientes.

Ils regardèrent le contenu avant de le boire avec des yeux avides d'alcool.

— À la nôtre !

S'exclama le juge Marshall avec un sourire au coin des lèvres.

« à la nôtre ! » répondirent en chœur les deux autres.

Puis, ils trinquèrent et avalèrent d'une traite leur verre de whisky à se brûler le gosier tellement qu'il était fort et qu'ils mouraient d'envie de le faire.

**On contempla le Sun-dog que la plupart d'entre nous virent
pour la première fois avant que la situation ne dégénère...**

1

À part le fait que cela faisait déjà plus d'une semaine qu'on
marchait vers une destination précise;

C'est-à-dire,

Vers la région du lac très poissonneux, une contrée où je
n'avais encore jamais mis les pieds, ni vraiment entendu parler,
d'ailleurs.

Peut-être parce que j'appris plus tard qu'en fait,

Cette zone géographique se fait appeler Kluane et que c'est là-
bas où se trouve le mont Logan;

La montagne la plus haute du Canada.

Joe aurait bien pu se trouver au sommet de cette montagne,
pourquoi pas ?

D'ailleurs, qu'est-ce que je serais allé faire là-bas si ça n'avait
été pour une question d'or ?

Le fait était que c'était une de ces fins de journées telles qu'on
les connaissait déjà,

Sous un ciel dégagé,

Aucun vent, et le mercure venait de chuter sous la barre des
moins quinze degrés Celsius, subitement.

En plus, il y avait beaucoup d'humidité dans l'air.

On était en train de traverser un de ces vastes terrains
désertiques que des couches de neige de cette fin du mois d'octobre
avaient déjà couvertes toute l'étendue de terre gelée avec de la glace
par-dessus à certains endroits.

Aussi,

S'offrait à perte de vue,

Une de ces vallées, sans doute fluviales, dont la région
regorgeait.

Et voilà que tout à coup; quelque chose attira notre attention
au niveau du ciel.

Lorsque nous apparut un phénomène optique qu'on appelait ici le sundog ; c'est-à-dire que le soleil se reflète plusieurs fois en donnant l'illusion de plusieurs soleils ou parhélie.

Impossible pour moi de savoir lequel était le vrai au premier regard.

Mais après les avoir bien observés,

Il ne faisait plus de doute que le vrai soleil était celui au milieu des autres,

Avec son aspect plus brillant et sa forme en cercle qui ne déviait pas du tout.

Ce qui m'émerveilla le plus, c'était le fait de voir ces astres aussi bas à l'horizon.

Pour Norbert et sa nièce,

Ils appelaient ce phénomène «œil de bouc»,

Et ils furent ravis, restèrent en extase de le revoir apparaître dans le ciel.

Même si ce n'était pas la première fois pour eux de le voir.

On ne pouvait bien sûr que s'arrêter, afin de prendre le temps de contempler ce phénomène naturel qui nous apparaissait de façon aussi impressionnant que sublime.

Tout de suite on oublia la basse température à laquelle on faisait face.

J'avais déjà entendu parler du sun-dog.

Mais c'était le genre d'histoire qu'on mettait de côté parce qu'on refusait de croire réellement sans y avoir vu de nos propres yeux.

Ou tout simplement qu'on y croyait sans vraiment y croire.

C'est-à-dire qu'on ne réfutait pas cette possibilité que ce phénomène soit réel, sauf qu'on ne se faisait pas vraiment d'idées là-dessus.

En admiration totale devant ce parhélie,

Je ne pouvais m'empêcher de penser à ma fille Emma,

parce que je sus aussitôt dès que je le vis que le sun-dog allait s'ajouter aux histoires que j'aurais à lui raconter, hormis celles des ours et des loups que je n'avais toujours pas encore vus ou croisés, à part quelques fois où j'eus entendu seulement des hurlements de loups au loin, ces cris d'appels qui déchiraient cette grande étendue de terrain couverte d'arbres, se passaient toujours en pleine nuit de pleine lune et pour tout dire; en toute franchise, j'étais content de ne pas les avoir vus ou croisés du tout à ces moment-là.

À Dawson,

Il y avait de ces orpailleurs et coureurs de bois qui nous racontaient des tas d'histoires sur ces animaux sauvages ou même certains affirmaient s'être battu avec quelques-uns d'entre eux :

Tels que des ours, en flanquant de terribles volées sur leur nez; leur point faible, semble-t-il.

Y avait même un de ces aventuriers qui alla jusqu'à dire qu'il avait fait face à un grizzli en se battant avec le bras arraché de son compagnon qui avait été tué.

Hein?

Difficile à croire !

Sauf que dans certains cas,

Il y avait aussi ceux qui nous montraient fièrement leurs cicatrices de morsures de loups,

Chanceux de ne pas avoir attrapé la rage, parce que dans le cas contraire, c'était la mort, en seulement quelques jours.

C'était pour cela qu'il y avait qui préférait carrément se suicider.

Ou encore, je me rappelle d'avoir rencontré un trappeur à Dawson qui avait un visage défiguré par un ours qui l'avait rendu

borgne de l'œil gauche qui restait à moitié fermé et le reste de son visage était lardé de cicatrices.

Cet homme,

Amoché,

Était toujours vêtu d'un manteau fait avec la peau de cet animal qu'il avait réussi à tuer, finalement.

Il le gardait toujours avec lui sur le corps, même l'été.

Il ne s'en séparait jamais.

D'aucuns disaient qu'il dormait avec.

Possible, vu la façon dont ça puait.

Même s'il ne faisait aucun doute que ce n'était pas toujours vrai leurs histoires,

Qui étaient plutôt le genre extrapolées,

Une chose était certaine par contre : ils avaient tous croisé la route de ces animaux qui vivent dans cette nature Yukonnaise comme bon leur semble.

C'était pour cela que ça me faisait souvent penser à ma femme Maria,

Qui – avant mon départ – me disait constamment qu'il fallait que je prenne garde aux ours,

Parce que, d'après ces conseils, elle me donnait l'impression que leur présence était omniprésente au Canada.

Oui,

Mais ils sont plutôt omniprésents dans la culture et le quotidien Inuit;

Les ours blancs d'ailleurs.

Parce que selon eux,

C'est l'animal qui leur ressemble le plus;

parce qu'il est un prédateur, qu'ils chassent tous les deux le même gibier et qu'en outre, ils représentent une menace réciproque pour les uns comme pour les autres; voilà même pourquoi subsiste un rapport de rivalité et de compétition entre ces Autochtones et ces animaux.

Sauf que sans doute pour notre sécurité, plusieurs fois Agona nous fit prendre des chemins qui avaient tout l'air d'être des détours.

C'était peut-être mieux ainsi,

Mais pour ma femme,

Comment réussirais-je à lui faire comprendre dans mes lettres que je n'avais même pas vu encore un seul de ces ours qui aiment à

traîner vers les rocheuses et les massifs montagneux qui occupent une grande partie de ce territoire Yukonnais.

Que sans doute jamais j'en verrai même un, jusqu'à mon départ de cette province du Canada où je vécus plusieurs mois et où j'étais constamment entraîné à m'éloigner des villes champignons et de la communauté de chercheurs d'or qu'on représentait.

Ce fut sans doute pour cela qu'une partie de moi espérait quand même voir ne fusse qu'un,

De loin,

Pourquoi pas.

Quand je regardais Agona,

Ce vieil homme silencieux et pensif le plus souvent du temps,

Je ne pouvais m'empêcher de me dire s'il fallait le remercier ou pas pour cette préservation.

Parce qu'en connaissant le territoire aussi bien comme il le connaissait, il savait toujours quels sentiers à éviter et quoi ne pas faire la nuit ou à l'aube pour ne pas avoir à tomber sur ces mammifères des ursidés.

Du genre,

Le fait qu'il insistait beaucoup pour qu'on ne laisse pas traîner nos déchets,

Le fait qu'il gardait toujours sa tente allumée la nuit quand il dormait, bien que d'après ce que j'appris plus tard : les rencontres entre ces animaux et nous sont extrêmement rares, mais n'empêche, il prenait quand même beaucoup de précautions.

Ils veillaient très bien sur nous, pourtant ça ne faisait qu'une semaine et demie qu'on se connaissait.

L'argent qu'on l'avait donné n'en était pas la cause,

Non, c'était plutôt parce qu'il avait ça dans le sang :

Guider des gens inexpérimentés et prendre soin d'eux tout au long du chemin.

Chose étrange, le sun-dog ne laissa même pas nos guides Indiens indifférents.

Bien que ce ne fût pas la première fois pour eux de le voir, ils restaient tout de même tout aussi fascinés que nous par ce si beau phénomène optique que nous offrait ce ciel de fin d'après-midi au Yukon.

— Et comme disait une légende populaire : si vous voyez le Sun-dog, cela signifie qu'il y aura un grand vent.

Nous dit le docteur Greer.

Il regarda autour de lui et ne sentit rien qui laissa présager
l'arrivée d'un grand vent.

Moi non plus d'ailleurs,

Je ne sentis rien,

Après avoir regardé à la ronde et d'avoir détaché les yeux de
ces trois soleils qui étaient assez bas à l'horizon et qui me firent
penser à la même réaction qu'on pourrait avoir lorsqu'on voyait
apparaître soudainement et silencieusement dans le ciel, l'arc-en-ciel.

Ce phénomène optique lui aussi, mais qui se situe à l'opposé
du soleil et qui nous apparaît dans le ciel dû à la réfraction et à la
réflexion des rayons solaires par chacune des gouttes d'eau qui nous
font ressortir sept couleurs.

Quoiqu'on était occupés à faire ou à ne pas faire,

On avait toujours une seconde de notre temps à lui accorder,

Afin de l'admirer.

De gêner nos yeux et de libérer nos pensées qui pouvaient aller
des fois vers des choses d'un tout autre ordre.

Des choses abstraites, tant qu'à moi.

Ici au Klondike,

Il m'était arrivé de voir des aurores boréales,

Mais ce parhélie que je regardais pour la première fois, avait quelque chose de magique que je ne pouvais tout à fait expliquer sur le coup.

Était-ce peut-être le fait qu'on avait l'impression qu'on pouvait les saisir d'une main ces soleils,

Ou bien peut-être;

À cause de l'imprévisibilité à laquelle ils nous apparaissaient dans le ciel alors que la nuit s'apprêtait à tomber et que la température venait de chuter brusquement.

Mon attention se porta ensuite vers ces deux canadiens-français : Charles-Émile et Xavier.

Parce que,

Autant que je me souviens,

depuis qu'on avait quittés le bar au saloon à l'aube à Dawson, depuis ce matin-là, ils ne passaient que la majeure partie de leur temps à se plaindre, à gémir et à s'apitoyer sur leur sort, – tellement qu'ils étaient pressés et impatients de rencontrer *Joe et son or* – mais voilà qu'eux aussi ils étaient en admiration totale devant le Sun-dog comme des petits enfants, et à les voir ainsi, tout émerveillés, les

yeux grands ouverts et en gesticulant des deux mains comme s'ils voulaient saisir ces soleils qui nous apparaissaient à l'horizon, cela me fit rire, et à les apprécier un petit peu plus qu'il ne le fallait.

Que je ne pouvais.

— « ainsi quand le soleil fait naître un parhélie,
 la splendeur qui lui prête à la sienne s'allie;
 leur hauteur est égale, et leur éclat pareil;
 nous voyons deux soleils qui ne sont qu'un soleil»

Le docteur Greer,

En homme cultivé et instruit qu'il était,

Récita un poème en Français de Pierre Corneil, écrit deux siècles plus tôt.

Quand je l'interrogeai du regard pour savoir ce qu'il disait dans cette langue que je savais à peine dire :

Bonjour et or – oui... hélas –,

Il me répondit ceci :

— Je l'ai appris par cœur, en Français, quelques jours avant que je ne vienne ici. Parce que j'espérais en voir un, au moins; surtout que ce n'est pas une chose que l'on voit tous les jours, n'est-ce pas ?

Il termina de me répondre en joignant ses mains en prière.

2

Les hommes du juge Marshall se déplacèrent en traîneaux à chiens, cette fois-ci.

Ce moyen de transport leur permit de nous retrouver plus rapidement,

Surtout que ces hommes avaient avec eux Tarum,

Cet Indien de Whitehorse qui leur servit de guide lorsqu'ils se lancèrent eux aussi à la recherche du *Dénommé Joe*, et on disait de lui qu'il était aussi fort qu'une boussole qui ne perd jamais le nord, sauf que la dernière fois, il le perdit, apparemment, puisqu'ils ne trouvèrent pas celui dont ils étaient partis à la recherche.

N'empêche que comme tous les autres de son peuple, il avait un bon sens de l'orientation.

Surtout que les deux premiers à nous avoir vus,

Savaient dans quelle région nous retrouver,

En fait, ce n'était pas tout à fait loin de la leur.

C'était même déjà la leur, en réalité.

Donc,

En l'espace de deux jours seulement,

Adit et son compagnon du début, à qui il donna un coup de coude parce qu'il avait osé lui arracher la parole devant tout le monde, purent ravoir un contact visuel avec notre groupe d'aventuriers, tandis qu'on continuait notre avancée.

Sur le coup,

Ils ne se rendirent toutefois pas compte qu'on avait tendance à emprunter un chemin qui menait à leur village isolé,

Situé dans la région du lac très poissonneux.

Et comme nous tous, les hommes du juge Marshall furent eux aussi saisis d'admiration et même d'étonnement à la vue du sun-dog qui les poussa à s'arrêter un moment.

Brannan et Mercier furent les seuls à voir ce parhélie pour la première fois.

C'est pour cela qu'ils succombèrent instantanément à la beauté de cet évènement observable qui se manifestait dans l'atmosphère terrestre de façon aussi soudaine.

Surtout, qu'ils le virent à la fin de leur courte ascension au versant sur le rebord du plateau où ils se trouvaient.

Contrairement à nous,

Eux, ils l'avaient de plus près,

Parce que le sun-dog leur donnait l'impression de se montrer à eux, comme de face.

3

Le ciel nous dévoila l'une des plus belles merveilles qui nous étaient données de voir dans cette partie de l'hémisphère nord,

En dehors des aurores boréales,

D'autant que c'était en plein jour ça.

Pas besoin d'attendre ces nuits rares où le paysage parfait se dévoile sous nos yeux avec ces milliers d'étoiles qui illuminent le ciel.

Non, pas besoin de tout cela.

Mais quand même, qu'est-ce que j'aurais aimé avoir un photographe avec nous.

Parce que, revoir ces trois soleils sur une image aurait été précieux à mes yeux.

J'aurais gardé ces photographies jusqu'à mon dernier jour, sans aucun doute.

Toutefois,

À les voir ainsi aussi bas à l'horizon,

Cela me fit penser à ces discussions qu'il y avait dans ces villes champignons entre prospecteurs, ou certains disaient fièrement qu'en fait : « si tu n'as pas encore vu le Sun-dog, c'est que tu n'as pas vraiment été au Klondike ».

Avec le recul des années,

Je pense sincèrement qu'ils le disaient en signe de mauvaise foi,

Parce que, c'est une chose qui en fait ne se révèle qu'à qui elle veut.

Voilà l'impression que ce phénomène optique me donna la première et dernière fois jusqu'alors quand je le vis.

Étant donné qu'au Klondike,

Nous, prospecteurs,

On était classés selon quatre catégories principales.

La première était qu'au départ :

Tu es un aventurier quand tu quittes ton foyer,

Puis, tu deviens un chéchaquo⁷une fois que tu arrives au Yukon, ensuite,

Tu deviens un sourdough après avoir passé un hiver au complet; dur et terrible comme tu ne pouvais t'y attendre, et ensuite, pour se différencier encore un peu plus des autres, il fallait maintenant avoir vu le Sun-dog pour devenir un œil de bouc; une autre appellation que les gens originaires de la région aimaient à dire et à donner à ceux qui avaient vus de leurs propres yeux ce parhélie; cette apparition de deux répliques de l'image du soleil.

Nous les humains et notre entêtement à vouloir toujours se distinguer des autres;

On a de quoi avoir l'air de passer complètement pour des fous,
Des fois.

De toute façon,

Maintenant,

J'avais gravi toutes les étapes, puisque j'étais là en train de le voir cet œil de bouc, alors là je pouvais maintenant leur donner mon avis à ce sujet; parce qu'aux yeux de ceux pour qui ça avait de l'importance, je faisais maintenant partie de ces personnes qui étaient considérées comme de vrais aventuriers ayant pris part à cette dernière grande aventure.

Je pouvais maintenant regarder n'importe qui droit dans les yeux sans avoir à me sentir inférieur à n'importe lequel d'entre nous.

Mais tout ceci n'était que des futilités, en réalité.

Ce n'était juste qu'une mentalité enfantine.

Parce qu'après tout,

Ce qui comptait vraiment,

C'était de trouver ce qu'on était venu chercher.

Et la plupart d'entre nous,

Sinon même,

Presque nous tous, ne l'avions toujours pas encore trouvé, saisi entre nos mains, mis dans nos sacs, dans nos poches, malgré tous nos efforts pour essayer de l'avoir.

Alors,

Tous ces titres comme des grades militaires faisaient sans doute partie d'un besoin urgent de ressentir une consolation pour l'échec lié à nos prospections,

Malgré tout ce qu'on apprit sur les meilleures façons de trouver de l'or.

Voilà ce que je pensais.

Un grand vent,

Il avait dit,

Le docteur Greer ?

Voilà que tout à coup je fus envahi par une atmosphère des plus embêtantes qui me pénétra de tous parts, par tous les pores de la peau.

C'était comme le passage soudain d'un mauvais vent.

Le temps que je me mette à chercher à savoir pourquoi donc une telle chose m'arrive, que je compris vite qu'il s'agissait en fait d'un mauvais pressentiment que j'étais en train d'avoir.

C'était ainsi que ça se passait souvent avec moi lorsque j'avais l'intuition qu'un danger me guettait,

Me menaçait,

Arrivait.

Surtout lorsque ce sentiment ne laissait guère mon esprit tranquille jusqu'à ce que je ne trouve le pourquoi du comment.

Par contre,

La solution à prendre,

Dépendait totalement de moi, aucune aide miraculeuse ne m'était fournie quant à cela.

Donc,

Lorsque je tournai la tête derrière moi,

Je remarquai tout de suite que les frères Brewer s'étaient comme défaits de ces faux personnages sans histoire qu'ils avaient incarnés depuis le début de notre marche.

En fait,

C'était comme s'ils venaient de reprendre leurs corps originels,

Renouer avec leur vraie nature.

Ils donnaient l'impression de s'être durcis comme de la pierre.

On aurait dit que tous leurs muscles se contractaient tellement qu'ils avaient l'air de types prêts à commettre l'irréparable.

Ils avaient des yeux d'assassins;

Plissés et cruels,

Qui réussissaient même à aller dans toutes les directions.

Ils avaient changés soudainement,

Ils faisaient peur à voir,

Maintenant.

Et pourtant,

Tout cela avait commencé à se dérouler dans un calme absolu,

Sans qu'apparemment personne ne s'en doute de quoi que ce soit, faisant un sérieux contraste avec ce qui allait arriver.

Bien évidemment,

Cela devait être dû au fait qu'on était encore absorbés par ce qui nous émerveillait et qui semblait même s'éterniser sur le ciel à l'horizon,

Alors qu'en fait, ça faisait à peine quatre à cinq minutes que ces faux soleils nous étaient apparus.

4

Les hommes du juge Marshall continuaient d'avancer vers nous en direction du nord, vers l'ouest.

Ils étaient armés, eux; de carabines winchesters,
Les modèles célèbres pour la conquête de l'ouest américain,
Et ils étaient vêtus de longs manteaux campagnards qui leur descendaient jusqu'en dessous des genoux.

Ils marchaient prudemment,
Sans pour autant s'empêcher de progresser vers leur cible,
C'est-à-dire : vers nous.

Et ils avaient laissé le cousin d'Adit et l'Américain Brannan,
Derrière eux,
Afin de surveiller les chiens d'attelage qu'ils avaient amenés
et laissés à l'abri, au versant nord-ouest du plateau.

Bien entendu,

Le sun-dog qui commençait à s'effacer progressivement dans le ciel,

Ne suscita pas plus d'intérêt à leurs yeux qu'il le fallait, parce qu'ils étaient anxieux et préoccupés par leur mission.

Leur mission qui consistait entre autre, à nous faire face.

5

Agona,

À son tour,

Eut aussi un mauvais pressentiment.

Comme moi, à l'approche d'un événement redoutable qui pourrait nous arriver.

Qui allait nous arriver, sans qu'on ne sache d'où exactement.

De quel côté.

Parce qu'il devint extrêmement nerveux.

L'inquiétude devant une menace en était-elle la cause ?

Il n'avait de cesse de regarder derrière lui et plus loin que ça aussi,

Vers le nord, à l'ouest;

Au départ, discrètement, puis, maladroitement, à force de trop tourner la tête vers ces points cardinaux.

Il fallait juste le regarder pour se rendre compte que quelque chose le préoccupait,

Avec ses clignements rapides des paupières et aussi lorsqu'il se gratta le visage plusieurs fois et même,

Lorsqu'il finit par esquisser quelques sourires, embarrassés.

À le voir ainsi s'agiter de cette façon,

On voyait bien qu'il voulait qu'on reprenne la marche tout de suite afin comme,

D'apaiser ses craintes, de détendre, pourquoi pas, l'atmosphère lourde qui venait de s'installer; surtout qu'il n'y avait seulement que lui et moi, en dehors des deux frères et des deux cousins qui ne s'appréciaient pas du tout, qui la ressentaient.

Mais tant que j'y pense,

Ça devait être eux qui l'avaient fait naître cette atmosphère,

Néfaste et pesante.

Eux,

Et les inconnus qui arrivaient vers nous,

Sans qu'on ne les voie arriver aussitôt.

Comme c'était étrange la lenteur à laquelle le temps me donnait l'impression d'avancer maintenant.

Une seconde ressemblait à une minute et une minute à une heure.

Mais le tout était comme dans une spirale qui tournait sur elle-même, telle cette coquille d'escargot que je surpris ma fille Emma en train de la faire tourner au sol sur elle-même.

Le temps me donnait l'impression de tourner en rond sans aller de l'avant, la minute suivante.

Je crois que je devais être sans doute comme ces marins à l'approche d'une tempête :

Calmes, ni trop inquiets ni complètement détendus,

Tout en essayant de prendre des forces, de chercher à prendre de l'assurance avec le bateau et la mer avant que des vents rapides et

des précipitations intenses n'arrivent, ne se déchaînent contre l'équipage.

Mais quand même.

Est-ce que ça dépendait de moi ?

Non, pas tout à fait.

Ça dépendait du destin, de la chance et de l'habileté à faire face au danger.

Les frères Brewer échangèrent leurs regards d'assassins comme s'ils se donnaient un signal télépathique,

Ce mot,

Qui venait à peine d'être inventé par le physicien *Frederic William Henry Myers*, signifie une transmission de pensée.

Pour ces deux bandits de grands chemins,

Ce signal disait que :

Ça y est !

Le moteur tourne et on ne peut plus revenir en arrière maintenant.

Car, c'est trop tard.

Et voilà que tout à coup,

Je me sentis regarder par ces deux hommes,

Derrière moi.

Ces deux cousins aux allures de chasseurs de primes qui
fermaient toujours la marche.

Lorsque je les vis, on aurait dit comme si ils étaient prêts pour
la bagarre.

Leurs fusils étaient fermement serrés dans leurs mains, même
si leurs canons rayés étaient encore rivés vers le sol.

N'empêche qu'ils étaient comme enclins à un type de
comportement sanguinaire qui se voyait dans leurs yeux,

Au regard perçant,

Comme des hommes prêts à faire ce qu'ils ont à faire et peu
importe qui se mettra en travers de leur chemin, même la mort ferait
mieux de se tenir à l'écart.

Parce que maintenant,

Comme des samouraïs qui ont revêtu leurs armures,

Ils étaient concentrer et prêts pour le combat.

Tellement prêt à ouvrir le feu qu'on aurait dit deux hommes
sur le point d'accomplir une mission délicate qui ne leur donnerait du
repos qu'une fois la tâche accomplie avec succès.

Parce que,
À les voir comme je les vis en cette journée d'automne,
Ensoleillée et froide, ils me donnèrent l'impression de n'être plus tout à fait sur le même monde que moi qui les regardait silencieusement, et, avec la peur au ventre.

La tension monta entre les frères Brewer et les deux cousins aux allures de chasseurs de prime qu'on aurait dit qu'un tremblement de terre allait nous secouer et que la menace qui planait sur nous, allait éclater comme un volcan.

Et moi,
Qu'est-ce que j'aurais aimé ne pas être mêlé à tout cela, si possible, disparaître, en me faisant avaler dans les entrailles de la terre, avec mon ami David McCarthy, bien sûr, tout en se faisant cracher loin de tout ce danger, par la croûte terrestre en un seul morceau, sur une plage, pourquoi pas, bien au chaud, tant qu'à y être.

Voilà un peu l'une des pensées les plus insensées qui me traversèrent l'esprit, nourrie par la peur.

Mais comme j'étais loin d'imaginer que ça allait se réaliser.

Mais d'une toute autre façon.

Les deux cousins minces comme des fils de fer avaient les yeux braqués sur les nuques des frères Brewer qui, devaient sentir le poids du regard de leurs ennemis posé sur eux.

Leurs ennemis qui n'attendaient que l'occasion opportune pour ouvrir le feu.

Quand bien même Agona voulu nous faire reprendre la marche,

En essayer d'avancer droit devant,

D'un pas lent et hésitant.

En tournant une fois de plus la tête derrière moi,

Je fus bizarrement soulagé de constater que Xavier,

Qui était derrière les frères Brewer et devant les deux chasseurs de primes, avait lui aussi l'esprit agité, tout comme moi.

Sauf qu'il fut moins discret que moi,

Lorsqu'il alla de gauche à droite en quittant la file Indienne qu'on venait de reformer,

Et en se remettant dessus l'instant d'après pour la quitter la minute suivante, en nous lançant des regards inquiétants qui finirent par créer un malaise général entre nous, la dernière chose qu'on aurait voulu avoir.

Il finit par se calmer,
Seulement après avoir déposé sa main derrière son dos,
Sur la crosse de son fusil, casée par-dessus son sac à dos.
Et pour tout dire, c'est à ce moment-là que c'était maintenant
trop tard.

Très vite quelque chose de grave allait se produire.
La fin de cette journée allait être très longue pour nous,
Peut-être, sans fin,
Et ne se terminant que dans un autre monde.
— J'aime pas ça.
Finit par dire en Français, Xavier,
Entre ses dents,
À son compatriote qui s'était rapproché de lui, très
inquiet du comportement étrange de son ami.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu n'aimes pas, Xavier ?
— J'aime pas ça. Ce qui se prépare.
— Mais de quoi tu parles, au juste ?
Si seulement on s'était tous uni comme un seul homme
pour les arrêter, ces deux frères et ces deux cousins qui se vouaient
une haine sans merci.

Si seulement on avait cherché à trouver une solution pacifique à cette situation regrettable et fait tout ce qui était en notre pouvoir pour calmer les ardeurs entre nos compagnons de marche,

Peut-être que l'avenir aurait décidé autrement pour moi,

Pour nous.

Certainement je crois.

Mais voilà que personne ne fit rien, même pas Agona.

Personne ne bougea le petit doigt,

Sans doute parce que, en réalité,

Cela se déroulait beaucoup plus vite que je ne le pensais, moi qui vivait la scène au ralenti, à la vitesse que j'avais l'impression que le monde tournait.

Ce fut alors qu'au loin,

À travers ces soleils qui se reflétaient encore sur ce ciel polaire,

Apparu une lumière qui brillait comme dans une mer blanche, aveuglante comme celle du midi, et qui arrivait vers nous parce qu'elle augmentait, progressivement.

Ce phénomène physique était en fait un collier fait à partir de corne d'orignal que Tarnum avait sur lui, autour de son cou.

Nous,

On ne voyait que le reflet des rayons de soleil qui étincelaient
sur ce pendentif,

Mais pas l'homme et les autres qui l'accompagnaient.

Mais une chose était sûre maintenant:

Ça signifiait qu'on n'était plus les seuls dans les alentours,

Et de surcroît, cette chose, qui brillait entre ciel et neige,
continuait de s'agrandir, d'arriver vers nous, nous, qui la regardions,
immobiles, en retenant notre souffle.

Rencontrer des inconnus loin de tout,

En pareille situation,

Lorsque quatre d'entre nous se préparaient à sonner le glas sur
notre aventure à la recherche du *dénommé Joe*, alors qu'on n'était
plus loin d'une de ces fameuses montagnes où notre homme mystère
aurait pu se trouver, disons que ce n'était pas le bon moment et qu'au
contraire, c'était plutôt comme l'élément déclencheur, susceptible de
mettre le feu aux poudres.

Tout d'un coup,

Tout mon corps se mit à trembler,

Une chose que je n'avais encore jamais vraiment vécue, sans doute parce que je n'avais encore jamais été sous une tension aussi haute.

Mais quelque temps après,

Une chose étrange se produisit lorsque mes petits mouvements musculaires cessèrent pour m'unir avec tout mon être;

Mon esprit et mon âme, et pour m'apporter une paix intérieure, et c'est à ce moment que j'eus la certitude que ce qui allait arriver, peut-être, quoi ou comment, n'allait pas m'anéantir, et qu'au contraire, allait changer à jamais ma vie.

Une voie nouvelle venait de s'ouvrir devant moi, et je commençais déjà à la prendre.

Donc,

Les frères Brewer,

À côté l'un de l'autre, hochèrent leur tête en signe d'acquiescement comme pour se donner le signal du commencement de quelque chose qui leur est familier et qu'à la suite de cela, ça signifie que c'est maintenant qu'il faut passer à l'acte.

Les deux frères formaient un duo en parfaite symbiose qu'on n'aurait jamais pu imaginer à voir de la part de ces deux bandits de grands chemins,

Qui pourtant,

Il n'y avait pas longtemps encore, avaient de la difficulté à s'entendre.

En fait, c'était le cadet qui inspirait de la répulsion à l'aîné.

Mais, pas quand il fallait passer à l'acte.

Aussitôt après,

Je vis que le révérend Meyer devint à son tour nerveux,

Plus que n'importe lequel d'entre nous même, je dirais.

Mais lui par contre,

C'était vers cette lumière aveuglante,

À cause de la neige, dont il se méfiait.

Car ce bijou qui nous renvoyait la lumière du soleil redevenu un après que les deux faux se soient effacés,

Continuait d'avancer vers nous,

Lentement, à la même vitesse que nous paraissait le temps.

Et le révérend Meyer était inquiet, parce qu'il se sentit menacé.

On se sentit tous menacé.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet éclat lumineux qui semble venir vers nous ?

demanda Mabel à son oncle.

Parlant assez fort pour que tout le monde l'entende et y prête attention.

Comme ce fut drôle.

Parce que maintenant,

Tout le monde fit semblant de la regarder comme pour la première fois,

Cette lumière, alors qu'elle nous avait immobilisée quelques secondes avant, lorsqu'on retenait notre souffle la tête tournée vers elle.

Les frères Brewer retirèrent les head-straps qu'ils avaient encore sur leur front pour se dégager de leurs ballots.

Leurs visages inquiétants,

Avaient maintenant un faciès de meurtriers aux yeux de glace et à la bouche tordue de haine;

N'annonçant rien qui vaille sous un vent glacial et humide.

Le mal, je le vis sous sa forme la plus hideuse qui me fût
donnée de voir à travers les visages affreux et repoussant de ces deux
bandits de grands chemins.

Maintenant, je savais qu'ils l'étaient vraiment.

Lorsque les ballots des frères Brewer tombèrent sur la neige,
cela me parut être à une vitesse inférieure à la vitesse normale.

Parce qu'on aurait dit comme si je les voyais toucher le sol et
être encore en train de tomber.

Ça y est.

C'en était fait.

La mort maintenant planait au-dessus de nous.

Elle pouvait venir.

Elle allait venir.

Elle arrivait enfin, après nous avoir suivis d'un lieu à un autre.

Mes pensées se perdirent dans le passé.

L'ensemble de ma vie se rencontrait comme des routes
entrecroisées à travers des images, des sensations, des voix et des
concepts;

Comme si mon esprit voguait au-delà,

Dans tout le cours de mes années confuses.

Me faisant penser à tout, sauf à rien.

De telle sorte que je ne pensais effectivement à rien de précis, tellement que j'étais incapable de me concentrer ou de pouvoir me fixer à aucune chose en particulier.

— Des Indiens. Et ça ne sent pas bon ça. Prenons garde.

Répondit Norbert à sa nièce.

Il se rapprocha d'elle,

Et comme un peu tout le monde,

Il sentit le besoin de rentrer en contact avec son fusil, lui aussi.

Que savais-je au juste de la mort avant que je ne prenne part à cette grande aventure ?

Comme la plupart des gens; pas grand-chose.

Pourtant je l'avais connu un petit peu pour m'avoir pris mon père il n'y avait pas longtemps de cela.

Mais n'empêche que je n'avais encore jamais pris la peine de penser sérieusement à elle,

Sans doute parce que j'étais entouré des trois femmes qui me procuraient un bonheur immense qui remplissait ma vie,

Dont ma mère notamment.

Mais,

Après avoir côtoyé la mort d'aussi près et à plusieurs reprises en seulement quelques semaines tout au long de notre traversée et de mon vécu au Yukon,

Elle me rappelait qu'elle nous suivait partout et à tout heure, comme notre ombre; tel un angoissant inconnu qui ne demande qu'à nous amener avec lui, et bien plus que ça même ; parce que elle et notre souffle de vie ne font qu'un, en vérité.

Les deux sont aussi liés qu'une pièce de monnaie avec ses deux côtés et qu'il suffit que la mauvaise face ait le dessus une seule fois pour que tout soit fini ici-bas.

Et ça y est,

Elle nous emporte avec elle comme un trophée dans son séjour ténébreux,

Comme un objet pris à l'adversaire sur un champ de bataille.

Surtout,

Après nous avoir guettés,

De nous avoir attendus depuis le premier jour de notre vie, depuis notre naissance.

Parce que,

Il y avait à peine moins d'une demi-heure encore,

j'avais l'esprit plein d'alacrité en pensant à ceci et à cela de biens que j'avais vécus ou que je souhaitais vivre pourquoi pas un jour à l'autre, tout ça, à la simple vue du Sun-dog qui m'inspirait ces pensées positives, jusqu'à ce que soudain, sans avertir, ou presque; comme en un claquement de doigts, la peur de la mort envahit mon cœur, en y entrant à l'intérieur comme un nuage gris et épais venant obscurcir le soleil qui brillait au zénith.

De façon aussi soudaine que cette détonation qui retentit comme un roulement de tonnerre produit à très basse altitude et vite chassée par la bouche d'un canon.

Le bruit,

Fort au départ,

Se perdit assez vite et disparu au fin fond de la nature sauvage et à moitié nue qui nous entourait, sur une grande surface.

Ça.

C'était la première balle qui venait d'être tirée.

Puis,

Vint aussitôt une deuxième...

Et, une troisième : une fusillade venait d'éclater.

Les frères Brewer avaient commencé à tirer sur les deux
cousins,

Qui, eux, à leur tour,

Ripostaient déjà.

J'ose croire encore que ces deux personnages étranges avaient
vu venir cette attaque surprise bien avant le lever du jour,

Vu leur caractère énigmatique et mystérieux,

Il ne devait pas y avoir beaucoup de choses qui devaient les
échapper.

Norbert sauta sur sa nièce pour qu'ils se couchent à terre tous
les deux afin d'être à l'abri des balles qui sifflaient de plus en plus
au-dessus de nos têtes.

Lorsqu'ils tombèrent tous les deux sur la neige, ils se roulèrent
en spirale pour fuir le plus loin possible de ces quatre types qui se
tiraient dessus dans un combat sans merci.

Charles-Émile,

À découvert,

Comme la plupart d'entre nous, fut le premier à mourir
lorsqu'il reçut deux projectiles qui lui perforèrent la cage thoracique.

Son compatriote et ami en reçut un,

Lui aussi;

Entre ses deux yeux.

Je crois encore que cette balle lui avait été destinée,

Car,

Elle avait été tirée par Butch Brewer.

Et à ce que je sache, ce dernier n'appréciait guère ce mangeur de grenouilles comme il le disait souvent entre sa barbe de hérisson mal entretenue.

L'occasion lui était favorable pour s'en débarrasser.

Les hommes du juge Marshall s'immobilisèrent,

Armes à la main,

Lorsqu'ils virent, au loin, comment on était en train de s'entretuer.

Ils furent tous,

Frappés de surprise de nous voir se tirer dessus,

Alors qu'il y avait à peine quelques instants encore, aucun signe ne laissait prévoir un revirement de situation aussi violent; lorsqu'on était en admiration totale devant le sun dog.

— Eh ben, ça alors. les voilà qui se tirent dessus comme des lapins.

Lâcha le vieux James Wellman.

Ils revinrent sur leurs pas en marchant à reculons,

Jusqu'à ce qu'ils se sentent bien à l'abri des balles perdues,

Au versant nord-ouest du plateau, là où ils avaient laissé les autres pour surveiller l'attelage de chiens.

Une fois tous réunis,

Ils se regardèrent avant de sentir un frisson d'inquiétude leur parcourir le corps,

ahuris, ils hochèrent la tête, mais leur respiration s'accéléra et leurs mains tremblèrent, parce qu'ils avaient peur.

Eh oui,

Comme tout homme,

Ils ne purent que ressentir cette émotion en présence d'un tel danger.

Mais que fallait-il qu'ils fassent au juste ?

Ils décidèrent de rester pour le moment sur leur garde,

Les canons de leurs fusils pointés vers nous,

En attendant une occasion qui leur serait favorable.

Car,

Pas un d'entre eux ne voulait se mêler à cette fusillade entre les frères Brewer et les deux cousins aux allures de chasseurs de prime,

C'était trop risqué.

Et ils avaient raison.

Pourquoi risqueraient-ils de se faire trouer la peau pour des types complètement dingues au point de se tirer dessus,

Comme ça,

Tout d'un coup, en pleine nature, loin de tout et à découvert, comme des chiens sauvages qui se battent pour une femelle.

7

La fusillade entre les deux cousins et les frères Brewer se déroulait sous une atmosphère où flottait de la poudre à canon et son odeur de poussière en grains et de brûlée.

On était comme dans un vrai champ de bataille et je n'avais de cesse de penser que la prochaine balle serait pour moi.

Mais ce fût Jim Brewer qui la reçue à la place.

Fallait voir la surprise qui se lit sur son visage lorsqu'il fut touché.

Il jeta à son grand frère un regard apeuré qui implorait de l'aide avant qu'il ne s'écroule;

Mais,

En vain.

Personne ne pouvait rien pour lui.

Le trou venait d'être fait au-dessus de son cœur et du sang s'échappa de lui avec violence.

Il perdit vite des forces, sentit ses extrémités se refroidir.

Alors,

Refusant de mourir aussi facilement,

Cherchant à se venger avant de succomber, il riposta en tirant une balle qui rentra au-dessus du sourcil droit et sortit par la nuque du cousin aux yeux gris bleu qui mourut sur le coup avant d'avoir touché le sol.

Mais avant de mourir, ce dernier tira à l'aveuglette...

Et cette maudite balle qu'il tira au hasard, toucha à la gorge mon très cher ami David McCarthy.

Le projectile lui perça la trachée-artère.

Il s'écroula à terre,

S'étrangla avec son propre sang sous mes yeux impuissants et...

Lâches.

Butch Brewer quant à lui, se décida à nous fuir comme la peste tout de suite après qu'il vit son petit frère mourir sous ses yeux.

Néanmoins,

Lorsqu'il courut à toutes jambes, dos courbé,

Il prit le temps de se retourner derrière lui pour tirer sur son assaillant, recharger son arme et tirer à nouveau...

Skiyou était mort depuis je ne savais combien de temps déjà.

Il gisait par terre, étendu sur la neige sèche qu'il rougissait de son sang.

Lorsque j'étais en train de fuir,

Le dos courbé,

J'ignorais qu'il s'y trouvait un cours d'eau gelé en dessous de nos pieds, que la neige avait aplanie la surface, mais que certaines des balles perdues avaient déjà commencées à perforer la couche d'eau congelée qui la recouvrait.

J'aurais dû m'en douter d'ailleurs avec tous ces morceaux de glaces épars que je foulais en courant jusqu'à ce que je ne me retrouve en plein milieu de ce cours d'eau, lorsque la pellicule de glace céda sous mon poids et que je sentis comme si une terre mouillée était en train de m'avalier.

En fait, m'avalait.

Aussitôt je fus confronté à un froid intense dû aux eaux glaciales qui me pénétrèrent jusqu'à l'os.

Cette terrible sensation partie de mes orteils jusqu'à la racine de mes cheveux.

D'une montée rapide, à la verticale.

J'eus l'impression d'être prisonnier dans un grand cube de glace où flottait au-dessus de moi,

De la vapeur blanche,

Comme ce brouillard autour d'un récipient d'azote liquide.

J'étais en train de couler comme une pierre.

Par instinct de survie et aussi parce que j'étais devenu hydrophobe à cause de mes mauvaises expériences avec de l'eau,

Je me débattis, de toutes mes forces, même si pourtant,

Je continuais à m'enfoncer dans ces eaux glaciales.

Je pensais même m'être déboîté l'épaule,

Mais ce n'était heureusement pas le cas,

Parce que je réussis à retirer les courroies et mon ballot qui contribuèrent à ma perte.

Vraiment, je ne me serais pas attendu à cette fusillade lorsqu'on était en admiration totale devant le Sun-dog.

Tout comme aussi, je ne me serais pas attendu à ce cours d'eau qui m'entraînait déjà je ne savais où exactement à travers la vallée.

Pourtant,

Je sus assez vite qu'il n'était pas très profond,

Mais assez tout de même pour noyer quelqu'un lourdement chargé ou, quelqu'un qui ne savait pas nager ou pas très bien du tout.

Du sang colora la surface de l'eau en rouge lie de vin, tandis que le courant était en train de m'emporter comme un fétu de paille.

J'ignorais qu'en fait,

Lorsqu'une telle chose arrive,

La meilleure des solutions est de se laisser faire, mais ce ne fut pas le cas pour moi.

Jusqu'au bout je me débattais dans l'eau,

Je refusais de mourir noyé,

Pourtant j'avalais beaucoup d'eau déjà, je buvais la tasse, je toussais en tentant d'évacuer cela, et voilà aussi que je commençais à asphyxier.

Puis,

Vint ce silence affreux lorsque je ne sentis plus mon corps du tout,

Mon cerveau prit un coup de froid.

Il me semblait gelé.

J'étais partagé entre le froid condensé à l'état liquide et mon être que je n'arrivais plus à situer où que ce soit.

Était-ce là mes premiers pas vers la mort ? ...